http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

Egz. archiwalny IBL

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

L'enfance et la jeunesse de Bohdan Zaleski

Contribution à l'étude du romantisme en Pologne (1802-1830)

PAR

Stanislawa **RUDOWSKA**

DOCTEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

LIGUGÉ (VIENNE)

IMPRIMERIE E. AUBIN

—

1915

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

L'enfance et la jeunesse de Bohdan Zaleski

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

Fundacji im. J. J. Michalskich
Ze zbiorów

http://rcin.org.pl

Bohdan Zaleski
(1802-1886)

http://rcin.org.pl

L'enfance et la jeunesse
de
Bohdan Zaleski

Contribution à l'étude du romantisme en Pologne
(1802-1830)

PAR
Stanislawa RUDOWSKA
DOCTEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

LIGUGÉ (VIENNE)
IMPRIMERIE E. AUBIN
—
1915

http://rcin.org.pl

Fundacja im. I. J. Kraszewskiego
Ze zbiorów

6518

http://rcin.org.pl

A MONSIEUR DENIS ZALESKI

Hommage de reconnaissance.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

Il y a de notre part une certaine présomption à vouloir représenter un homme de grand mérite, mais l'affection et l'admiration l'emportent sur toute autre considération, et c'est avec courage que nous essayons de tracer le portrait de celui dont la poésie remplit tout notre cœur, du « rossignol ukrainien » qui aima tant son pays, le chanta avec tant d'âme et sut si bien exprimer la poésie douloureuse de la première partie du XIX^{e} siècle.

Nous avons été particulièrement favorisée dans l'accomplissement de notre tâche, et nous devons remercier très spécialement notre maître, M. le professeur Haumant, qui, par son inépuisable bienveillance et ses précieux conseils, nous a supérieurement dirigée et guidée.

Nous devons également à M. de Wyzewa une grande part de reconnaissance pour ses paternels encouragements et son inappréciable bonté.

M. Strowski nous a amicalement soutenue, et notre gratitude lui est sincèrement acquise.

Quant à M. Denis Zaleski, digne successeur de la tradition paternelle, qui nous a permis de puiser dans son précieux héritage, de profiter des souvenirs de son enfance et des impressions qu'il en a conservées, c'est à lui que nous dédions

http://rcin.org.pl

notre œuvre, faible hommage d'une plume inexpérimentée; c'est à lui que nous voulons témoigner toute notre reconnaissance en montrant notre admiration pour le grand poète, son père. C'est ce désir qui nous a soutenue dans notre tâche, et aussi celui de faire partager à ceux qui nous liront l'affection et le respect profonds qu'a accrus encore une connaissance plus complète des œuvres du poète. Comme Mme Marie Konopnicka, nous voudrions dire :

« O notre maître de la lyre, avais-tu, comme Boïan, dans « la main l'âme des hommes? Je l'ignore, mais je sais que tu « avais souvent dans la main leur cœur. »

http://rcin.org.pl

INTRODUCTION

L'Ukraine

Bohdan Zaleski est un poète polonais né en Ukraine; il nous a semblé indispensable, avant de conter sa vie et d'analyser son œuvre, de décrire sommairement le pays dont il a été le barde.

Le gouvernement de Kief, le palatinat de la Podolie et la partie méridionale de la Volhynie ne formaient autrefois qu'une seule vaste région qui faisait partie intégrante de la Pologne (1). Cet immense pays, regardé par les Moscovites, les Tatares et les Polonais, comme une frontière commune, reçut de là le nom d'*Okraïna* (2) — plus tard Ukraine.

C'est un pays très fertile; pour peu que la terre soit cultivée, elle produit abondamment. Le sol, presque partout imprégné de salpêtre, donne à volonté grains et plantes potagères. De nombreux troupeaux paissent dans une campagne émaillée d'une variété singulière de plantes, de fleurs odori-

(1) Marquis de Noailles, *La Pologne et ses frontières*. Paris, Amyot, 1863, p. 51.

(2) Peyssonnal, *Observations historiques*, p. 126. — Cet auteur assure que l'origine du mot *Ukraine* vient des Romains, qui appelaient cette province *Acheronensis*. En fait, *Oukraïna* ou *Okraïna* ou *Kraïna* veulent dire, dans les différentes langues slaves, *marche, pays frontière*.

http://rcin.org.pl

férantes (1). « Le chant des alouettes, les cris des oiseaux sauvages qui couvrent le bord des lacs poissonneux, le murmure des nuées d'insectes parés de leurs ailes colorées et transparentes, les roucoulements amoureux des tourterelles apprivoisées comme des pigeons domestiques et les aboiements du vigilant gardien du troupeau, troublent seuls le silence de cette solitude. Des brises rafraîchissantes viennent, pendant la chaleur du jour, embaumer l'air de mille odeurs délicieuses (2). »

L'égalité du sol n'est interrompue que par ces *kourganes* ou *tumuli*, antiques sépultures de nations qui ont passé. Soit qu'ils s'élèvent en monticules, soit qu'ils s'élancent en pyramides, leur simplicité durable parle à l'homme un langage éloquent. Le soir, lorsque ces tombeaux, enfoncés dans le dernier plan de l'horizon, sont frappés par les rayons du soleil couchant, on croit voir leur sommet se perdre dans l'espace. Ces *kourganes* portent toujours le nom de ceux que l'on y dit enterrés ; ils ont été élevés ou en mémoire d'hommes braves et illustres, ou bien pour marquer la frontière, ou encore au-dessus de la tombe des riches qui pouvaient en faire les frais (3).

Une grande partie de cette vaste plaine a été convertie en champs de blé, mais ce qui caractérise l'Ukraine, c'est toujours cette steppe immense, couverte d'une herbe où parfois tout un char attelé se cacherait facilement, — cette plaine, où la vue peut errer librement, où l'horizon est voilé dans le lointain, cette plaine qui nous donne une idée de l'immensité de la terre.

Et dans ces steppes où l'œil ne rencontre aucun objet qui

(1) Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*. Paris, Hachette, 1880, t. V, p. 447.
(2) Lesur, *Histoire des Cosaques*. Paris, Belin, 1814, t. II, p. 261.
(3) Schérer, *Annales de la Russie*. Paris, Cuchet, 1788, t. I, notes, p. 51.

http://rcin.org.pl

puisse diriger la marche, l'enfant du pays ne s'égare jamais. Le soleil, la clarté des étoiles ou le souffle des vents, dont il connaît le cours périodique sur sa terre natale, lui servent de guide ou de boussole. Le nombre, le vol, le cri des oiseaux, l'espèce de quelques plantes sauvages, lui font reconnaître sa place, lui indiquent la proximité d'une source d'un ruisseau ou d'un village.

Les Slaves établis sur le Dniépr, nous dit Karamzine (1), étaient les mêmes que ceux des bords de la Vistule ; ils portaient le nom de Polaniens, comme ceux de la Vistule ; toutes ces tribus parlaient une même langue, la langue slave ou slavonne, et se faisaient remarquer par leur amour de la liberté et un indomptable penchant pour l'indépendance. Et Karamzine ajoute : « Il y eut entre elles de tout temps une étroite liaison. »

Les habitants de l'Ukraine et de la Podolie prirent plus tard le nom de *Malo-Russes* (Petits-Russiens) (2). Tous les historiens et géographes les décrivent robustes, endurcis par les fatigues et les intempéries de leur climat ; ils ont presque tous les yeux bleus et les cheveux châtain clair ; ils les portent coupés à la nuque. Une blouse blanche ou rouge, un large

(1) KARAMZINE, *Histoire de l'Empire de Russie*, t. I, p. 37. — « Un grand nombre de Slaves de même origine que les Lekhes (Lechites), qui peuplaient les bords de la Vistule, s'établirent sur les rives du Dniépr dans le gouvernement de Kief et prirent le nom de Polaniens, à cause de la beauté de leurs champs (*pole* = champ, en polonais). »

(2) La race slave qui s'étendait au nord des Carpathes, de la vallée du Dniépr à la vallée de l'Elbe, était fractionnée en un grand nombre de tribus portant des noms différents ; mais rien ne venait rompre l'unité de la race : il n'y avait ni Slaves du midi, ni Slaves du nord, ni Slaves orientaux, ni Slaves occidentaux. Ce furent seulement les Varègues qui donnèrent le nom de Russes aux habitants de l'Ukraine. Tandis que les Russes d'aujourd'hui sont, comme le dit l'historien russe Karamzine, les descendants de tribus finnoises-normandes. Avant, la Russie s'appelait la Moscovie, et c'est seulement Pierre le Grand qui donna à son empire le nom d'Empire russe. — (MARQUIS DE NOAILLES, *Les frontières de la Pologne*. Paris, 1915, p. 47.)

http://rcin.org.pl

pantalon retombant sur leurs bottes courtes, un bonnet en feutre, couvert et bordé d'une laine noire, douce et brillante, donnaient du relief à leur visage barré d'énormes moustaches.

Quant à leurs femmes, on les prétend coquettes, et le fait est qu'elles aiment la parure. Jadis elles portaient une robe attachée par des agrafes de prix, leur coiffure était ornée de fleurs, de chaînes d'or — ou de cuivre, — de perles ou de pierreries, suivant leur fortune, et tout cela composait un costume riche, mais d'un ensemble plutôt lourd. Avec ces brillants atours, elles étaient presque toujours nu-pieds, si ce n'est les jours de gala, où elles portaient de petites bottes ou des babouches de maroquin jaune. Actuellement la paysanne ukrainienne porte un costume plus bizarre encore peut-être, mais plus léger et plus élégant, qui rehausse sa grâce naturelle. C'est une blouse blanche très large, toujours brodée en noir ou en couleur, une jupe courte, noire, qui porte imprimées des fleurs de couleurs voyantes. Deux longues tresses nouées de rubans de couleur retombent sur ses épaules. Sa tête est recouverte d'un fichu également de couleur, que la jeune fille noue derrière la tête et la femme mariée sous le menton.

Si l'on écoute parler ces femmes, on trouve dans leur langage autant de poésie qu'il y a de bizarrerie dans leur costume. Cette langue, quoique mêlée de mots russes, polonais ou même tatares, a un cachet d'originalité ; l'emploi fréquent des diminutifs la rend très mélodieuse. Aujourd'hui encore, qui écoute une chanson de ce pays des steppes est charmé par son rythme cadencé.

Les Ukrainiens se distinguaient par leur hospitalité. Les portes de leurs maisons étaient toujours ouvertes. Tout voyageur, tout étranger pouvait y entrer et manger de ce qu'il y

http://rcin.org.pl

trouvait, mais il ne pouvait rien emporter, sans risquer de se déconsidérer (1).

On ne connaissait dans ce pays ni médecins, ni chirurgiens, ni apothicaires. Le paysan croyait que de mauvaises gens pouvaient lui jeter un sort, et que seul le sorcier guérisseur pouvait le secourir (2). Lorsqu'un paysan tombait malade, il allait chez ce médecin du corps et de l'âme. Celui-ci, instruit des vertus de quelques plantes, en composait des spécifiques qu'il administrait indistinctement dans toutes les maladies, en y joignant des paroles supposées magiques. Il guérissait au hasard, servait quelquefois des haines et faisait toujours sa fortune. Mais nous ne devons pas nous en étonner : dans les grandes villes, aujourd'hui encore, aussi bien ailleurs qu'en Ukraine, il existe des charlatans dont la clientèle est plus nombreuse que celle des médecins diplômés.

Cet esprit de superstition et cette vie en pleine nature ont contribué à développer dans le peuple ukrainien le goût de légendes souvent émouvantes et pleines de poésie, telle, par exemple, que celle de la femme qui avait perdu un enfant chéri et le pleurait depuis longtemps. Étant entrée un jour à l'église, elle y avait trouvé une réunion de morts, et parmi eux elle avait reconnu son fils bien-aimé, courbé sous le poids d'une cruche énorme. En pleurant elle s'était jetée à ses pieds et lui avait demandé pourquoi il portait ce fardeau. « Oh! ma bonne mère, sais-tu ce que je porte ? Ce sont tes larmes qui me pèsent tellement ; ces larmes que tu as versées sur moi en murmurant contre la Providence. J'ai dû ramasser chaque goutte dans cette cruche, et depuis je la porte toujours

(1) Schérer, *Annales de la Petite-Russie*. Paris, Cuchet, 1788, t. I, p. 104.
(2) *Wisla* (la Vistule), journal mensuel géographique et ethnographique. Varsovie, Arct, t. I, cahier 7, p. 263.

http://rcin.org.pl

pour racheter, mère chérie, la faute que tu as commise en murmurant à la légère contre la sainte volonté divine (1). »

Sa riche et féconde imagination pousse le peuple ukrainien à créer toujours des croyances nouvelles. — Pour expliquer une éclipse, il dit que la lune et le soleil se couvrent mutuellement les yeux pour ne pas voir nos querelles. La voie lactée est un chemin qui conduit de l'enfer au paradis, ou la route par laquelle la très sainte Vierge Marie se rendit à Jérusalem. Il faut absolument qu'il y ait au monde autant d'hommes que d'étoiles dans la voie lactée (2). — Ou encore, la pluie est portée à travers la terre par un ange sourd, hélas! il n'entend pas bien les ordres divins, et c'est pourquoi il porte souvent la pluie là où on ne la désire pas (3).

Ce goût des légendes est étroitement lié au caractère sentimental et musical du peuple ukrainien. Chaque peuple a eu ses bardes, ses chanteurs. L'Ukraine avait aussi ses joueurs de mandore ou de théorbe (4) dont les sons résonnaient sur les bords du Dniépr et aussi dans les expéditions guerrières; ils relevaient le courage des combattants et célébraient les faits héroïques des chefs (5).

Souvent ces artistes inconnus venaient au village pour fêter la noce d'une paysanne aisée, ou bien, en parcourant le pays, ils entraient dans une maison quelconque. Jamais on n'aurait osé les en chasser, par crainte du courroux divin ; au contraire, on accourait pour les entendre; les hommes les

(1) *Tygodnik Illustrowany* (L'Hebdomadaire illustré). Varsovie, 1860, t. II, n° 44 du 16/28 juillet, p. 406-409.

(2) *Lud* (Le Peuple), organe de la Société de la connaissance du peuple. Léopol, 1896, t. II, cahier IV, p. 327.

(3) *Ibidem*, p. 329.

(4) Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*. Paris, Hachette, 1880, t. V, p. 504.

(5) *Kraj* (Le Pays), journal hebdomadaire. Pétersbourg, Trenke et Fusnot, 1904, n° 9 du 27 février-11 mars, supplément, p. 4.

http://rcin.org.pl

écoutaient respectueusement; les femmes, toutes recueillies, filaient le lin et admiraient les anciens airs de l'Ukraine; les jeunes gens et les jeunes filles formaient un cercle, chuchotaient entre eux et reprenaient quelquefois en chœur les chansons les plus connues.

Telle était, aux yeux de Zaleski, l'Ukraine, pays plein de charme, de beauté et de quelque chose de mystérieux. L'âme du poète en était toute remplie, mais dans son esprit et dans son cœur il unissait toujours l'Ukraine à la Pologne. — Et Bohdan avait raison. Et que de fois les tzars de Moscou, eux-mêmes, ont reconnu, proclamé l'indissolubilité de cette union (1)! que de fois les étrangers l'ont constatée, puisqu'un

(1) 1° Dans le traité de Polanow (1634) conclu entre Ladislas IV, roi de Pologne, et Michel III Fédérovitch, grand-duc et tzar de Moscovie, on lit, article 4 : « Le roi de Pologne reconnaît le grand-duc Michel Fédérovitch pour tzar autocrate de toutes les Russies moscovites, sans que ce titre puisse lui donner un droit quelconque aux Ruthénies (c'est-à-dire Volhynie, Podolie et Ukraine), qui appartiennent *ab antiquo* à la Pologne. »

2° La déclaration de Catherine II faite en 1764 : « On redoute souvent ce qui n'est pas à redouter, et c'est ainsi que l'on a cru voir un danger dans ce titre : *Impératrice de toutes les Russies*. Afin que tous connaissent et voient l'esprit d'équité et les dispositions bienveillantes de l'Impératrice de toutes les Russies envers la Sérénissime République de Pologne et le grand-duché de Lithuanie, nous déclarons, en réponse à la réclamation qui nous a été adressée, que Sa Majesté Impériale, notre auguste souveraine, en prenant le titre d'Impératrice de toutes les Russies, n'entend s'arroger aucun droit, soit pour son empire, *sur les pays et les terres qui, sous le nom de Russie ou Ruthénie, appartiennent à la Pologne et au grand-duché de Lithuanie* ; et reconnaissant leur domination, elle offre plutôt à la Sérénissime République de Pologne une garantie en conservation de ses droits, de ses privilèges, aussi bien que des pays et terres qui lui reviennent de droit ou qu'elle possède actuellement, et elle promet de la soutenir et de la protéger toujours contre quiconque tenterait de les troubler.

« Cette déclaration étant entièrement conforme à notre volonté et à nos ordres, nous approuvons son texte de la manière la plus solennelle, le ratifiant et le signant de notre propre main et y faisant apposer le sceau impérial.

« Donné dans notre palais impérial, Saint-Pétersbourg, le 29 mai-9 juin 1764.

« CATHERINE. »

http://rcin.org.pl

Français, Beauplan, dans son livre intitulé *Description de l'Ukranie*, dit aussi que l'Ukraine est formée de « plusieurs provinces du royaume de Pologne contenues depuis les confins de la Moscovie jusques aux limites de la Transylvanie (1). »

Du reste, si nous remontons jusqu'au moment où la Russie (Ruthénie) vint s'unir à la Pologne, nous ne trouverons rien d'anormal dans cet événement (2). L'Union librement consentie, au XIV^e^ siècle, de la Lithuanie à la Pologne, le mariage de la reine de Pologne, Hedvige d'Anjou, avec le grand-duc de Lithuanie, Ladislas Jagellon, qui devint roi de Pologne et dont les descendants régnèrent en Pologne jusqu'à l'extinction de sa race, eurent pour conséquence que la Lithuanie et la Ruthénie fournirent à la Pologne, outre sa plus célèbre race royale, ses plus grandes illustrations, ces nombreuses familles (3) des Czartoryski, Sanguszko, Dzieduszycki, Woroniecki, Czetwertynski, Galezowski, Goszczynski, Czacki, pour ne citer que les plus connus par leur dévouement à la Patrie commune, celle des Szeptycki ; ses plus grands poètes, Mickiewicz et Slowacki ; plusieurs de ses plus grands chefs de guerre, tels que Czarniecki et Chodkiewicz, enfin le plus respecté, le plus aimé des héros de la dernière heure, Kosciuszko.

En revanche, la Pologne a fourni à l'Ukraine ses plus

(1) Rouen, Jacques Cailloué, 1660, in-4°.

D'autre part, dans la 3^e^ édition de ce livre publié par le prince Galytzine, une partie du titre se trouve supprimée, c'est-à-dire qu'il refuse à l'Ukraine le titre de province polonaise, et le titre du livre est ainsi rédigé : *Description de l'Ukranie depuis les confins de la Moscovie jusqu'aux limites de la Transylvanie, par le chevalier de Beauplan* (Paris, Techener, 1861).

(2) Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, t. I, p. 37, 42, 43.

(3) Jablonowski Alexandre, *Histoire de la Russie du sud jusqu'à la chute de la République Polonaise*. Cracovie, 1912, p. 124-135.

http://rcin.org.pl

fervents admirateurs. — Habitant ce pays poétique de l'Ukraine, les Polonais s'y attachaient, admiraient sa nature calme et mélodieuse, et unissaient dans leur cœur à l'amour profond pour leur grande patrie, la Pologne, un attachement doux et tendre à leur petite patrie, l'Ukraine. — L'incarnation de ces deux sentiments, c'est Bohdan Zaleski!

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE ET LA FORMATION DE ZALESKI

CHAPITRE I

Les premières années

Origine de la famille Zaleski. — Zaleski, abandonné par son père après la mort prématurée de sa mère, est recueilli par sa tante, Apollonie Kundzicz.
Sa maladie et son séjour chez le rebouteur Zuj. — Comment cette vie à la campagne développe chez lui le sentiment poétique.
Son séjour chez une autre tante, Mme Jasienska. — Ses premières études; l'éveil en lui du sentiment religieux, sous l'influence de sa mère adoptive.

Bohdan Joseph Zaleski naquit le 2 février 1802 à Bohatyrka, petit village ukrainien du district de Lipowiec (gouvernement de Kief), à une quarantaine de kilomètres au nord de Braclaw. Ce village, arrosé par une rivière minuscule, le Sobe (1), est voisin de la Ros (2), plus tard si souvent chantée par Zaleski.

Le poète appartenait à une ancienne famille polonaise qui, d'après Tretiak (3), remontait au XVII[e] siècle. Les Zaleski

(1) Affluent de la rive gauche du Boh (Bug).
(2) Affluent du Dniépr.
(3) Tretiak Joseph, *Bohdan Zaleski, sa vie et sa poésie.* Cracovie, 1911.

http://rcin.org.pl

sortaient de la souche des Prawdzic, et portaient un lion dans leurs armes. Et, bien que Niesiecki, dans la *Couronne Polonaise* (1), sous la rubrique Prawdzic, ne nous donne pas le nom de Zaleski, nous croyons que le poète avait le droit de porter ces armes, car plus tard, dans une de ses *Poussières* intitulée « Prawdzic » (2), il nous en parle ainsi :

« Je porte, mon frère, dans mes armes un lion derrière une grille;
« Je suis Prawdzic (3), afin que la vérité terrasse l'orgueil. »

Ce témoignage de Zaleski se trouve encore confirmé par l'extrait suivant du *Livre d'or de la Noblesse polonaise* (4) : « Anna Krechowiecka, en 1878, épousa Alexandre Okinczyc (originaire du district de Nowogrod, en Lithuanie), qui avait été marié en premier lieu avec Mlle Joséphine Zaleska, de la famille des *Prawdzic*, fille du poète Bohdan Zaleski... »

Le père du poète, Laurent Zaleski, avait fait de sérieuses études de droit, et passait pour un homme très érudit. Poète à ses heures, il avait, sinon la plume, tout au moins la pensée d'un écrivain délicat. Quoique noble, il ne possédait pas de fortune, et, obligé de gagner sa vie, au lieu d'avoir recours à ses connaissances juridiques, il se mit à la recherche d'une occupation lucrative qu'il trouva en Ukraine, à Bohatyrka, dans le domaine de son cousin Jean Zaleski. Il s'y installa en qualité d'administrateur. Plus tard, Jean Zaleski donna à ce cousin une petite parcelle de sa propriété, où l'on cons-

(1) Niesiecki, *La couronne polonaise*. Léopol, 1740, t. III, p. 724. L'auteur nous donne les noms suivants : Bereza, Beski, Pruski, Wierzbowski, Zelenski, Zubczewski, etc., mais il ne signale pas le nom de Zaleski dans cette liste.

(2) Zaleski Bohdan, *Œuvres posthumes*. Cracovie, 1891, t. I, p. 148.

(3) *Prawdzic*. Il y a là un jeu de mots, la première partie du nom veut dire la *vérité*.

(4) Zychlinski, *Le livre d'or de la noblesse polonaise*. Posen, Leitgeber, 1880, p. 169.

http://rcin.org.pl

truisit une maisonnette pour la nombreuse famille du père du poète, qui reçut peu de temps après le titre d'échanson (1) de Smolensk, titre qui figure sur l'extrait de naissance de Bohdan.

En 1780, Laurent Zaleski avait épousé Marie Burkat, jeune fille qui, si nous en croyons le poète, descendait d'une famille moldave propriétaire d'immenses terrains en Valachie. On peut donc être surpris que Marie n'ait pas apporté de dot à son mari ; la raison n'en est pas connue, pas plus d'ailleurs que n'ont été vérifiés les souvenirs de Zaleski sur la fortune des Burkat. — Le jeune ménage grandit rapidement, et Laurent Zaleski se vit l'heureux père de treize enfants, dont l'aîné, Élie, fut le parrain et le meilleur ami de son jeune frère Bohdan, le Benjamin de la famille.

On n'est pas d'accord sur la date de la naissance de notre poète : un biographe indique celle du 17 février 1802, une autre version veut qu'il soit né le 2 février (14 février d'après l'ancien style) de la même année. Il y a des raisons de croire que cette dernière date est la véritable, puisqu'une pièce de vers de Bohdan intitulée *Le jour de la fête de la Purification* (2) porte en sous-titre : « Pour l'anniversaire de ma naissance. »

(1) *Échanson*, en polonais *czesnik* (pincerna).

Au début, le rôle d'un échanson était de s'occuper des boissons du roi et, pendant les festins, de donner au roi les coupes remplies de vin; plus tard, lorsque fut créé l'emploi du maître de cave (*piwniczny*) et de *podczaszy* (pocillator ou subpincerna), l'échanson devait placer devant le roi, pendant les festins, les plats que lui passait le *krajczy* (incisor, structor = celui qui était chargé de couper les viandes et de préparer la table royale). — En outre des deux grands échansons : 1° celui de la Couronne et 2° de la Lithuanie, il y en avait d'autres qu'on appelait « échansons provinciaux », dont le titre était purement honorifique. — (Cf. l'écuyer-tranchant de la France du Moyen-Age.)

(Orgelbrand S., *l'Encyclopédie universelle*. Varsovie, 1877, t. III, p. 241.)

(2) Zaleski Bohdan, *Ses œuvres*. Léopol, Gubrynowicz et Schmidt, 1877, t. I, p. 57 : « W dzien Gromniczny. »

http://rcin.org.pl

Six mois après sa naissance, la mort prématurée de sa mère le priva de la tendresse et des soins indispensables à un enfant. Malgré ce jeune âge, malgré l'absence complète de souvenirs personnels sur cette époque de sa vie, Zaleski consacrera plus tard une partie de sa *Duma dorée* (1) à décrire cette période de son existence, en s'aidant des souvenirs de sa sœur aînée :

« Et vous, mon frère (fera-t-il dire à celle-ci),
Vous n'avez pas connu notre mère,
Car vous étiez très petit!
Il s'est écoulé beaucoup de temps...
Pourtant il semble que c'était hier,
J'étais déjà une jeune fille assez grande,
Je vois ma mère vivante, en personne.
Les mêmes yeux, le même sourire que Marian,
Et sans aigreur, et tendre
Comme lui, lorsqu'il se radoucit!
A la maison des soucis continuels,
Une foule d'enfants, beaucoup de bruit, beaucoup de monde,
Tous les coins sont presque remplis :
Car nous étions une huitaine. »

Plus loin encore, Zaleski prend plaisir à évoquer cette vie gaie et bruyante de la maison paternelle dont lui parle sa sœur Antoinette, les rêves de la grande jeune fille qu'elle était, ses espièglerie, comment elle couvrit un jour de fleurs le berceau de son petit frère au point qu'il fut, dit-on, près d'en mourir :

«... en un clin d'œil, les lys, les roses,
La rue des prés, la menthe et la pervenche
Tombaient sous la faucille dans des corbeilles.
On vidait si bien les paniers
Qu'on ne voyait plus le berceau.
Je regarde, il bat des yeux.
Coloré par le pollen luisant

(1) Zaleski Bohdan, *Œuvres posthumes*, Cracovie, 1891, t. I, p. 321 : « Zlota Duma ». — Une *duma* est une chanson d'Ukraine.

http://rcin.org.pl

Sous les roses, les livèches,
Il se tord comme un rat dans la farine.
Encore quelques instants, et tout serait fini! »

Plus loin, Zaleski nous dit encore que sa mère, sur son lit de mort, avait prédit à son enfant un brillant avenir :

« L'âme de cet enfant
S'amuse au paradis avec les anges.
Oh ! ce sera un jour un grand homme,
Votre gloire, la gloire du pays!
Il effacera de grandes, de bien grandes fautes ;
Le monde démoniaque se déchaînera sur sa tête,
Mais le doigt divin est au-dessus de lui,
Et, soutenu par Dieu, son caractère loyal ne faiblira pas!
Sa vie ne sera que larmes et que gloire
Jusqu'à ce qu'elle s'émiette au pied de la croix. »

Cette mère qu'il n'a point connue, qu'il n'embrassa jamais, sera toujours pour lui un ange gardien, un idéal, une création de son imagination qu'il aimera plus que tout au monde. Sa nature aimante avait besoin de caresses, mais, hélas ! sa mère étant morte, il n'avait personne pour sécher ses larmes. Tout enfant, il s'aperçut de ce manque d'affection maternelle, et lorsqu'il voyait une mère caressant son enfant, une sorte de jalousie remplissait tout son être, en dépit du plaisir involontaire qu'il éprouvait à contempler ce tableau.

C'est ainsi que dans ses vers intitulés *Le jour de la fête de la Purification* (1) il dépeint la souffrance que lui faisait éprouver l'absence de sa mère ; c'est comme l'écho d'une plainte longtemps contenue et doucement, presque pieusement exhalée :

« Sois loué dans nos cœurs, ô souvenir de notre maison !
Ton fils, ô ma mère, que tu eus à peine le temps de bénir avant [ta mort,

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. I, p. 57 : « W dzien Gromniczny. »

http://rcin.org.pl

Ton enfant, né pour te voir mourir, né le jour de la Purification,
Fait retentir la lyre parmi les chrétiens.
Grâce à ta bénédiction il est maître dans la *duma* (1),
Il sert Dieu et chante ses louanges du mieux qu'il peut.

O ma mère, ô servante de Jésus,
Cette auréole d'humilité qui illumina ta vie rejaillit sur moi :
Celle dont tu portes le nom, la Reine de tous les Saints,
La Vierge Marie, pour chacun de mes besoins,
A versé sur moi les flots de la grâce céleste,
Pour que je me conduise comme ton enfant.

Et je me souviens — je me souviens, ô mère ! que je suis orphelin,
Je suis, comme jadis, croyant et timide
Au milieu des rafales de la vie terrestre :
Malgré l'orgueil et les tentations charnelles,
Je reste devant Jésus sans me laisser éblouir,
Je me conduis toujours comme ton enfant. »

Zaleski n'a donc eu ni maison ni foyer, car Laurent Zaleski n'était pas un père modèle. Aussitôt après la mort de sa femme, il se sépara de ses enfants et les envoya chez l'un ou l'autre de ses frères et sœurs. Quant à lui, dégagé de toute responsabilité, il céda son poste d'administrateur des domaines de son cousin à son fils aîné, Élie, puis il quitta l'Ukraine pour s'installer en Lithuanie, où des questions d'intérêt l'appelaient.

Une branche de la famille de Zaleski possédait, en effet, en Lithuanie une grande propriété, Wawa, dont les Zaleski de l'Ukraine voulaient reprendre possession. Cette affaire était très compliquée et très difficile à mener à bonne fin : même en cas de réussite, à cause de sa famille nombreuse, Laurent Zaleski n'y aurait pas eu de grands avantages personnels, mais il s'était chargé des intérêts de tous les Zaleski installés en Ukraine.

La question de Wawa dut préoccuper beaucoup toute la

(1) Chanson d'Ukraine.

http://rcin.org.pl

famille, puisque Bohdan lui-même en parle plus tard dans sa *Duma dorée* (1), seulement (pour des raisons qu'il nous est impossible de comprendre) il indique le voyage de son père comme antérieur à la mort de sa mère :

« Et, paraît-il, le maître,
Aussitôt après les fêtes, après le regain,
Est parti dans le monde lointain ;
Le visage baigné de larmes,
Il a dit adieu à sa pauvre femme
Et ne pressentit pas que c'était pour toujours !
Mais le voyage était urgent,
Quelque part à Grodno ou à Wilna.
Il fallait soutenir la cause
De notre fameuse Wawa. »

Comme Laurent Zaleski, pendant les années d'enfance de Bohdan, était loin de son pays natal, le petit Benjamin le voyait très rarement et ne le connaissait presque pas. Toute son éducation fut faite successivement par ses deux tantes : Apollonie Kundzicz, habitant Medwedowka, dans le canton de Kaniow, et Anne Jasienska, de Male Jerczyce.

*
* *

Chez sa première tante Bohdan fut très mal soigné. Elle avait elle-même une nombreuse famille et des occupations qui ne lui laissaient guère de temps pour son neveu. Il grandit donc timide et presque sauvage. Toujours livré à lui-même, il devint concentré, et son caractère s'assombrit ; d'autre part, la brusquerie de sa tante et sa froideur provoquaient chez lui une colère sourde qui se traduisit quelquefois par des insolences. Il ne perdit jamais le souvenir de

(1) Zaleski Bohdan, *Œuvres posthumes*. Cracovie, 1891, t. I, p. 327 : « Zlota Duma. »

http://rcin.org.pl

ces tristes jours : « Jamais, dira-t-il plus tard (1), je n'ai pu aimer ma tante tendrement. » Ailleurs encore, dans une lettre (2) à sa sœur Antoinette Linowska, il parlera des tantes « sans cœur » et ajoutera : « Je ne connais les sentiments à mon égard d'aucun membre de ma famille, si ce n'est de mon frère Élie. Ai-je eu assez de temps pour les connaître? Toujours éloigné, tantôt chez des tantes sans cœur, tantôt à l'école, enfin à Varsovie, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que je m'attache plus aux étrangers qu'aux miens, car les étrangers m'ont donné plus de preuves d'affection que vous ! »

Tout jeune, Bohdan ne cherchait pas la société des enfants; pensif, il s'en allait loin du bruit et s'abîmait dans la contemplation des steppes immenses, couvertes d'herbages et enveloppées de l'azur du ciel ukrainien. Dès cette époque germa en lui son amour de sa petite patrie. Il s'éprit peu à peu de la nature qui, seule, avait le secret de le consoler et d'attirer sa pauvre âme négligée. « Si je souffre moralement, dit-il (3) dans la lettre que nous avons citée, et si je souffre plus qu'un autre, c'est la faute de ma « mère-nature » qui, je ne sais pourquoi, a donné à son fils plus de besoins et de caprices qu'aux autres. »

Cette tristesse enfantine fut enfin remarquée par sa tante, qui, pour le distraire, l'envoya à l'école de Kaniow. C'est là que, tout en jouant, il apprit à lire.

Cette période de son existence est peu connue, il n'existe pas de documents qui permettent de soulever le voile dont ces quelques années d'enfance sont enveloppées. Cependant,

(1) Zaleski Bohdan, *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, lettre du 20 janvier 1826, p. 13.
(2) *Ibidem*.
(3) *Ibidem*.

http://rcin.org.pl

de son bref séjour à l'école, il a gardé un souvenir que nous rapportons ici : Un jour, pendant que le célèbre pédagogue Czacki (1) était venu inspecter l'école, il trouva Bohdan s'amusant à ranger des noyaux de fruits sur son banc. Pour taquiner l'enfant, Czacki mêla les noyaux. Bohdan, rouge de colère, prit sa casquette et la jeta au visage du visiteur. — Ce petit fait montre la violence du caractère de cet enfant des steppes.

Quelque temps après cet épisode, nous revoyons Bohdan chez sa tante à Medwédowka. Il y reste jusqu'en 1809, année où se produit l'une des crises décisives de sa carrière. En s'amusant avec des chiens, le jeune garçon avait contracté une maladie de peau (probablement la gale) qu'aucun médecin ne parvenait à guérir. Enfin sa tante, inquiète de la persistance du mal, l'envoya chez un « guérisseur », Zuj (2), qui jouissait d'une grande réputation. Les longs mois passés par Bohdan chez ce quasi-sorcier allaient compter parmi les plus heureux de sa vie.

Zuj était un paysan ukrainien; il habitait un village des bords du Dniépr, situé au pied d'une colline, nommée Iwankora. Il connaissait toutes les herbes de la contrée et, les employant comme remèdes, il en obtenait souvent des résultats merveilleux qui l'avaient rendu célèbre. Il était père d'une nombreuse famille et avait notamment plusieurs filles. Bien qu'habitant une simple chaumière, il jouissait d'une certaine aisance, et souvent, en hiver, on s'y réunissait pour passer la soirée. Les femmes travaillaient, et les jeunes gens chantaient

(1) Lire *Tchatzki*; voir références :

a) Orgelbrand, *Encyclopédie universelle*. Varsovie, 1899, t. IV, p. 101.

b) Ziemba, *Thadée Czacki* et ses mérites surtout dans l'histoire de notre enseignement. Cracovie, 1873.

c) Balinski, *Souvenirs historiques*. Wilna, 1856.

d) Osinski Aloïse, *La vie et l'œuvre de Thadée Czacki*. Krzemien, 1816.

(2) Prononcer *Zouï*.

http://rcin.org.pl

et riaient ensemble. Le bruit régulier des rouets et des fuseaux accompagnant les chansons des jeunes filles et des jeunes gens impressionna tellement Zaleski que, plus tard, il y a fait allusion dans un court poème (1) : « J'ai été élevé parmi les joueurs de mandore ; le Dniépr, l'Iwankora, dans la forêt, la chaumière du vieux guérisseur, je vois, oh ! je vois tout cela comme si je l'avais quitté hier. Les oiseaux y gazouillaient, pourvu que le jour fût serein ; les jeunes filles y chantaient, ou des voix d'hommes célébraient les combats et la gloire des Hetmans (2). De toutes ces voix réunies s'élevait un chant plein de vie. Et ce chant m'a pénétré tout entier. »

C'est dans cette atmosphère d'affection que se forma l'esprit de Zaleski, — c'est là qu'il sentit naître en lui le goût de la poésie (3). Les mélodies sentimentales ukrainiennes avaient un attrait spécial pour lui, son âme d'enfant était prise au

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit. : « Le chant vivant » (Zywa piésn), t. II, p. 203.

(2) Titre du chef des cosaques qui correspond au grade de général. Ce chef est fort absolu et a le pouvoir de faire couper des têtes et empaler ceux qui manquent de subordination. Les hetmans sont fort sévères, mais ne font rien sans le conseil de guerre qu'ils appellent « *Rada* ». « Voici la disgrâce, nous dit Beauplan dans son livre intitulé *Description de l'Ukranie* (Paris, J. Techener, 1861, p. 104), qui peut advenir au général, c'est qu'il lui convient avoir une telle prudence en sa conduite lorsqu'il mène à la guerre, qu'il ne leur arrive aucun échec et qu'aux occasions et mauvaises rencontres il se montre rusé et vaillant, car, s'il commet quelque lâcheté, ils le tuent comme traître et ils en élisent un autre. »

Pour élire l'hetman, les vieux colonels et les vieux cosaques se réunissaient et fixaient entre eux leur choix. Si celui qu'ils croyaient digne de faire un hetman refusait leur offre, on le tuait sans pitié, parce qu'il était considéré comme traître. Quand, au contraire, il acceptait, on le fêtait, on l'entourait d'honneurs et de respect.

Vers l'an 1577, Étienne Batory, roi de Pologne, assigna à la dignité d'hetman des marques distinctives, telles que la *bulawa* ou le bâton de commandement, et le *bunczuk* (bougntchouk) ou queue de cheval pour étendard.

(Lesur, *Histoire des Cosaques*. Paris, Belin, 1814, t. I, p. 209.)

(3) Zaleski Bohdan, *Correspondance*. Léopold, Altenberg, 1901, t. II, p. 15. Lettre du 4 mars 1845 à Louis Jankowski.

http://rcin.org.pl

rythme mélancolique des vers. Ce petit être sans mère frissonnait délicieusement lorsqu'il écoutait une chanson sur la jeune fille qui avait empoisonné son fiancé devenu indigne d'elle, et il éprouvait sans doute un ravissement égal lorsqu'il entendait le chant du cosaque faisant ses derniers adieux à sa mère et à sa sœur.

En été, Bohdan gravissait l'Iwankora et admirait la steppe sans fin ou bien le Dniépr et les collines voisines. Au sommet se trouvaient les ruines du château du prince Wisniowiecki (1); Zaleski les a contemplées souvent et parcourues maintes fois : « Non loin de Rzyszczow (2), tout au bord de Dniépr, se trouve une haute montagne qui ouvre des panoramas splendides sur différentes contrées belles et pleines d'attraits. Cette montagne est appelée par le peuple Iwan ou Iwankora. Son sommet est couvert, dit la légende, des ruines du château qui a appartenu d'abord au comte Wisniowiecki et ensuite à la famille de Szczeniowski (3).

« Lorsque j'étais enfant, j'aimais à parcourir cette montagne dans tous les sens, j'y rencontrais souvent un de ces vieux joueurs de mandore qu'on trouve maintenant très rarement en Ukraine. Ce vieillard connaissait un nombre infini de contes d'autrefois et les disait bien volontiers. Entre autres il m'a conté une légende du comte Wisniowiecki, entrecoupée de *dumy* qui s'harmonisaient avec les ruines environnantes de cette magnifique contrée. Cette légende, pleine de tristesse, m'est restée dans la mémoire plus que toutes les autres. Plus tard, tout ce tableau s'est dessiné dans mon imagination avec beaucoup de netteté, et, en le décrivant,

(1) Prononcer *Wisnowietzki*.
(2) Prononcer *Jichtchouw*.
(3) Prononcer *Chtcheniowski*.

http://rcin.org.pl

je me suis rappelé le vieux joueur de mandore et ses vers et la couleur de son conte (1) »...

Non seulement ce petit épisode est resté dans la mémoire de Bohdan, mais ce dernier a également retenu toutes les légendes qu'il a entendues. « Jusqu'aujourd'hui, dira-t-il quelques années après (2), ces visions se dressent devant moi avec beaucoup de clarté et d'intensité ; j'entends les voix d'autrefois ; je vois les silhouettes de ceux à qui j'ai dit adieu depuis longtemps. Vraiment, les histoires inventées par le peuple et son chant ne meurent jamais. »

Son imagination avait donc besoin de quelque chose de vivant venu de la nature, de ses steppes ; il lui fallait le bruit mélodieux du vent ukrainien. L'Ukraine, la belle et sauvage Ukraine, le berce dans son enfance, et en exil il se souviendra de son charme, de ses chants ; il est animé envers elle d'un tel amour qu'il veut apprendre à tous la gloire et la grandeur de sa patrie.

Son ami (3) Goszczynski, dans ses *Mémoires* (4), parle ainsi de lui : « L'enfant jeté par la Providence dans le sein d'un peuple remplit son cœur des sentiments de ce peuple qu'il aime. Il commence à rêver sous le charme invisible de sa terre natale ; sous son souffle enchanteur, il vit corps et âme loin du monde comme en dehors de la terre. La croyance du peuple, le cœur du peuple, son chant, sa steppe avec sa musique perpétuelle, voilà la source et toutes les richesses de Bohdan ici-bas ; le reste... il le trouvera dans le ciel. »

Ainsi ne peut-on pas s'étonner qu'il se soit attaché à l'Ukraine, et qu'il ait toujours rêvé d'y revenir.

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. II, p. 56.
(2) *Ibidem*, t. IV, p. 98.
(3) C'est en 1816, à l'école de Human, que Zaleski se lia avec Goszczynski (Gochtchinski) d'une amitié sincère et forte ; voir p. 39.
(4) *Demokrata polski* (le Démocrate polonais). Paris, 1842, IV, p. 217.

http://rcin.org.pl

Plus tard, dans une lettre (1) à son neveu, Louis Jankowski, il dit : « Si jamais Dieu tout-puissant me permet de revenir chez vous, je m'installerai non loin de Rzyszczewo, à Czuczynka (2) : c'est là que j'ai entendu pour la première fois le chœur des anges et une *duma* de l'hetman (3), c'est là que j'ai senti que je suis le chanteur ukrainien. »

Après les dix-huit mois passés à Czuczynka, Bohdan, guéri, revint chez sa tante Kundzicz (4), mais pas pour longtemps, car une autre sœur de son père, la veuve Anne Jasienska, le prit chez elle.

C'est donc dans la propriété de Male Jerczyce (5), située sur les bords de la Ros, que Bohdan s'installa pour y passer deux années, 1811 et 1812, cette dernière tout particulièrement fertile en événements pour la Pologne. Bohdan s'en souvint, et voici comment il raconte ses impressions d'alors :

« O Seigneur ! que cette époque fut terrible !
La colère de Dieu s'incarna dans Napoléon.
Ce grand homme tel que Dieu seul peut en créer,
Seul visible dans la foule des rois et des chefs d'armée,
Grand homme, fait d'un seul bloc, aussi fort qu'orgueilleux,
Il portait la couronne de César sur son front pâle ;
On avait l'impression que Dieu lui avait donné le monde à manier [à sa guise ;
Après chaque nouvelle lutte suivie d'une victoire
Il voyait sortir de dessous terre de nouveaux admirateurs,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Année de la comète flamboyante dans le ciel,
De cette comète à laquelle se sont rattachés les souvenirs des poètes,

(1) Zaleski Bohdan, *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1901, t. II, p. 15.
(2) Prononcer *Tchoutchinka*.
(3) Voir p. 22, note 2.
(4) Prononcer *Koundzitch*.
(5) Prononcer *Maoué Jertchitzé*.

http://rcin.org.pl

Année de laquelle la nouvelle poésie polonaise comme les vins [célèbres
Fait dater sa fermentation.
Année, toi qui, précisément à la veille
Des détresses, brillais, comme un arc-en-ciel,
Des lueurs de tant d'espérances, malheureusement illusoires,
Comme je me souviens de toi, année de la comète (1). »

C'est l'éducation de Bohdan qui avait nécessité ce changement de résidence. Sa tante Kundzicz habitait un petit village qui n'offrait pas les ressources nécessaires à une instruction complète. Mme Jasienska, au contraire, pouvait lui donner de bons professeurs ; c'est pourquoi le frère aîné de Bohdan, Élie, le fit partir pour Jerczyce, sachant bien aussi que cette autre tante était beaucoup plus douce que Mme Kundzicz, et que de toute façon son jeune frère serait mieux auprès d'elle. Mais la vie sérieuse ne commença pas encore pour lui. Il eut chez Mme Jasienska beaucoup de temps pour s'amuser avec ses cousins et cousines et rêver aux étoiles. Mais du moins avait-il quelqu'un pour veiller sur son développement physique, aussi bien que sur son développement moral et intellectuel.

Mme Jasienska, en effet, donna comme précepteur à Zaleski et à ses enfants un ancien jésuite, Biernacki (2), qui pendant deux ans les fit travailler régulièrement. Ce Père Jésuite prenait sa tâche très au sérieux, mais la petite troupe de ses élèves s'échappait souvent pour s'amuser, courir, même rêver, ce que faisait plus particulièrement le futur poète.

Bohdan aimait beaucoup la lecture, c'est sûrement à Jer-

(1) Zaleski Bohdan, *Œuvres posthumes*. Cracovie, Union des Imprimeurs, 1891, t. II, p. 176 : « La veille du millénaire » (Wigilia godow tysiacolecia).

(2) Prononcer *Biérnatzki*.

http://rcin.org.pl

czyce qu'il fit connaissance avec l'œuvre de notre grand *psalmiste* Kochanowski (1). Cette lecture, qui lui fit découvrir le charme des vers polonais, l'impressionna fortement, car, écrivant en exil *La promenade au-delà de Rome* (2) dans un de ces chants où il s'adresse au poète lui-même, voici ce qu'il dit : « Tu te souviens de ce jeune garçon qui jadis folâtrait à travers les champs fertiles : c'était un orphelin, oh ! à peine une poussière brillante, et déjà il te demandait à genoux le secret du vers polonais, l'enfant gâté !

« Tu me l'as appris, maître, tendrement, paternellement, car tu savais que mon cœur d'enfant aimait Ursule (3) ainsi que toi.

« La *duma*, ma chère nourrice, ma pleureuse de cimetière, me répétait après toi des chansons innombrables. Vous avez apaisé la tristesse amère et inconsolable de votre pupille avec les récits des combats et des *sobotka* (4), et votre ruisseau des steppes reflète l'espace et il porte ses eaux miroitantes vers la mer polonaise. »

Zaleski apprenait avec beaucoup de plaisir et de facilité, et

(1) Jean Kochanowski (1530-1584) est, sans aucun doute, le créateur de la poésie polonaise. Il a créé une langue poétique d'un charme inexprimable. Son inspiration se portait de préférence sur les sujets religieux, la Patrie, les questions politiques et la vie en famille, tels les *Psaumes de David*, *Les Echecs* (Cracovie, 1566), *Le départ des nonces grecs* (Varsovie, 1578), *les Treny* (1580), *les Bagatelles* (Cracovie, 1584), etc... (ORGELBRAND, *Encyclopédie Universelle*. Varsovie, 1900, t. VIII, p. 336-337.)

(2) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. II, p. 40 : « Przechadzka po za Rzymem. »

(3) Fille de Kochanowski, morte à la fleur de l'âge et que le poète chanta dans ses vers.

(4) En Pologne, on appelle *sobotka* les réjouissances auxquelles se livre le peuple, la veille de la Saint-Jean. Ces réjouissances consistent en feux de joie allumés après le coucher du soleil, et des danses accompagnées de chants et de musique de tout instrument. Une idée superstitieuse se rattachait à ces fêtes. Les jeunes filles jetaient des couronnes sur l'eau et observaient anxieusement la direction qu'elles prenaient, parce que c'était de ce côté que devait venir le fiancé rêvé. (ORGELBRAND, *Encyclopédie universelle illustrée*. Varsovie, 1902, t. XIII, p. 603.)

http://rcin.org.pl

il profita merveilleusement des leçons de son précepteur, qui, de son côté, le préférait à ses autres élèves, car il avait le pressentiment que l'imagination vive et l'intelligence développée de cet enfant en feraient plus tard un poète. Il était plein d'indulgence pour ses espièglerie d'enfant des steppes. Sa tante elle-même, très douce et très bonne, lui pardonnait toujours ses extravagances en raison de son bon cœur.

Voici ce que Zaleski dit de lui-même dans une de ses lettres (1) datée du 27 août 1878 et adressée au petit-fils de sa tante, César Jasienski : « J'étais un garçon intelligent, à l'esprit prompt, chez qui l'imagination et le sentiment prenaient toujours le dessus. A cause de cette inégalité de caractère, combien de peines, de douleurs, de chagrins j'ai causés à ma chère tante Jasienska !... Je veux en donner deux exemples caractéristiques pour mon petit-fils *pro memoria*. Une fois je m'imaginai que j'étais créé pour voler. Pendant plusieurs jours je confectionnai des ailes, à l'aide de petites planches et de plumes d'oies, jusqu'à ce que, un jour, après les avoir mises en marche, je voulus m'envoler tout à fait. Naturellement je tombai juste aux pieds de ma tante, heureusement sans me faire de mal.

« Une autre fois, tout doucement, en grand secret, je m'enfuis la nuit, n'ayant qu'une carabine en bois et un rouble dans ma poche, avec la bonne intention d'entrer dans un régiment (de Napoléon).

« Je pris la direction de Rózyn (2), je passai ma nuit dans les blés, à la belle étoile ; seulement, le lendemain, à trois lieues de la maison, je fus rejoint par un officier, Iskrzycki (3), qui marchait avec une troupe de cosaques. Après

(1) Zaleski Bohdan, *Correspondance*. Léopol, 1904, t. V, p. 233.
(2) Prononcer *Roujine*.
(3) Prononcer *Iskjitzki*.

http://rcin.org.pl

m'avoir demandé ce que je faisais sur la route, cet officier me fit monter en croupe sur son cheval et me ramena à Male Jerczyce.

« Ma pauvre tante fut tellement troublée par ces escapades qu'elle en tomba malade; mais il y en eut encore un nombre infini dont je ne parle pas. Malgré mes folies et mes bizarreries, ma tante m'aimait beaucoup et me traitait toujours avec la même tendresse. »

C'est à sa tante surtout que Zaleski attribuait sa foi religieuse, cette « gardienne aux ailes blanches », que ni les tempêtes ni les tentations des années suivantes n'ont pu ébranler en lui.

C'est encore elle qui inspira à Zaleski l'amour de la patrie, des vieilles traditions polonaises et de la vertu de ses aïeux. Le jeune neveu aimait et respectait sa tante : « J'étais toujours doux avec elle, je répondais sans réplique à chacun de ses appels, j'avais le sentiment qu'elle remplaçait ma mère (1). En compagnie de ma tante, je priais chaleureusement et avec beaucoup de cœur, je lisais *la Vie des Saints* (2) par Skarga; avec elle je chantais depuis l'aurore les « Heures de l'Immaculée Conception de la Vierge sainte » ; enfin, auprès d'elle, je fis ma première communion le jour de l'enterrement de ma grand'mère Burkat. C'est à ta mère, César, que je dois être reconnaissant, c'est elle qui m'a inspiré l'amour de Dieu et ma croyance. Sa mémoire m'est très chère. »

Nous voyons donc que cette mère adoptive a su pénétrer jusqu'au fond de l'âme de l'enfant dont le cœur reconnaissant garda toujours un amour profond pour ceux qui l'avaient entouré de tendresse.

Au souvenir de sa tante Jasienska, s'unit celui que le poète

(1) Zaleski Bohdan, *Correspondance*. Léopol, 1904, t. V, p. 234.
(2) Publiée à Wilna en 1579.

http://rcin.org.pl

a gardé de la beauté de sa maison et du pays tout entier, et ce souvenir est si vivant que beaucoup plus tard, dans ses vers intitulés *Regret de la chaumière natale* (1), il nous fait la description de cette demeure où il a reçu tant d'affection :

« A droite, derrière le « dwór » (2),
S'élève un bosquet sauvage et ravissant;
Là, le ruisseau serpente à travers la prairie
Et murmure sur les petits cailloux blancs.

« Plus haut, à gauche, s'élève une montagne,
Une croix brisée se dresse sur son sommet,
Derrière cette croix se trouve un arbre,
Sur cet arbre un nid de cigognes.

« Oh ! ce paysage tout entier,
Reflété, comme dans un miroir,
Depuis la lune jusqu'à la moindre feuille,
Renaît brillant dans ma mémoire.

« Je vois aussi les prairies,
Si odorantes, si fleuries,
J'y vois l'aurore rougissante
Se mirant dans l'eau bleue. »

D'autre part, les nombreuses occasions qu'il avait d'entendre les légendes et les chants du peuple ukrainien, l'attention avec laquelle il les écoutait, habituaient son oreille et sa pensée au rythme et aux airs langoureux des *dumy* et des *szumki* (3) cosaques et le préparaient à devenir le successeur de Bojan (4).

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. I, p. 186 : « Westchnienie za rodzinna chatka. »
(2) Prononcer *dwour*; demeure des propriétaires dans un domaine rural.
(3) Chanson gaie de l'Ukraine.
(4) Un barde ancien, prononcer *Boïane*.

http://rcin.org.pl

CHAPITRE II

Zaleski au collège
Les années classiques

I. — L'Ecole de Human. — Zaleski élève ; ses vacances chez son frère Élie. — Sa maladie. — Son retour à l'école.
II. — Goszczynski, son premier ami. — Leur existence commune, leur attachement, leurs discussions et leurs essais poétiques.
III. — Formation du trio littéraire le *Za-Go-Gra*.

Human est une ville importante du gouvernement de Kief ; elle s'étend des deux côtés de la Umanka. C'est cette petite rivière qui, dès les temps les plus lointains, donna non seulement à la ville, mais également à toute la contrée, son nom qui signifie en ukrainien : pays sauvage, pays maudit et oublié (1). C'est encore à cause d'elle que le nom de la ville s'écrivait jadis de deux manières différentes : Human et Uman. Cette dernière orthographe, étant la plus ancienne, a complètement disparu.

Vers 1609, Human fut donné par le conseil de la République au staroste de Braclaw et de Winnica, Valentin-Alexandre Kalinowski, qui s'occupa de civiliser ce désert, y bâtit un

(1) *a*) Klosy (*Les Epis*), revue hebdomadaire, consacrée aux questions littéraires, scientifiques et artistiques. Varsovie, Lewental, 1872, n° 381, p. 259.

b) *Dictionnaire géographique du Royaume de Pologne et d'autres pays slaves*. Varsovie, 1882, p. 208.

http://rcin.org.pl

château, fonda un village et attira toute une population dans ces grands territoires inhabités. Mais, se trouvant entre les pays chrétiens et les pays musulmans, cette ville servit souvent de théâtre à des luttes sanglantes. En 1768, Maxime Zelezniak, l'hetman des cosaques zaporogues, escorté d'un groupe de bandits, pénétra dans l'Ukraine polonaise où il assassina les nobles, les paysans et les juifs, en se disant exécuteur d'un ordre personnel de l'Impératrice. On appelait ces brigands des Heïdamaques. Arrivés au nombre de cinq cents, ils se répandirent à travers toute l'Ukraine et détruisirent plusieurs bourgs, villes et villages. Pour les disperser on envoya, sous le commandement d'Obuch et de Magnuszewski, un régiment de cosaques qui était au service de François de Sales Potocki, palatin et propriétaire de tout le district de Human. Mais les centeniers (officiers commandant cent hommes) Gonta et Ulasenko, malgré le serment qu'ils avaient prêté la veille au château de Human, au lieu de combattre les Heïdamaques, s'unirent à eux et, formant désormais une bande de 10.000 hommes, le 9 juin 1768 ils vinrent sous les murs de la ville fortifiée de Human, où étaient réfugiées la bourgeoisie et la noblesse des environs. Pendant un jour et une nuit, la garnison, qui n'était que de cinq cents hommes, défendit la ville; finalement, sur la promesse de Gonta que la ville resterait indemne s'ils déposaient les armes, on ouvrit les portes aux Heïdamaques. Un horrible carnage s'ensuivit : on tua le gouverneur de Human, Mladanowicz, on massacra la noblesse, les prêtres, les uniates et les juifs, soit 12.000 personnes, puis, ayant emporté toutes les richesses, les Heïdamaques se les partagèrent. L'officier Branicki, envoyé pour étouffer la révolte, mit la main sur plusieurs chefs heïdamaques, entre autres sur le chef suprême Gonta, qui fut pris, et au mois de juillet 1768, en compagnie de

http://rcin.org.pl

vingt-huit autres heïdamaques, écartelé après des tortures affreuses (1).

Enfin Fortunat Potocki (2), devenu propriétaire de Human, fit prospérer la ville et construisit en 1795 un couvent où vinrent s'établir les Pères Basiliens. Ces Pères s'étaient engagés à faire des missions dans le pays au moins deux fois par an dans le but de combattre l'orthodoxie et d'instruire le peuple.

Ils transformèrent la petite école de Human en un véritable collège qui compta, dès la première année de son existence, cent cinquante élèves. A l'automne de 1812, Bohdan Zaleski y fut envoyé par son frère Élie, devenu régisseur des propriétés de Victor Zaleski à Krzywiec (3) et qui, dorénavant va remplacer Mme Jasienska auprès de Bohdan. Alors seulement commence l'éducation sérieuse de celui-ci.

*
* *

Toutes les écoles de province étaient sous la surveillance de l'Université de Wilna. Certaines étaient laïques; d'autres, au contraire, étaient dirigées par des religieux de différents ordres. Ceux-ci avaient reçu, en général, une très bonne instruction, bien que rarement on rencontrât parmi eux un prêtre ayant fait ses études à l'Université. Mais dans leurs écoles les études étaient sérieuses et suivies.

A cette époque, celle de Human attirait une foule de jeunes Polonais, parmi lesquels nous voyons des noms devenus célèbres plus tard : ceux de Séverin Galezowski, Séverin Gosz-

(1) Pauli Zegota, *Les chants du peuple ruthène de Galicie*. Léopol, 1839, t. I, p. 159-161.
(2) Voir Appendice, p. 215.
(3) Prononcer *Kjiwietz*.

http://rcin.org.pl

czynski, Michel Grabowski, Alexandre Groza, Mianowski, d'autres encore.

Dans cette école, les enfants étaient élevés à l'ancienne manière; des châtiments corporels leur étaient souvent infligés — vieille méthode ridiculisée dans ces vers bien connus :

« Le Saint-Esprit conseille de battre les enfants avec le fouet. Le fouet ne fera de mal à personne »,

et la vie des élèves était plutôt austère. Ils se levaient à 6 heures, et aussitôt après ils faisaient une prière; ensuite ils assistaient à une messe pendant laquelle les petits élèves des première, deuxième, troisième et quatrième classes restaient debout et deux par deux; les plus grands, ceux de la cinquième et de la sixième, occupaient des bancs spéciaux. Les élèves des quatre premières classes étaient surveillés par des camarades qu'on appelait *cenzor* (1) et qui inscrivaient sur un carnet les fautes contre la discipline. Les coupables étaient sévèrement punis pour les fautes commises pendant la messe et, comme punition, outre une verte semonce, ils étaient obligés, le dimanche suivant, d'entendre la messe à genoux devant tous les assistants.

Après le service, vers huit heures, ils revenaient pour prendre leur petit déjeuner, et ensuite ils allaient en classe. Avant l'arrivée du maître, les jeunes élèves étaient obligés de réciter leurs leçons aux *moniteurs*. On nommait ainsi les meilleurs élèves de la classe qui étaient chargés d'écouter les leçons de leurs camarades et de signaler les remarques dans un carnet destiné à les recevoir (2). Après l'arrivée du professeur, toute la classe se mettait à genoux; le prêtre récitait le

(1) Elève-censeur, qui contrôle les actions des autres élèves.
(2) Balinski Michel, *L'Ancienne Académie de Wilna*, Saint-Pétersbourg, Ohryzka, 1862, p. 40.

http://rcin.org.pl

Veni Creator, et tous les élèves répondaient. Ensuite, on lisait les observations, le professeur regardait lui-même la liste, et souvent il faisait de nouveau réciter la leçon à un ou deux élèves pour vérifier l'exactitude des remarques du *moniteur* (1). Et, s'il trouvait une observation injuste, il était très sévère envers celui qui l'avait faite. Les *moniteurs* étaient à leur tour surveillés par un *imperator* (2), nommé par le professeur lui-même, et qui ne pouvait être contrôlé que par lui.

Les classes avaient lieu pendant deux heures le matin et deux heures l'après-midi (3), ensuite les élèves avaient une récréation de deux heures, puis ils préparaient leurs leçons et faisaient leurs devoirs pour le lendemain et, vers neuf heures du soir, ils allaient se coucher, soit à l'école, dans de grands dortoirs, soit dans des maisons particulières, sous la surveillance des *dyrektor*, c'est-à-dire d'élèves plus âgés — c'était le cas de Zaleski. En été, ils prenaient leurs récréations dans la cour ; en hiver, les *directeurs* se joignaient aux jeunes élèves ; ils causaient et s'amusaient à différents jeux. Mais ils étaient tous surveillés par le directeur principal de l'école, qui souvent, la nuit, faisait une ronde dans les maisons pour se rendre compte de la conduite des élèves.

Les prêtres soignaient l'âme et l'esprit des enfants autant que leur corps. Le recteur, chargé spécialement de leur développement intellectuel, leur faisait subir tous les trois mois des examens par lesquels il se rendait compte, en même temps que des progrès des élèves, de la qualité du professeur et de la surveillance des *moniteurs*. L'ordre régnait donc

(1) Odyniec Antoine-Edouard, *Les souvenirs du passé*. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884, p. 41-44.

(2) On nommait ainsi le meilleur élève de la classe.

(3) Sauf les mardis et les jeudis, où les classes du soir étaient supprimées.

http://rcin.org.pl

dans cette maison et, malgré la sévérité des règlements, les jeunes gens aimaient et respectaient leurs maîtres.

Le couvent des Pères Basiliens était situé dans un jardin d'une étendue suffisante pour les récréations des élèves. Leur jeu préféré était la balle, mais ils donnaient aussi, de temps en temps, de petits spectacles d'amateurs. Ainsi, un jour, ils jouèrent un drame dans lequel un enfant devait être enlevé par des bandits. Cet enfant, c'était précisément notre Bohdan. Au spectacle, un des bandits, son camarade plus âgé Charczewski (1), le tira trop brusquement; Bohdan oublia qu'il était sur la scène et, impatienté, il s'écria : « Charczewski ! Charczewski ! qu'est-ce que tu me fais? Laisse-moi donc tranquille ! » De ce fait, la tragédie se changea en comédie, le public rit et le rideau fut baissé.

Une autre fois, le Père Préfet, désirant que tout allât bien devant un public nombreux, servait lui-même de souffleur. Il soufflait à l'un des petits les mots du rôle : « Le monde est sot, et moi-même avec lui. » Le jeune acteur s'arrêtait, bégayait, probablement il ne savait pas bien son rôle, et le souffleur répétait toujours : « et moi-même avec lui, et moi-même avec lui. » Le pauvre artiste perdit la tête et bégaya, d'une voix entrecoupée de larmes : « Le monde est sot, le Père Préfet avec lui ! » La joie des spectateurs fut immense, les applaudissements éclatèrent, et le signal en fut donné par le Père Préfet lui-même.

Ce que Bohdan apprit à l'école dans sa première annnée, nous l'ignorons presque complètement. D'après le programme des autres écoles, et sous toutes réserves, nous pouvons reconstituer l'ordre de ses études (2). Ainsi, dans la première

(1) Prononcer *Hartchewski*.
(2) *a*) Zdziarski Stanislas, *Bohdan Zaleski*. Léopol, 1902, p. 17.
b) Tretiak Joseph, *Bohdan Zaleski*. Cracovie, 1911, t. I, p. 39.

http://rcin.org.pl

classe, on enseignait la langue et la grammaire polonaise et latine, et l'on traduisait un peu de latin. C'est, sans doute, dans ce travail que s'écoula la première année d'études de Bohdan. Il passa les grandes vacances de 1813 chez son frère, Élie, qui l'entoura d'affection et de soins. Ce frère aîné du poète avait un caractère bon et doux. Il était aimé et estimé des paysans d'alentour, à cause de sa parfaite loyauté. Il exerçait sur son entourage une grande influence, s'occupant des intérêts des paysans, apaisant leurs querelles (1).

Le séjour de Bohdan à la campagne de Krzywiec lui rappela celui qu'il avait fait chez le guérisseur Zuj (2). Ici, comme là-bas, il passait ses journées dehors, plongé dans ses rêves et prêtant une oreille attentive aux mystères de la « mère nature ». Il écoutait avec un vif plaisir les chants des faucheurs revenant à la maison après leur journée de travail et de fatigue, ou bien, souvent encore, il allait, dit-on (3), au cimetière se coucher sur une tombe et, dans cette position bizarre, il passait des heures entières à pleurer. Il disait qu'il écoutait sortir du fond des tombeaux le regret plaintif de ces êtres disparus, privés du spectacle de leur Patrie jadis florissante.

Après les grandes vacances de 1813 Bohdan revint à l'école, mais pour peu de temps, car, au commencement de 1814, il tomba malade de la petite vérole et passa toute cette année chez son frère à la campagne. C'est là qu'il fit la connaissance de Mlle Félicie Zaleska, plus tard Mme Iwanowska, mère de Constance Rzewuska, de Joséphine Orlowska et de la comtesse

(1) *a*) Duchinska Séverine (Mme), *Bohdan Zaleski, souvenirs posthumes*. Varsovie, Berger, 1886, p. 7-8.

b) Zdziarski Stanislas, *Bohdan Zaleski*. Léopol, 1902, p. 19.

(2) Prononcer *Zouï*.

(3) *a*) Duchinska Séverine (Mme), *Bohdan Zaleski, souvenirs posthumes*. Varsovie, Berger, 1886, p. 8.

b) Zdziarski Stanislas, *Bohdan Zaleski*. Léopol, 1902, p. 19.

http://rcin.org.pl

Denise Poniatowska qui deviendra, plus tard, son ange gardien et sa consolation dans son exil (1).

Bohdan lui gardera toujours un profond respect et un amour « plutôt céleste que terrestre », qu'il exprime du reste dans les poésies qu'il lui dédia plus tard (2).

Zaleski resta donc à Krzywiec (3) jusqu'à sa guérison, mais sa maladie laissa des traces cruelles sur son visage pâli. A l'automne de 1814 le jeune garçon retourna à Human.

Il y trouva un grand changement : le proviseur était remplacé par un autre prêtre, Léon Skibowski, dont la sévérité était peu goûtée des élèves. Cependant, actif et vigilant, il entretenait dans l'école l'ordre et la discipline. C'est lui, probablement, qui contribua à conserver la bonne réputation de l'école parmi la *szlachta* (4), qui voyait de mauvais œil la direction trop libérale d'autres écoles laïques en Volhynie. Et le nombre des élèves passa de trois cents à six cents.

L'abbé Skibowski, très érudit sous tous les rapports, se distinguait surtout dans l'enseignement de l'histoire naturelle aux classes supérieures du lycée. Il veillait en outre à ce que les élèves fissent des promenades utiles dans les environs du collège où, tout en s'amusant, ils ramassaient des pierres, des insectes, des herbes, et apprenaient ainsi un peu d'histoire naturelle. L'un d'eux, Jezowski, avait fait un magnifique herbier envoyé à Wilna et déposé à la Bibliothèque de l'Université, où il fut admiré et suscita dans le *Journal de Wilna* (5) des articles très élogieux pour l'école de Human et son directeur Skibowski, qui y dirigeait cette partie des études :

(1) Nous en trouvons la preuve dans la lettre de Mme Poniatowska du 27 septembre 1837. Voir Appendice, p. 216.
(2) Voir Appendice, p. 217.
(3) Prononcer *Kjiwiétz*.
(4) La noblesse polonaise ; prononcer *chlahta*.
(5) *Dziennik Wilenski* (Le Journal de Wilna), 1817, t. V, Wilna, Zawadzki, p. 23.

http://rcin.org.pl

« Il semble évident que si, dans toutes nos écoles, on avait plus de professeurs sachant, comme l'abbé Skibowski, profiter du zèle et des dons naturels de leurs élèves, nous aurions des savants en plus grand nombre et des travaux remarquables sur les sciences naturelles. Il en serait résulté, en outre, pour la science des avantages énormes, car le gouvernement de Wilna s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire, sur cette étendue considérable de pays que peu de naturalistes ont explorés, on aurait pu faire des études tout à fait originales. »

Ces études en plein air, qui contribuèrent encore à développer en Bohdan l'amour exalté de la nature (1), ne furent, d'ailleurs, qu'une part de son travail. Dans sa seconde année d'école il poursuivit les études de l'année précédente avec un programme plus étendu qui comprenait les éléments de la langue grecque. En outre, les élèves commençaient le russe ; quant à l'étude du français, elle comprenait seulement des traductions du latin en français et réciproquement.

En 1816, nous voyons Bohdan dans la troisième classe, où les études étaient naturellement plus sérieuses et plus intéressantes : on y apprenait la rhétorique sous la direction du professeur Hryniewiecki, qui eut, comme Skibowski, une très grande influence sur Zaleski.

La même année, Bohdan fit la connaissance de Joseph Mianowski, un très bon élève de seconde classe, qui plus tard fut recteur de *l'École principale* à Varsovie. C'est à ce moment aussi qu'il se lia avec Séverin Goszczynski, qui devint son meilleur ami.

La peinture de ces deux amis nous a été fidèlement léguée

(1) *a*) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. IV, p. 7, 12, 45.
b) Ibidem, *Œuvres posthumes*. Cracovie, 1891, t. I, p. 18-19.

http://rcin.org.pl

par Alexandre Groza, jeune frère d'un des camarades de Zaleski : « Bohdan est un blondinet, au visage pâle, aux traits fins, aux yeux bleus, à la taille moyenne et portant toujours une *bajówka* verte (baïouwka — sorte de gilet de chasse). Quant à Goszczynski, il est grand, blond, le visage marqué par la petite vérole, mais sympathique ; les yeux petits, mais vifs. Lui aussi porte une *bajówka*, mais de couleur marron. »

Plus loin (1), Groza dit qu'il se souvient de Goszczynski comme d'un fougueux joueur, surtout à la balle. Il était très brusque avec ses camarades, ce qui lui avait valu le surnom de *Néron*. Ce sobriquet ne prouve pourtant pas que ses condisciples ne l'aimaient pas — tout au contraire, il possédait toutes les qualités d'un bon camarade. Il en imposait par sa force physique, son adresse et son énergie, et cela suffisait pour qu'on l'estimât et le recherchât. Celui qui le connaissait davantage entrait immédiatement en relations amicales avec lui à cause de ses qualités personnelles. Malgré son caractère vif et ses manifestations « néroniennes », c'était un garçon simple et sans aucun égoïsme.

Zaleski présentait un vif contraste avec Goszczynski : il n'aimait pas le jeu et restait toujours à l'écart ; son surnom, à lui, était *Amameus*. Un jour, pendant la classe de latin, il avait mal prononcé ce mot ; « les petits remarquèrent cette faute et dès lors l'appelèrent ainsi (2) ». D'après eux, Amameus concordait admirablement avec le caractère aimant de Zaleski. Grâce à cette douceur, Bohdan exerçait sur ses camarades une influence à laquelle même le « Néron » dut se sou-

(1) Groza Alexandre, *Mosaïque des contrats*. Mémoires de l'année 1851. Wilna, Zawadzki, 1857, p. 97-98.

(2) Duchinska Séverine (Mme), *Bohdan Zaleski, souvenirs posthumes*. Varsovie, Berger, 1886, p. 6.

http://rcin.org.pl

mettre. Il y avait dans ce garçon rêveur et triste une force mystérieuse qui, involontairement, attirait.

« Les enfants sont des psychologues profonds et se trompent rarement sur la nature les uns des autres ; bien des années plus tard le sympathique « Amameus » fut appelé par Mickiewicz le *rossignol ukrainien*, tandis qu'il nomma « Néron » le *Tatare*. »

Goszczynski se sentit donc attiré vers ce camarade plus jeune que lui seulement de trois mois (1), chez lequel il trouvait, avec un caractère plein de douceur et de bonté, une intelligence vraiment supérieure. Leur foi profonde les avait aussi rapprochés. Goszczynski avait été sur ce point formé par sa grand'mère maternelle. « Ma grand'mère, nous dit-il (2), n'entrait pas avec moi dans des discussions théologiques, elle ne m'expliquait pas les mystères de la religion ; son esprit à ce point de vue n'était probablement pas supérieur au mien. Il me suffisait de voir sa croyance franche et profonde, et de vivre dans cette atmosphère religieuse. Sa foi était si entière, si simple, si vive, qu'il n'y avait de place pour aucun doute dans l'expression de son admiration religieuse. Elle ne m'obligeait pas à prier, tout le secret de son pouvoir résidait dans son amour pour moi et dans le mien pour elle. Il me suffisait de voir qu'elle priait pour que, immédiatement, je m'agenouille à côté d'elle et que je prie avec elle. »

Mais, malgré leur sympathie mutuelle, les deux futurs poètes différaient par la fortune et l'éducation. Goszczynski était le fils d'un soldat des dernières années de la République polonaise et qui, devenu ensuite régisseur, changeait de

(1) Wasilewski, dans son livre intitulé *La naissance d'un poète romantique* (Varsovie, Cotty, 1895, p. 243), nous donne la date suivante de la naissance de Goszczynski : le 23 octobre (d'après l'ancien style), le 14 novembre 1801.

(2) *Ibidem*, p. 248.

http://rcin.org.pl

situation constamment, de sorte que sa famille était à peu près dans la misère et que son fils ne pouvait guère compter sur lui. Zaleski n'était pas non plus soutenu par son père, mais quelques parents et, entre autres, son frère Élie, se chargeaient des frais de son éducation. Sans aucun doute, à Krzywiec, dans la demeure d'Élie, où tous les ans Bohdan passait les grandes vacances, le milieu était beaucoup plus intellectuel que chez Goszczynski. Aussi fut-ce, sans aucun doute, l'influence des idées et des goûts de Zaleski qui fit naître chez son ami l'amour de la poésie.

Goszczynski dit lui-même que, jusqu'au moment où il rencontra Zaleski, il n'avait jamais pensé à faire de vers : il ne rêvait jamais à la poésie, qui lui était encore très indifférente, alors que Bohdan était déjà considéré par ses camarades comme un poète. Dès ce moment, il écrivait des vers et recevait deux journaux, la *Gazette de Varsovie* et les *Mémoires de Varsovie*, qu'il lisait régulièrement.

Peu à peu cette amitié devint plus active, et Zaleski remplit à l'égard de son ami le rôle d'initiateur. Ils se mirent à lire ensemble et commencèrent par l'*Iliade*, qui les impressionna profondément; c'était encore avant les grandes vacances de 1816. A ce moment Goszczynski emporta chez lui quelques ouvrages des poètes polonais qu'il avait empruntés à Bohdan. A son retour, il manifesta un vif penchant pour la poésie et s'attacha encore davantage à l'ami qui l'introduisait dans un monde nouveau plein de sons harmonieux et de tableaux poétiques. Quant à Bohdan, il avait passé ces mêmes grandes vacances chez son frère Élie, et, pour la première fois depuis de longues années, il y avait rencontré son père.

Ici se place un incident raconté par un des biographes de Zaleski, Mme Séverine Duchinska(1). Elle nous dit que le

(1) *Bohdan Zaleski, souvenirs posthumes.* Varsovie, Berger, 1886, p. 9.

http://rcin.org.pl

père de Bohdan lut un jour, dans un journal de Wilna, des vers assez bien tournés et signés du nom de Zaleski; mais, ne connaissant pas le talent de son fils, il lui demanda quel Zaleski était poète. Tout s'expliqua. La joie fut générale, et les éloges de son père donnèrent du courage au jeune écrivain. Peu de temps après, l'enfant écrivit une ode sur la mort de Kosciuszko. Cette ode promettait beaucoup. Lorsque Bohdan la lut à son père, le vieillard tomba à genoux, dit-on, tant il fut ému de joie. Mais Bohdan jugea autrement son ouvrage : lorsqu'une belle élégie (1) de Tymowski sur la mort de Kosciuszko lui fut tombée entre les mains, il jeta ses vers au feu pour qu'aucune trace n'en restât.

C'est alors qu'il fit la connaissance du frère de Mlle Félicie Zaleska, Joseph Zaleski, son parent éloigné, qui était né en 1789 et avait fait partie des armées de Napoléon. En 1809, il était entré dans les rangs de l'armée du Grand-Duché de Varsovie, il avait fait toute la campagne de 1812 dans le cinquième régiment de lanciers ; en 1813 il s'était battu en Allemagne, et en 1814, à la défense de Paris, il avait été blessé au pied et décoré de la Légion d'honneur. Vers 1815 il était retourné à Varsovie, où il était entré comme lieutenant de chasseurs dans l'armée du Royaume du Congrès, puis en 1817 il avait donné sa démission, s'était marié avec Mlle Joséphine Pilchowska et s'était installé en Ukraine. La connaissance faite à cette époque avec Bohdan se changea plus tard en une amitié fraternelle, et, lorsqu'en 1831, après l'insurrection, ils se rencontrèrent en Galicie, ils décidèrent de partager le sort pénible de l'exil (2).

(1) *Pamietnik Warszawski* (Les Mémoires de Varsovie ou le Journal des sciences et des connaissances), czyli Dziennik nauk i umiejetnosci, 1818, n° 1, p. 103-110.

(2) Bohdan Zaleski lui-même nous donne quelques dates importantes de la vie de son frère d'exil (*Correspondance*, Léopol, 1902, t. III, p. 137-139).

http://rcin.org.pl

Dans une société aussi intelligente, les grandes vacances s'écoulèrent vite pour Bohdan. Il retourna à Human, et l'année 1817 lui créa de nouvelles relations. On le présenta à Auguste Groza, qui devint plus tard poète et romancier. Quant à l'amitié de Zaleski avec Goszczynski, elle se resserra encore davantage; ils s'attachèrent tellement l'un à l'autre que, profitant de l'autorisation qu'avaient les élèves de vivre en dehors de l'école, ils décidèrent de s'installer tous deux chez un potier (1) près de la propriété de Zofijówka (2) dont nous aurons l'occasion de parler. Ces bons moments se gravèrent d'une façon inaltérable dans la mémoire de Bohdan, et encore en 1839 (3) il en parlait à son ami Goszczynski en termes touchants : « Nous sommes de vieux amis ! c'est donc en 1818 que nous avons vécu chez le potier, et un an avant ou peut-être davantage nous étions déjà liés étroitement. J'ai rêvé à cela, et ma pensée s'est envolée très loin dans des régions, des temps et des lieux plus heureux ! C'est moi qui allais avec toi chez un typographe connu de Human, et, en rentrant, nous lisions ensemble des vers. Oh ! Séverin, que de choses je garde en mon souvenir ! Je vis, en repassant dans ma mémoire, des années passées, des années plus heureuses! Cette pensée a déjà pris corps et deviendra un chant. »

Chez ce potier, ils lisaient tout ce qui leur tombait entre les mains ; c'est alors qu'ils achevèrent de comprendre et de goûter les œuvres d'Homère, et Zaleski garda toujours cette admiration et cet amour pour le poète grec que, quelques

(1) Malheureusement nous n'avons pas de détails sur la vie des deux amis chez le potier, si ce n'est dans une notice que nous trouvons chez un des biographes de Zaleski (Zdziarski, *Bohdan Zaleski*, Léopol, 1902, p. 27), notice très brève d'ailleurs.

(2) Prononcer *Zofiïouwka*.

(3) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 139, lettre du 21 janvier 1839.

http://rcin.org.pl

années plus tard, dans un court poème (1), il place au-dessus de tous les autres :

« L'incarnation du peuple, c'est Homère ! et après lui
C'est en vain que depuis tant de siècles nous faisons résonner la [lyre,
Nous ne verrons pas venir l'incarnation du miracle ;
Nous disons : *Vox Dei*, et nous nous éloignons du peuple,
Oh ! nous laissons passer le chant du peuple sans y prêter l'o- [reille !...
Le poète qui renouvellera son alliance avec le peuple,
Celui-là, seul, dans l'immortalité prendra place à côté d'Homère. »

Pour lui, Homère ne vieillira jamais, il sera toujours nouveau, et voici comment encore il s'exprime dans ses vers *Sur les œuvres d'Homère* (2) :

« Lis, lis Homère, fût-ce même trois cents fois,
Il est toujours nouveau, comme si tous les matins il changeait [devant nos yeux.
L'œuvre est calculée, comme par poids et mesure,
D'une façon presque effrayante. Il est le plus grand algébriste [du monde !
Mais n'hésite pas à tendre ton esprit pour comprendre les signes,
La vérité se montrera à toi nette et évidente,
Tu frémiras et tu joindras tes applaudissements à ceux de tou- [tes les générations. »

Ils lisaient régulièrement les *Mémoires de Varsovie*, qui publiaient différentes compositions poétiques. Ils y trouvèrent des ballades de Schiller et les poèmes d'Ossian. Zaleski se sentit attiré plus particulièrement par le caractère sombre de la poésie de Schiller, et Goszczynski par le caractère héroïque et rêveur d'Ossian : ce poète lui inspira une telle

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. II, p. 197.
(2) *Ibid.*, p. 197 : « Dziela Homera. »

http://rcin.org.pl

admiration que, bien plus tard, en 1832 (1), il traduisit toute l'œuvre du prétendu barde écossais.

Leur penchant pour la poésie se développant de plus en plus, ils voulurent, eux aussi, exprimer en vers l'état de leur âme. Ce désir d'écrire régnait d'ailleurs parmi les élèves de l'école de Human. Goszczynski nous raconte qu'un jour on leur donna à l'école un sujet à traiter, soit en vers, soit en prose ; son travail achevé, un camarade, Dworzycki (2), qui était plein d'admiration pour la prose de Goszczynski, compara la composition de celui-ci avec celle d'un autre camarade, Tarosiewicz (3), et lui dit : « Tu ne seras jamais un poète ; tu écriras très bien, mais en prose ; Tarosiewicz c'est autre chose, il est poète ! » et le fait est que ce Tarosiewicz savait entremêler dans ses compositions la prose et les vers. Ce talent causait une grande satisfaction au professeur et provoquait l'admiration de ses amis. Bref, le jugement sévère de Dworzycki découragea Goszczynski et lui enleva le goût d'écrire des vers, mais pas pour longtemps. Dans les journaux de Wilna et de Varsovie auxquels Zaleski était abonné, on trouve de la poésie de plus en plus souvent ; tout autour de lui ses camarades font publier leurs vers, quelques-uns même attirent l'attention sur toute l'école. Louis Bentkowski, qui habitait avec eux chez le potier, écrivit une ode intitulée *Ode à la pensée*. Chez Goszczynski cependant l'inspiration poétique ne venait pas. Le matin, pendant les offices qui réunissaient les élèves à la chapelle, agenouillé devant le tableau de la Vierge Sainte (4), le malheureux poète priait ardemment

(1) Goszczynski Séverin, *Œuvres*. Léopol, Piller et Cie, 1838, t. II et III.
(2) Prononcer *Dwojitzki*.
(3) Prononcer *Tarossiéwitch*.
(4) Klosy (Les Épis), journal hebdomadaire. Varsovie, Lewental, 1872, t. XV, n° 389, p. 394.

http://rcin.org.pl

pour que Dieu lui permît d'atteindre aussi haut que ses camarades.

Dans la quatrième et la cinquième classe (1), les deux amis eurent comme professeur de rhétorique l'abbé Hryniewiecki.

Nous savons par les comptes rendus que dans la troisième classe les élèves apprenaient la syntaxe; dans les classes suivantes ils étudiaient la composition, ensuite ils passaient à la poésie. On leur enseignait le commencement, le but, toutes les théories de la poésie, du style poétique et de la rime : celle du vers héroïque, régulier, lyrique, celle de la poésie dramatique, et on leur donnait les notions nécessaires pour écrire les contes, les idylles, les satires et les épigrammes. Les élèves, conformément au programme, traduisaient Cicéron, Virgile, Horace (2). Les traductions des poètes, les jeunes gens devaient les faire, autant que possible, en vers. On leur donnait aussi des sujets de poésies personnelles, dans le genre de ceux-ci : *Au ruisseau, Comparaison de la vie humaine à un ruisseau, Lamentations sur la difficulté d'écrire des vers, etc.*

Pour encourager les élèves et attirer l'attention sur le collège, on envoyait les meilleures traductions au *Journal de Wilna*, organe des professeurs à l'Université (3), et de cette manière l'école prenait une part directe au mouvement litté-

(1) Dans toutes les écoles de cette époque il y avait cinq classes, et Balinski Michel, dans son livre sur *l'Ancienne Académie de Wilna*, Saint-Pétersbourg, Ohryzka, 1862, p. 38), dit que chez les Jésuites les classes se subdivisaient de la manière suivante : trois inférieures : 1° *infima* (la plus basse classe dans un collège), 2° *grammatica*, 3° *syntaxis*; et deux supérieures : 1° *poesis*, 2° *rhetorica*.

(2) Odyniec-Antoine Edouard, *Souvenirs du passé*. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884, p. 46.

(3) Lukaszewicz, *Histoire des Ecoles à Kowno*, etc. Posen, Zupanski, 1849, t. II, p. 134.

http://rcin.org.pl

raire. Pour un jeune poète on ne pouvait trouver de récompense plus grande que celle de publier son travail dans un journal paraissant dans la capitale du gouvernement de Wilna, et ce journal était lu par toute la classe intellectuelle de la société.

Étant à l'école, Zaleski aurait pu lire, dans le *Journal de Wilna* du mois de janvier 1817, des productions poétiques d'élèves de Human qui, tout récemment, avaient terminé leurs études, et, en particulier, une traduction de Virgile, *L'Éloge de la vie à la campagne* par Théodore Krasinski. Le *Journal* ne se contenta pas de la publication de la traduction; il y ajouta cette annotation (1), sur le rôle et l'influence de l'un des professeurs : « Clément Hryniewiecki, basilien, à Human depuis cinq ans, professeur de littérature au collège du district, par un zèle véritablement exemplaire et une direction solide, a su inspirer à la jeunesse le goût et l'ardeur la plus noble pour la connaissance des auteurs classiques latins et leur a appris à en apprécier la douceur et à exercer, selon leur exemple, leurs propres aptitudes poétiques. De cette façon, après la fin brillante de leurs études dans cette école, des poètes de premier ordre y ont laissé les fruits remarquables de ce travail heureux dans la traduction, ce sont : Théodore Krasinski, Jean Jurkiewicz, Joseph Jezowski, etc. »

Ainsi l'école de Human faisait une riche récolte poétique, puisque dans la même année on pouvait distinguer sept jeunes talents parmi ses élèves.

Quant aux leçons de l'abbé Hryniewiecki, elles devaient être particulièrement profitables à Bohdan et à Goszczynski. Leur âme poétique les faisait rêver de vers et de gloire; mal-

(1) *Dziennik Wilenski* (le Journal de Wilna). Wilna, Zawadzki, 1817, V, p. 23.

http://rcin.org.pl

gré sa jeunesse, Bohdan, au lieu de s'amuser avec ses camarades, se perdait dans ses rêveries, comme il le dit plus tard dans l'*Esprit des steppes* (1) :

... « Regarde-le ! ses yeux sont remplis de larmes.
Lent, pensif au milieu des jeux,
Dans la solitude il rêve plus volontiers,
Il rêve à ses *dumki*.....
. . . . . « Regarde-le à l'école !
La science lui vient comme du ciel,
L'enfant rêve toujours à quelque chose d'autre,
Tout autour de lui il frappe à la porte des cœurs.
« A moi, à moi, ici, mes contemporains ! »
Que d'âmes pures il réunit près de lui,
Comme les strophes de son chant,
D'un chant vivant ;
C'est dans la solitude qu'il rêve, qu'il grandit,
Et déjà derrière lui une belle jeune fille,
Cause mystérieuse de ses tristesses éternelles,
Le poursuit dans ses rêves. »

Le petit trait suivant achève de nous renseigner sur Bohdan et nous montre que déjà il se donnait de toute son âme à la poésie : « Un jour, dit Groza (2), mon frère était venu chez Zaleski ; il s'était assis sur un lit et écoutait Bodhan déclamer, debout devant lui. J'étais trop petit pour comprendre ce qu'il récitait, mais en tout cas c'était très touchant, car je me mis à pleurer. Plus tard j'ai su que c'était la prière de Priam réclamant le corps d'Hector ; mon frère représentait Achille, et probablement la requête fut accordée, car ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignirent fortement. »

Ainsi la plus grande partie de leur temps se passait à rêver et à essayer d'écrire des vers. Dans leurs promenades à Zofi-

(1) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 243 : « Duch od stepu. »
(2) *Mosaïque des contrats*. Mémoires de l'année 1851, Wilna, Zawadzki, 1857, p. 125.

http://rcin.org.pl

jówka (1), les sites pittoresques qu'ils avaient sous les yeux fournissaient un aliment à leurs rêveries. Les enfants s'en allaient en chantant différentes chansons populaires, et Zaleski nous cite quatre vers de l'une d'elles sur le geai (2) :

« Oh ! le geai, le geai planait,
Hé ! il a plié ses ailes,
Oh ! je suis triste, je suis triste,
Je ne veux pas traverser la mer », etc.

Nulle promenade ne leur plaisait plus que le parc splendide, chanté par nos poètes et situé dans les environs de Human. Jadis son emplacement n'était qu'un ravin sauvage, sans bois, et portait le nom de Kamionka (pays rocheux), et très justement, car il était couvert des rochers et de débris de granit. Les bords de ce ravin étaient plantés çà et là de quelques vieux tilleuls et de quelques saules ; entre les rochers croissait de l'herbe que paissaient les bestiaux de Human.

Fortunat Potocki (3), qui avait fait construire le couvent des Pères Basiliens et dont nous avons déjà parlé, se promenant un jour dans les environs de Human avec sa femme, remarqua que la plus grande partie des habitants de la ville se dirigeait vers le ravin de Kamionka ; ils prirent la même direction et furent frappés par la beauté du site. La comtesse en fut charmée à tel point qu'elle proposa à son mari d'embellir le pays en y faisant planter des fleurs et des arbres ; le désir de sa femme donna au comte l'idée d'y faire tracer un jardin et de le nommer Zofijówka (appartenant à Sophie).

Le parc fut dessiné et bientôt achevé : il devait avoir d'un côté le caractère oriental, la partie montagneuse du vallon

(1) Prononcer *Zofiïouwka*.
(2) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. IV, p. 98.
(3) Voir p. 33.

http://rcin.org.pl

devait être un grand parc anglais, et le plateau fut planté d'arbres et destiné à devenir un bois pour des animaux en liberté. De l'Asie, par Odessa, on fit venir des érables ; on envoya d'Italie des peupliers; on acheta à l'étranger des serres, ainsi que des arbres fruitiers et des statues en marbre.

Ces acquisitions et les travaux qui les suivirent coûtèrent des sommes extraordinaires : on parle de dix-neuf millions cinq cent mille zloty polonais (1.170.000 francs). Ce parc royal charma tout le monde. Il existe encore aujourd'hui et il est devenu propriété particulière du tzar.

C'est à cette époque que le poète Trembecki (1), passant quelque temps dans la résidence seigneuriale du comte Potocki, écrivit le poème *Sophiowka*, qu'il dédia à la belle comtesse :

« Sur les arides bords de la Kamionka,
L'amour créa les jardins de Sophie ;
En vers harmonieux Trembecki les chanta,
Et l'Amitié Vous les dédie. »

« J'arrive, je descends : la plus riche nature
Déploie en cent façons sa riante parure,
Tout dans ces lieux accroît ma vive émotion ;
Je doute, en les voyant, de leur création.
Ces collines, jadis arides, dépouillées,
D'arbres de tout pays à présent ombragées,
Offrent à mes regards, unis dans ces climats,
Les cèdres du Liban aux chênes de l'Atlas.
Un sentier me conduit près de la vaste entrée
D'une grotte profonde au bonheur consacrée ;
Sur un bloc de granit repose son sommet,
L'eau jaillit de son sein, et s'éloigne à regret
De deux vers, ordonnant qu'aux lieux où tout enchante
L'infortune s'oublie et le bonheur s'augmente (2). »

(1) Prononcer *Trembetzki*.

(2) Comte de La Garde, *Sophiowka*, poème polonais de Stanislas Trembecki. Vienne, Strauss, 1815, p. 64.

http://rcin.org.pl

Enfin, comparant la beauté du parc à celle de sa propriétaire, Trembecki ne put se défendre de terminer son poème en louant les charmes de la comtesse et de son pays :

« O Grèce ! nom chéri qui rappelle à mon cœur
Des souvenirs d'amour, de gloire et de bonheur !
Grèce à qui l'univers doit les arts, le génie,
Berceau de la beauté, tu nous donnas Sophie !
De tes autres bienfaits nous sommes peu jaloux,
Elle nous vient de toi, ce trésor les vaut tous.
. . . . . .
. . . . . .
« Oh ! des filles d'Adam, Vous, la plus accomplie,
D'un mortel trop sensible, inestimable amie,
Tant que vous daignerez habiter parmi nous,
D'un sexe vous pourrez exciter le courroux,
Mais de l'autre, plus juste, enlevant les suffrages,
Vous obtiendrez l'amour, l'estime et les hommages (1). »

Fortunat Potocki, désireux de faire profiter les gens du pays des beautés de son parc, leur avait donné la permission d'y entrer assez librement. Personne n'en profitait plus volontiers que les élèves de Human. Les promenades que faisaient les jeunes gens à Zofijówka avaient le plus souvent pour but des travaux scientifiques ; mais Bohdan n'aimait pas, comme son « directeur » Jezowski, collectionner les herbes et attraper les insectes ; il préférait contempler la nature dont la beauté le séduisait.

Zaleski et Goszczynski demeuraient non loin de Zofijówka, et souvent, le matin, à l'aurore, ils y faisaient des promenades délicieuses. Selon leur goût, ils choisissaient les points de vue, comparaient les perspectives et souvent entamaient à leur sujet des discussions très vives.

Alexandre Groza, dans sa *Mosaïque des contrats* (2), nous

(1) *Ibidem*, p. 98.
(2) Mémoires de 1851, Wilna, Zawadzki, 1857, p. 127-128.

http://rcin.org.pl

parle de ces discussions : « Le plus souvent, nous allions nous promener à Zofijówka. MM. les « directeurs », qui étaient très liés entre eux, marchaient presque toujours ensemble. Naturellement les élèves ne formaient qu'un seul groupe. Pour moi cette promenade était très agréable, le samedi surtout, car ce jour-là à Zofijówka il n'y avait pas beaucoup de promeneurs et on pouvait plus à son aise en admirer la grande beauté.

« Un jour, pendant une promenade du samedi, une discussion s'éleva entre Goszczynski et Zaleski. Il s'agissait de décider de quel endroit la vue était la plus jolie : de la statue de Bélisaire ou du vase? Goszczynski préférait le premier point de vue, Zaleski penchait pour le second. Tomaszewski (1) et Galezowski furent appelés à trancher la question, ils allèrent d'abord au Bélisaire, et nous, tous les enfants, nous les suivîmes. La magnifique statue était placée dans un endroit vraiment merveilleux. Elle était adossée à une montagne à moitié couverte d'une forêt; devant on voyait le clair miroir d'un ruisseau, et dans le lointain un mur de rochers gigantesques tombant en ruines, garnis de pins, de sapins et de chênes, et formant une magnifique perspective. A droite se trouvait une fontaine ; à gauche, une énorme cascade ; plus loin, des gazons avec un étang au milieu et un vase de granit rouge rempli de fleurs. Dans l'étang s'ébattaient des poissons de Chine : rouges, noirs, roses, argentés ; et tout autour de l'étang s'étendait un tapis du plus beau vert. D'un côté se trouvaient de grands rochers et une forêt, à droite une vue superbe sur la grande cascade et le pont-levis, tout à fait en face la statue blanche de Bélisaire et la montagne couverte par la forêt. Ce lieu écarté, digne de l'Arcadie, séduisant

(1) Prononcer *Tomachewski*.

http://rcin.org.pl

comme la muse de Bohdan, calme et harmonieux comme ses vers, devait nécessairement lui plaire davantage. Les poissons dorés et argentés ce sont ses « dumki », ses chants qui brillent des plus riches couleurs. » Et Groza finit en disant qu'il ne se rappelle plus comment les juges tranchèrent la question.

Par cette description de Groza nous voyons que Bohdan était toujours attiré par la beauté calme et douce des tableaux : lorsqu'il peint la nature, il la présente toujours tranquille, non exubérante comme elle l'est sous le pinceau de Goszczynski. Sans cesse Bohdan est hanté par le souvenir de ces promenades. Dans *Paroles jetées au vent* (1) il se souvient de ses rêves de jeunesse et dit au vent :

« Aux bords du Boh jusqu'à Berszada,
Salue les jardins et les vergers
Et, à quelques lieues de là,
Zofijówka et Human,
Où sur les ailes des rêves de la jeunesse
Je m'envolais vers le paradis ! »

ou bien encore dans *Mes vêpres* (2) :

« Sur le déclin de ma vie...
. . . . . .
. . . . . .
« Je rêve, ô Ukraine, je rêve toujours à toi !
Quelque part à Zofijówka ou à Human.
Je me réjouis gaîment, comme à l'aurore de mes jours.
. . . . . .
. . . . . .
« Et je te vois, comme au matin de ma vie,
Là-bas, à Zofijówka et à Human.
O mon jardin délicieux, ô mon paradis ;
Jusqu'à présent tu me poursuis encore comme le ferait un cauchemar,
Je te vois, comme si je t'avais dit adieu hier ;

(1) *Œuvres complètes*, édit. cit., t. IV, p. 14 : « Na wiatr ».
(2) *Œuvres posthumes*. Cracovie, 1891, t. I, p. 17 : « Nieszpór ».

http://rcin.org.pl

Tout autour la nature est féconde, embaumée et verdoyante,
La fontaine scintille au milieu du lac, comme un arc-en-ciel,
Et fait miroiter ses cascades en petits ruisseaux.
A l'ombre de vieux arbres et sur les fleurs, elle m'attire,
Elle m'entraîne sous l'ombrage, dans les grottes couvertes de
[mousse,
Dans les retraites des déesses voilées par le miroir de la cascade,
Dans les souterrains où gisent des ombres épaisses. »

Ainsi, lorsqu'il parle de l'Ukraine, c'est presque uniquement à Iwankora ou à Zofijówka qu'il fait allusion ; il semble ne se souvenir que de ces deux endroits. A ces promenades se rattache le souvenir du temps de son adolescence, des premières discussions entre ses camarades et lui, et aussi peut-être des premiers sentiments d'amour qu'il éprouva et qu'il osa à peine exprimer :

« Je connais les pentes des collines de Zofijówka,
Ses bosquets ombragés, ses petits sanctuaires solitaires
Où un jour, pendant une grande chaleur avant l'orage,
J'ai vu la taille merveilleuse d'une jeune déesse
Et, à travers le petit nuage transparent de la cascade,
J'ai senti dans mon cœur l'incendie allumé par ses yeux,
Et, pour la première fois, j'ai éprouvé dans l'extase
Que j'étais ensorcelé pour une vie de poète (1). »

Ainsi, d'un côté les promenades, de l'autre les études sérieuses développèrent en Bohdan le sentiment poétique. Il n'a qu'une seule ambition, qu'un seul désir : c'est écrire ! — Ses rêves se réalisèrent bientôt. Il avait beaucoup de facilité ; ses compositions étaient pleines d'ardeur et de feu ; il y mettait tout son cœur. En 1818 il traduisit deux œuvres d'Horace : *Ode à Vénus* (2) et *Ode à Pyrrha* (3). Ces deux traductions lui valurent les éloges de Hryniewiecki, et furent imprimées

(1) *Œuvres posthumes*. Cracovie, Union des Imprimeurs, 1891, t. I, p. 17 : « Nieszpór »
(2) *Dziennik Wilenski* (le Journal de Wilna), 1819, t. II, n° 5 octobre, p. 525.
(3) *Ibidem*.

http://rcin.org.pl

Goszczynski, de son côté, suivait la voie que son ami lui traçait, et arriva enfin à être considéré comme poète et cité comme tel dans un journal. Le professeur avait donné à ses élèves à traduire le XIII[e] chant des *Épodes* d'Horace, et la traduction en vers de Goszczynski fut jugée la meilleure et fit grand bruit parmi ses camarades et ses maîtres. « De là me vinrent des éloges, des encouragements, et ensuite le désir de m'élancer hardiment dans la voie poétique. » On lui conseilla, avant tout, de donner sa traduction au *Journal de Wilna* si bienveillant pour les pupilles de l'école de Human. Zaleski s'entremit et envoya la traduction de son ami avec une des siennes à la rédaction du journal. Probablement son explication n'était pas suffisante, car le journal publia la traduction de Goszczynski : *Aux Amis*, sous la signature de Zaleski (1), et c'est donc sous le nom de son ami que fut imprimée la première œuvre de Goszczynski.

La même année, Bohdan fit une nouvelle connaissance, celle de Michel Grabowski. C'était un enfant très riche, très bien élevé; il venait de Romanow, où se trouvait une école des Jésuites et où il n'avait peut-être pas acquis beaucoup de science, mais où s'étaient affermies en lui des croyances profondes qui lui restèrent jusqu'à la fin de sa vie. L'école était très bonne, mais des affaires de famille obligèrent les Grabowski à s'installer dans une région voisine de Human, à Alexandrówka. Naturellement leur fils passa sous la tutelle des Pères Basiliens, et, quoique âgé de quatorze ans, il entra tout de suite en quatrième classe. Sa physionomie était agréable, il avait des manières très élégantes, ce qui le distinguait dans ce milieu d'enfants plus ordinaires. Bohdan admira Michel, et l'impression que cet enfant pro-

(1) *Dziennik Wileński* (le Journal de Wilna), Marcinowski, 1820, mars, t. I, p. 319.

http://rcin.org.pl

duisit sur lui fut très forte, si l'on en croit Goszczynski : « L'enfant était joli... comme une jeune fille, innocent, rougissant à chaque instant, renfermé en lui-même, pensif, distingué ; il attira l'attention de ses camarades, et son charme féminin conquit le cœur de quelques-uns, entre autres celui de Bohdan Zaleski. Tout de suite leur amitié devint très intime, et Bohdan me négligea pour son nouvel ami. Il s'était épris de lui comme d'une jeune fille, tandis que nous étions liés d'une amitié plus virile, nous rendant justice pour nos qualités d'homme et nos mutuelles supériorités. »

Cependant Bohdan continuait à écrire des vers ; malheureusement les compositions qui datent de cette époque ont été perdues.

Arrivèrent les grandes vacances de 1818. Bohdan, ayant fait la première année de la cinquième classe, se rendit à la campagne, chez son frère, d'où il multipliait les promenades aux alentours chez des amis et camarades. Il y fait allusion dans ses *Paroles jetées au vent* (1) que nous avons eu déjà l'occasion de citer :

« A Tetijów (2), à Wolodarka,
Sur les rives du Tykicz (3), il y a encore des vieillards,
— Quelques-uns tout au plus!
Avec lesquels, jadis joignant ma voix à leur voix,
J'ai chanté à l'unisson, moi, l'enfant à la blonde chevelure...
Console-les encore! »

Les vacances terminées, Bohdan retourna à Human et s'installa avec Goszczynski chez le sellier Tereszko (4), qui leur raconta sur l'Ukraine beaucoup de faits historiques em-

(1) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. IV, p. 14 : « Na wiatr. »
(2) Prononcer *Tetiïouw*.
(3) Prononcer *Tikitch*.
(4) Prononcer *Terechko*.

http://rcin.org.pl

bellis de légendes. Ces entretiens eurent une grande influence sur la vie poétique de nos deux amis. Les histoires racontées par des témoins suppléèrent à leur connaissance insuffisante de l'histoire locale. Ce passé encore si peu lointain, révélé par des vieillards, ce passé arrosé de sang, éclairé par des lueurs d'incendie, se grava de façon ineffaçable dans l'esprit de ces jeunes poètes. Michel Grabowski vint se joindre à eux et fut très bien compris par ses amis; « tous furent bercés par les mêmes langoureuses *dumy* ukrainiennes, tous furent plongés dans la rêverie par le sifflement des vents de la steppe et les contes des nourrices ou des vieillards sur les tombes, les tertres et les héros qui y reposent entourés de l'auréole de la légende (1). » Leur amitié se resserra encore davantage, et le trio prit le nom de *Za-Go-Gra* (la première syllabe du nom de chacun d'eux).

Pour Grabowski, le souvenir de sa vie heureuse et insouciante à l'école était des plus chers (2) :

« Plus tard je suis rentré dans les cercles des compagnons du [même âge que moi :
C'est au milieu d'eux que j'ai trouvé ma troisième famille...
Ensemble les souffrances de l'âme nous ont embrasés,
Ensemble nous avons voulu percer de notre regard l'avenir [lointain.

« Car ceux de mon âge qui m'ont accueilli,
Qui m'aimaient comme une mère, me caressaient comme une [sœur,
M'ont pénétré de saintes pensées, de sentiments sacrés,
Et, telle une pléïade d'étoiles d'or, illuminaient la Pologne.

« Avec eux j'ai commencé la vie, mais au service
De la même cause, nous ne devions pas suivre la même voie.
La tempête a emporté mes frères dans des remous terribles;
Quant à moi, elle m'a laissé échouer sur la rive.

(1) *Le guide scientifique et littéraire.* Léopol, Lozinski, 1908, mai, p. 424, article de Rolle : « La vie politique de Michel Grabowski. »
(2) Rolle Michel, *In illo tempore.* Léopol, West, 1914, p. 138-139.

http://rcin.org.pl

« Dès lors l'étoile qui nous gouvernait d'un autre côté du ciel
Se montrait tantôt à leurs yeux, tantôt aux miens,
La voix qui me parvenait à travers le monde désert
Ne se faisait pas entendre à leurs oreilles par l'avalanche et le
[tumulte.

« Ils étaient quelquefois plus heureux que moi,
De nouveau ils traversaient des épreuves cruelles !
Tantôt des illusions brillantes leur apparaissaient au loin,
Tantôt les déceptions et les longues tristesses les persécutaient. »

Les trois jeunes gens eurent les uns sur les autres une heureuse influence. Leurs opinions différaient parfois ; chacun apportait sa pensée, sa manière personnelle de voir le monde; leur sens critique se développait aussi sous l'influence des livres et des journaux littéraires de Wilna et de Varsovie, et les poésies de Bohdan ne devaient pas tarder à s'en ressentir.

Zaleski, dans *Trois contemporains* (1), nous parle de cette amitié tendre :

« Bohdan, Séverin, Michel, entre nous trois
Se joue en quelque sorte un poème distinct.
Tous les trois du même âge ; c'est du même nid
Que nous nous sommes envolés, et la même étoile
Eclaira d'en haut notre route vers les tempêtes terrestres.
Et depuis ce temps, exilés, chacun dans une autre sphère,
Nous tournons, nous tournons, le premier, le second, le troi-
[sième,
Et nous nous sentons toujours de valeur égale ;
Quoique notre oreille, notre essor, nos mouvements soient dif-
[férents, comme différents sont nos plumages,
Mais qui de nous est le meilleur ? qui est le plus grand ? qui
[s'élèvera le plus haut ?
Cela, nous ne sommes pas même curieux de le savoir !... »

(1) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 203 : « Trzej rówiennicy. »

http://rcin.org.pl

CHAPITRE III

Zaleski au Collège
Les années romantiques

Arrivée à Human des revues varsoviennes. — Les articles de Brodzinski. — Leur influence sur Zaleski. — Première œuvre de Zaleski : La *Duma de Venceslas*.

Mésintelligence entre le Directeur de Human et ses élèves. — Grabowski, Zaleski et Goszczynski, mécontents, quittent le collège.

L'année 1818, à laquelle nous arrivons, fut très importante pour la littérature polonaise. C'est alors, en effet, que le mouvement romantique, qui jusqu'alors occupait peu les esprits, devint le sujet de nombreuses discussions, même dans les journaux.

L'attention de nos trois jeunes amis fut attirée un jour par une dissertation d'un genre tout nouveau.

Cette dissertation figurait dans *Les Mémoires de Varsovie* (mars 1818), portait le titre : *Du Classicisme et du Romantisme*, et avait pour auteur Casimir Brodzinski (1).

« Il me semble, disait-il, que, pour la poésie polonaise nous sommes à une époque où un commençant hésite dans le choix de la voie qu'il doit prendre : est-ce vers le Classicisme ou vers le Romantisme qu'il doit se tourner ? Jusqu'à

(1) *Pamietnik Warszawski* (Les Mémoires de Varsovie), mars 1818, n° 3, p. 356, article de Brodzinski : « Les remarques sur l'esprit de la poésie polonaise. »

http://rcin.org.pl

présent l'imagination, le sentiment, la raison et l'esprit réunis connaissaient un chemin unique conduisant au temple d'Apollon ; dorénavant nous pensons en avoir découvert deux tout à fait opposés. Dans le premier, la voie est bien unie, bien battue, bien plantée d'arbres dont la régularité semble monotone à quelques-uns — pour cette raison qu'il est défendu de s'écarter de cette voie.

« Dans le second, le voyageur suit un sentier tortueux; il peut s'écarter ou admirer les tableaux de la nature et franchir les haies à sa guise. Les personnes expérimentées et qui y sont habituées préfèrent le premier. Naturellement la jeunesse sent davantage l'attrait du second. »

Ce mouvement romantique était déjà en préparation au moment où Brodzinski exprimait ces opinions qui marquent certainement une date importante. « C'est lui, nous dit Mochnacki (1), qui a commencé, d'une façon intelligente et profonde, à réfléchir à la poésie, et en lui nous avons eu notre premier critique, notre premier esthéticien polonais. »

Le romantisme trouvait donc sa définition dans l'article de Brodzinski. Les opinions de l'aurore du siècle étaient les siennes. Il ne devance personne, il ne fait qu'affirmer les tendances de l'époque. Comme chez tous les écrivains de transition, nous trouvons chez lui à la fois les éléments du passé et ceux de l'avenir. — Il reste classique par son attachement à la forme, il est romantique par son souci de l'individualisme et par sa sensibilité.

Brodzinski se rendait bien compte que, malgré tout, le romantisme voulait être un retour vers la nature, et il l'appréciait : « Dans la simplicité nous aimons la nature et, dans la nature, Dieu. L'amour de la nature doit être toujours reli-

(1) *De la littérature polonaise au XIX^e s.*, Posen, 1863, p. 114.

http://rcin.org.pl

gieux, car ses œuvres impénétrables rappellent le Seigneur incompréhensible dans lequel tout se renferme (1). »

Il ne désirait pas qu'on se laissât dominer par les anciennes superstitions ni par celles du mouvement nouveau, mais il allait de l'avant, sûr de la nécessité d'un renouvellement de l'esprit national. Il disait que la poésie est le miroir de chaque époque et de chaque nation ; il en augmentait l'importance, conseillait de puiser en soi et dans la nature ; il peignait le romantisme comme la littérature du sentiment et de la pensée, s'enthousiasmait pour la poésie de l'Orient et pour celle du Nord (2), et il pensait que le romantisme s'efforçait d'exprimer l'infini. Néanmoins, il tenait à ce que la pensée polonaise fût claire et pure, que le sentiment vînt des actions nobles du passé, et que le poète imitât la simplicité, le naturel des ancêtres : « Nous devrions, dit-il (3), avec tout le zèle national, nous imposer, comme un devoir, de rechercher dans nos ancêtres ce qui peut nous servir d'exemple en littérature, ce que nous montre leur vie ! »

Brodzinski craignait que la poésie polonaise ne devînt une simple imitation de la littérature anglaise et allemande ; mais ce qui le chagrinait le plus, c'était l'influence du français sur sa langue maternelle.

L'habitude de travailler le français avant le polonais était

(1) *Pamietnik Warszawski* (Les Mémoires de Varsovie), 1818, n° 5, p. 31.

(2) Il parle de Shakespeare, Schiller, Goëthe, et ce qu'il dit des peintures d'Ossian est particulièrement expressif : « Ses tableaux, qui, comme la nuit, remplissent l'âme de tristesse, ont les traits de la douceur féminine et ses charmes, belle même lorsqu'elle est en pleurs. Sa poésie est libre comme le vent qui passe avec les nuages et va vers la mer ; elle murmure des paroles comme le vent qui, selon sa fantaisie, effleure les cordes tendues et dont la voix, si elle n'est pas toujours pure, est pleine d'expression et se perd dans l'espace. » (*Les Mémoires de Varsovie*, avril 1818, n° 4, p. 528.)

(3) *Ibidem*, n° 3, p. 359.

http://rcin.org.pl

très répandue, et les poètes, voyant qu'il en résultait un réel danger, s'attaquaient énergiquement au mal lui-même :

« Apprends, dit l'un d'eux (1), d'abord la langue étrangère, les
[mœurs étrangères.
Que tes lèvres soient les ennemies de ton cœur, abandonne la
[simplicité des pères,
Prends l'ironie pour de l'esprit et les apparences pour la vertu.
Le talent, la noblesse du cœur ne te donneront pas de l'impor-
[tance.
L'étranger est supérieur, bien qu'il ne parle que la langue de
[sa mère.
Ce qui est étranger est monté en valeur; sois honteux de ton
[héritage,
Sois honteux de tes mœurs dans ta propre Patrie. »

Quant à Brodzinski, il avait des goûts classiques. Bien qu'il rêvât d'un art nouveau, il ne le voulait pas exclusif, car il craignait de voir disparaître l'équilibre et la mesure. Il estimait encore les anciennes formes littéraires, et c'est là qu'il faut chercher la cause des nombreuses hésitations de l'article que nous avons cité plus haut.

Nos trois amis s'intéressèrent beaucoup à cet article; ils n'en comprirent pas tous les détails, mais les pensées principales leur plurent et les amenèrent à réfléchir et à critiquer plus sérieusement; comme le dit Goszczynski : « Nous devînmes désormais plus sévères dans nos jugements sur la littérature et sur la poésie. »

Dans un autre journal (2) de Varsovie : *Les compositions scientifiques*, la même question du romantisme fut traitée, et toujours les critiques plaçaient ce mouvement au-dessous du classicisme, qui, selon eux, entravait la littérature et, par

(1) Poésie anonyme intitulée « *Le Regret de la langue polonaise* » (Zal za polskim jezykiem). *Les Mémoires de Varsovie*, décembre 1818, n° 12, p. 417-421.

(2) *Cwiczenia naukowe*. Varsovie, Glücksberg, 1818, t. I, p. 121 et 147.

http://rcin.org.pl

l'imitation des autres peuples, rendait la poésie lourde et peu naturelle.

Quelle influence ce journal eut-il sur nos trois amis? Nous ne pouvons le dire avec précision. Nous savons seulement qu'ils rédigèrent un journal d'étudiants : *Les compositions intellectuelles*, et qu'ils y imitèrent ces *Compositions scientifiques*. Nous ne savons pas, en revanche, ce qui était publié dans le journal de Human, ni combien de temps il prospéra, mais nous sommes certains que Zaleski se mit à la tête de l'œuvre commune et qu'il y fit paraître des vers très appréciés.

La jeunesse de Human lisait aussi une feuille fort répandue de Wilna, *Les nouvelles à la main*, qui, par son bon sens, par sa gaieté, plut beaucoup à nos trois amis. Ils formèrent alors une société, celle des *Rieurs*, composée non seulement d'étudiants, mais de personnes plus âgées qui, par gaieté, ou par amour de la jeunesse, se firent un plaisir d'assister aux réunions amicales qui avaient lieu presque toujours chez Goszczynski. On s'amusait, on jouait du piano et on chantait. Naturellement, cette société des *Rieurs* ne fut que l'écho de la *Société humoristique* de Wilna.

C'est à ce moment que Bohdan écrivit sa première œuvre vraiment originale : la *Duma de Venceslas* (1), qui, en 1819, parut dans le *Journal de Wilna* avec une traduction de lui, d'un poème français, *Marie Stuart en prison* (2). Le style y est encore très maladroit, mais l'harmonie du vers est déjà très sensible, et son caractère lyrique semble annoncer les *dumy* que, plus tard, Bohdan composera sur des faits historiques. Quant à la *Duma de Venceslas*, elle est un témoignage de l'influence du nouveau mouvement, c'est le premier pas du

(1) *Journal de Wilna*, 1819, t. II, n° 5 : « Duma o Waclawie ».
(2) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 197-198.

http://rcin.org.pl

jeune poète sur la route du romantisme : Zaleski n'avait pas oublié les théories poétiques de Brodzinski et il tira son sujet d'une chanson populaire ukrainienne sur la douleur d'une mère qui voit partir son fils pour l'armée.

Ce moment du départ des conscrits était tragique. Le service militaire, à cette époque, durait vingt-cinq ans, et quelquefois plus encore — celui qui partait pour l'armée ne pouvait pas espérer revenir à la maison ; il était perdu pour sa famille, pour sa femme, s'il en avait une, et pour ses enfants. On l'enlevait de force pour l'envoyer dans des contrées qui lui étaient étrangères. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que, à la nouvelle de la conscription, les jeunes gens quittassent leur maison pour se réfugier dans les forêts. Quand enfin on saisissait l'un d'eux, on lui mettait des chaînes, on le surveillait sévèrement et on le transportait à la ville (1).

Tous ces moments de la conscription étaient très douloureux, et Bohdan, ayant vécu presque toute son enfance à la campagne, ayant vu toutes les péripéties du drame qui se déroulait devant ses yeux, ne pouvait penser sans émotion à ce triste spectacle, qu'il a dépeint avec un lyrisme profond.

La *Duma de Venceslas* tout entière est empruntée au chant populaire qui commence ainsi :

« Les commissaires se réunissaient
Dans les palais de l'Empereur.
Ils écrivaient une lettre pour qu'en Ukraine
On mesurât les conscrits à la toise.

(1) *a*) Tretiak Joseph, *Bohdan Zaleski*. Cracovie, 1911, t. I, p. 58.
b) Pauli Zegota, *Les chants du peuple ruthène en Galicie*. Léopol, 1840, t. II, p. 59 (chant 21), p. 60 (chant 23).
c) Maksimowicz M., *Les chansons populaires ukrainiennes*. Moscou, 1834, t. I, p. 132 (en russe).
d) Kolessa Alexandre, *Les chansons populaires ukrainiennes dans la poésie de Bohdan Zaleski*. Léopol, 1892, p. 139 (en ruthène).

http://rcin.org.pl

« On a pris en Ukraine
Le fils de la veuve.
Oh ! c'est vraiment un beau cosaque,
Et il passe sous la toise (1). »

Et dans ce chant, la pauvre vieille mère pleure et regrette son fils. — Il y a dans la première œuvre de Bohdan le même motif, la même souffrance de la mère, le courage du fils — tout y est pareil. Seulement, dans le chant populaire la forme et le sujet sont naïfs, francs, simples, tandis que Zaleski commence sa *Duma* ainsi :

« Les ennemis sèment la mort aux alentours, la guerre s'étend, le peuple s'attriste; les jeunes paysans s'épouvantent, dépouillés de leur sainte liberté.

« Victimes malheureuses du sort, ils évitent les maisons de leur famille; ils se cachent dans les cavernes des serpents, dans les fourrés des bois affreux. »

C'est beaucourp plus compliqué et beaucoup plus recherché au point de vue de la forme que la chanson populaire (2). Nous y trouvons des maladresses naïves. Ainsi, au début, Zaleski présente le peuple effrayé se cachant « dans les cavernes des serpents » pour échapper au sort cruel, pour ne plus aller dans l'armée, et, à la fin de ce même poème, Bohdan fait du paysan un patriote ardent, presque un héros :

« Et lorsque là-bas, à la tombée du jour, le rossignol chante le chant de la liberté, — *le laboureur*, en versant des larmes sur sa tombe, *envie sa mort glorieuse*. »

Ces vers indiquent un poète encore jeune et inhabile ; en

(1) MAZANOWSKI NICOLAS, *Joseph Bohdan Zaleski*. Saint-Pétersbourg, Grendyszynski, 1901, p. 12-13.

(2) Pour comparer les deux poèmes, voir Appendice, p. 218-221.

http://rcin.org.pl

les relisant plus tard, Zaleski en vit les défauts et ne consentit pas à republier son poème.

***

Cependant, la vie continuait à Human et n'était pas exempte de difficultés pour les trois amis. Vers les fêtes de Pâques de 1818, Goszczynski reçut le titre de « Directeur », et il s'installa au milieu de ses pupilles. Cette espèce d'éloignement fut plutôt avantageux pour les amis, car, se voyant moins souvent, lorsqu'ils se rencontraient, ils discutaient plus sérieusement leurs opinions ; de sorte que la personnalité de chacun d'eux s'affirma davantage. Mais, d'autre part, leurs rapports avec l'abbé Skibowski, directeur de l'école, n'étaient pas toujours des meilleurs. Il n'avait pu, en effet, malgré sa grande instruction, se faire aimer de ses élèves. Zaleski, pour des motifs que nous ignorons, était souvent en désaccord avec lui. Quant à Goszczynski, il lui garda toujours une profonde rancune. Voici pourquoi : habituellement, Goszczynski, étant intelligent et travailleur, figurait parmi les meilleurs élèves, mais, ayant goûté le charme de la poésie, il commença à négliger le latin et les mathématiques, car ces deux matières lui semblaient très peu intéressantes. A cette négligence vinrent s'ajouter les suites d'un accident qui eut lieu chez ses parents pendant les fêtes de Pâques. Il se cassa un doigt et dut subir une opération qui le tint éloigné de ses classes jusqu'à l'automne 1818. Ses moments libres du travail de l'école lui permirent de se consacrer entièrement à la poésie, et il arriva que ces moments libres furent désirés de plus en plus ardemment. Dans ces conditions, les leçons qui n'avaient pas un lien étroit avec la poésie devenaient pour Goszczynski une chose insupportable ;

http://rcin.org.pl

— en outre, les mathématiques lui semblaient indignes de son attention. Le professeur Czerniewicz (1) était un ami des parents de Goszczynski ; il portait un grand intérêt à leur enfant et, l'interrogeant souvent, il remarqua que Séverin ne savait pas ses leçons. « Un jour, nous dit Goszczynski, lorsque l'abbé Skibowski vint visiter notre classe, l'abbé Czerniewicz, devant tous mes camarades, se plaignit de ma paresse. « Alors, fouettez-le », répondit le directeur. Il n'en fallut pas davantage pour achever de me dégoûter, et, depuis ce moment, je perdis tout intérêt pour les leçons de mathématiques. » On peut dire, à l'excuse de Goszczynski, qu'il avait déjà dix-sept ans et de tout autres préoccupations : « Il était hanté par le souvenir des poètes qu'il avait lus, persécuté par ses propres sentiments et son instinct poétique. » Parler de fouet à ces jeunes poètes devant toute une classe était une humiliation cruelle, et les paroles de Skibowski produisirent une impression pénible, non seulement sur Goszczynski, mais aussi sur son ami Zaleski et sur tous ses camarades ; aussi se jura-t-il que, dorénavant, il ne travaillerait plus les mathématiques et ferait juste le nécessaire pour passer d'une classe dans une autre.

Dès lors Séverin se révolta constamment contre le directeur, pendant les dernières années de son séjour à Human, et ces révoltes l'obligèrent à quitter l'école avant d'avoir fini ses études. Plus tard, pour apaiser le mécontentement de son pupille et lui faire un peu oublier ses paroles trop dures, Skibowski procura à Goszczynski une place de répétiteur, pour les grandes vacances de 1819, chez M. et Mme Chaborski. Séverin fut très content de cette place, car il y eut beaucoup de liberté et une société nombreuse et choisie ;

(1) Prononcer *Tchérniéwitch*.

http://rcin.org.pl

mais il n'en garda pas moins sa rancune contre son directeur.

Quelque temps après, un nouvel incident acheva d'attirer à celui-ci l'inimitié des deux poètes qui lui attribuèrent la responsabilité principale du départ de leur ami Grabowski. Obligé de quitter Human à la suite d'une punition qu'il jugeait humiliante, le troisième des membres du trio entra au lycée Richelieu à Odessa.

Pour Zaleski et Goszczynski, son éloignement fut un véritable chagrin; mais ce départ ne mit pas fin à leur amitié; ils s'écrivaient très souvent, et cette correspondance dura jusqu'au départ de Bohdan pour Varsovie.

Dans l'année scolaire 1819-1820, en automne, Zaleski chercha un camarade pour prendre la place laissée vide dans *Za-Go-Gra*, mais aucun de ceux qu'il trouva tour à tour n'était ni aussi instruit ni aussi intelligent que Grabowski. Goszczynski et Zaleski admirent cependant dans leur intimité Faustin Kaminski, dont Goszczynski estimait le bon cœur. C'était un esprit positif, doué pour les mathématiques et la physique, mais dénué de toute vivacité d'esprit; il n'existait pas entre lui et Zaleski la même harmonie que jadis avec Michel.

Ensuite, Bohdan se lia d'une amitié plus durable avec Jean Krechowiecki, Joseph Chrzaszczewski et Venceslas Pilawski. Le premier avait un caractère très doux, qui sympathisait parfaitement avec la nature timide de Bohdan.

Leur amitié dura très longtemps; même en exil, Zaleski lui garda toute son affection et lui rappelait sans cesse leur vie d'école (1). Mais Jean Krechowiecki non plus ne pouvait pas remplacer Grabowski, qui, bien que très jeune, était su-

(1) *Correspondance*. Léopol, 1902, t. III, p. 8.

http://rcin.org.pl

périeur à ses camarades par l'instruction, le caractère et l'esprit. Quant à Pilawski, cousin éloigné de Bohdan, il était très aimé et connu pour « un être intelligent et d'une bonté rare (1) », mais il ne s'intéressait guère aux travaux du cercle ; celui qui travaillait le plus, c'était toujours Zaleski.

Son séjour à l'école de Human ne devait plus être de longue durée. Parmi ces jeunes gens se développait, avec des tendances vers la libre pensée, le mécontentement contre la discipline de l'école. Nous avons déjà vu qu'à Human les enfants subissaient des châtiments corporels ; quand ils furent assez développés physiquement pour pouvoir se dédommager des punitions déjà subies, une vraie guerre éclata entre eux et leurs maîtres (2).

L'abbé Skibowski surtout était très sévère avec les élèves, et peu à peu sa sévérité amena beaucoup d'entre eux à abandonner l'école. Comme on l'a vu, Grabowski, le premier, avait donné l'exemple de la révolte. Les élèves, enhardis par son départ, devinrent plus indépendants encore; souvent ils se permirent de manquer à la messe et de ne tenir aucun compte des observations de leur directeur. Puis, ayant à leur tête Zaleski et Goszczynski, ils se réunissaient le soir pour chanter des chansons contre les professeurs, écrire des pamphlets et conspirer contre eux. C'est surtout dans un poème de Goszczynski que se manifestèrent la révolte et l'aigreur des jeunes élèves ; sa satire violente contre le directeur, intitulée *Duma sur les ruines* (3), eut le plus grand succès parmi les étudiants.

(1) *Correspondance*, lettre du 19 novembre 1856.

(2) Kollataj Hugues (abbé), *L'Etat intellectuel en Pologne pendant les dernières années du règne d'Auguste III.* Posen, Edouard Raczynski, 1841, t. I, 13, p. 117-132.

(3) Wasilewski Sigismond, *La naissance d'un poète romantique*. Atheneum, Varsovie, Cotty, 1895, t. III, p. 508.

http://rcin.org.pl

Pour se reconnaître entre eux et se donner plus d'importance, les meneurs de la « *fronde* » se procurèrent des casquettes d'une forme spéciale : hautes, carrées, en étoffe verte. « Tous nous étions très opiniâtres, dit Goszczynski dans ses *Mémoires*, mais les plus entêtés, c'étaient Zaleski et moi. »

Cette année-là, les études ne furent ni sérieuses ni suivies ; le temps se passait en promenades et en conversations ; aussi, vers la fin de 1819, dans les jeunes têtes de nos deux écoliers, germa le projet d'abandonner l'école de Human. Cependant, ayant évalué leurs forces, ils décidèrent de terminer d'abord leurs études, mais ailleurs, et de s'installer à Varsovie.

*
* *

La vie à Varsovie était beaucoup plus intense qu'à Wilna ; la multiplicité des situations donnerait aux deux amis plus de facilité d'y gagner leur vie ; d'autre part, le mouvement littéraire actif, les discussions entre classiques et romantiques dont l'écho leur était venu jusqu'à Human, leur faisaient supposer que c'était là qu'ils pourraient suivre le mouvement littéraire. Ensuite, la présence à Varsovie de Brodzinski, dont l'autorité grandissait toujours, dut avoir sur eux une influence considérable. Enfin, Goszczynski et Zaleski furent influencés aussi par un article du journal *L'Aigle Blanc* (1), où ils trouvèrent un tableau de Varsovie fait par Bruno Kicinski (2) :

« Celui qui depuis quatre ans n'a pas été à Varsovie ne pourrait jamais la reconnaître. On a, non seulement élargi et récemment pavé un certain nombre de rues, mais encore tous les quartiers de la ville ; on a remis à neuf les maisons, on a introduit la propreté ; les rues les plus importantes sont éclairées par de brillantes lan-

(1) *Orzel Bialy* (l'Aigle blanc), article de Kicinski intitulé *Varsovie* (Warszawa). Varsovie, septembre 1819, t. I, p. 141-142.
(2) Prononcer *Kitzignski*.

http://rcin.org.pl

ternes; sur de grandes places, entretenues aux frais du gouvernement, s'élèvent des édifices d'une belle structure; tout cela, changeant complètement l'aspect de Varsovie, prouve la vigilance continuelle du gouvernement et son souci de l'embellissement de la ville.

« Il y a peu de capitales, surtout dans l'Europe du Nord, qui peuvent se vanter d'un jardin pareil au Jardin de Saxe à Varsovie. Les parterres ombragés et disposés avec goût égayent la vue, et l'ombre des tilleuls dans les allées rafraichit les promeneurs. Si dans le Jardin de Saxe il y avait quelques fontaines, ce jardin serait un des plus beaux du monde. »

Ce qui frappa le plus nos deux poètes dans cet article, c'est la description des bords de la Vistule, où s'étendaient, disait l'auteur, des jardins suspendus sur des arcades, sous lesquelles les rues éclairées par des réverbères offraient un spectacle magnifique du côté du faubourg de Praga (1).

Dans la *Chronologie de ma vie*, Goszczynski explique que, lorsqu'ils se décidèrent à quitter Human, leur pensée se dirigea naturellement vers Varsovie, et il ajoute : « Nous n'avions aucun goût pour Wilna ; nous trouvions que cette université convenait seulement à ceux qui cherchaient à vivre de la science, comme les docteurs et les professeurs, et nous n'y voyions pas cette vie idéale qui répondait mieux à nos projets d'avenir. — Quant à moi, personnellement, j'y étais attiré (à Varsovie) dans un but politique. »

Cette mauvaise opinion des jeunes gens de Human sur Wilna était courante à cette époque. Jezowski le constate dans une lettre à son ami Malewski (2) : « Je n'aurais jamais

(1) *Orzel Bialy* (l'Aigle Blanc), article de Kicinski intitulé *Varsovie* (Warszawa). Varsovie, septembre 1819, t. I, p. 144.

(2) Malewski (1800–1870) était un grand ami de Mickiewicz dès l'époque du lycée. C'était un homme d'un caractère sans tache, probe et désintéressé. Mickiewicz et Malewski étaient mariés avec les deux sœurs Szymanowska. Malewski eut trois fils et une fille, Marie, qui se maria à Paris avec son cousin germain, Ladislas Mickiewicz. (*Le Calendrier catholique pour l'année 1898*. Saint-Pétersbourg, Grendyszynski, p. 137.)

http://rcin.org.pl

cru que le fanatisme de la haine fût poussé jusqu'à ses dernières limites, et que les opinions des élèves fussent si contagieuses; tout ce qui vient de Wilna et de Lithuanie est pour eux sans valeur, stupide, digne de mépris : les professeurs, les sciences, la médecine, tout cela n'est rien en comparaison de ce qui vient de Varsovie. »

Et le fait est qu'il se formait à Wilna des associations dont le règlement excluait sans exception toutes les questions religieuses et politiques. C'est à cette condition que des hommes de grande valeur, dont les noms étaient connus et estimés, tels que Thadée Czacki (1), Stanislas Potocki (2), François Dmochowski (3), Trembecki (4), Linde et d'autres, se réunissaient pour discuter, sous l'étiquette d' « Union des Amis de la Science », les intérêts généraux du pays, la question d'éducation, les questions commerciales, industrielles, agricoles, scientifiques et économiques (5).

C'est donc vers Varsovie qu'ils dirigèrent leurs pas, bien qu'à Wilna ils eussent retrouvé l'ancien « Directeur » de Zaleski, Jezowski, et que ce fût dans un *Journal de Wilna* que, vers la fin de 1819, eussent paru les premiers essais poétiques de Bohdan. Mais, pour partir, il leur fallait la permission de leurs parents. Goszczynski l'obtint immédiatement, car son père ne s'occupait pas de lui. N'ayant pas d'argent à donner à son fils, il comptait un peu que les parents riches qu'il avait à Varsovie lui viendraient en aide.

Quant à Zaleski, c'était très déraisonnable de sa part de quitter l'école, parce qu'il ne lui fallait plus que six mois

(1) Prononcer *Tchatzki*.
(2) Prononcer *Pototzki*.
(3) Prononcer *Dmohowski*.
(4) Prononcer *Trembetzki*.
(5) Tarnowski Stanislas, *Histoire de la littérature polonaise*. Varsovie, 1904, t. IV, p. 29.

http://rcin.org.pl

pour y finir ses études et pour obtenir son diplôme. Pourtant, personne ne s'opposa à la réalisation de ses rêves ; tout au contraire, on s'occupa de lui procurer des ressources pour son voyage. Son père ne pouvait rien lui donner ; son frère Élie n'avait pas non plus, à ce moment, la somme nécessaire pour suffire aux dépenses des deux jeunes gens, car Zaleski, entraînant avec lui son ami, le prenait à sa charge. Ce furent donc les parents riches de Bohdan qui vinrent à son secours. Zaleski, se voyant, pour la première fois, possesseur de deux cents ducats, d'un cheval et d'une voiture, crut avoir une véritable fortune et se décida à partir.

Mais, avant de quitter l'Ukraine, il alla à Male Jerczyce (1) pour faire ses adieux à sa « chère tante » Jasienska. En même temps que lui, vint à la campagne Eustache Jankowski, qui prenait jadis des leçons avec lui chez l'ancien jésuite Biernacki.

Là, un incident étrange se produisit (2). Un soir, dit-on, pendant que les deux jeunes gens causaient, leur vieux professeur entra : « Je viens, leur dit-il, pour vous dire adieu... Je sais que je mourrai cette nuit. » Les jeunes gens crurent qu'il plaisantait. Biernacki avait une mine superbe ; rien, dans son allure, ne faisait prévoir la mort. Biernacki hocha la tête : « Dites tout ce que vous voudrez, mais je sais que je ne vivrai pas jusqu'à demain. » — Après avoir prononcé ces paroles, il embrassa et bénit ses deux anciens élèves, comme si vraiment il ne devait plus les revoir. Ensuite il se tut un instant, ses yeux brillaient d'une lueur étrange : « Tu seras riche », dit-il solennellement à Eustache, « et toi, célèbre », ajouta-t-il en désignant Bohdan. Et il quitta la chambre. Le

(1) Prononcer *Maoué ïertchitzé*.

(2) Nous le reproduisons sous toutes réserves, étant donné que nous ne l'avons trouvé que chez un seul biographe de Zaleski (Duchinska Séverine (M^me^), *Bohdan Zaleski*. Varsovie, Berger, 1886, p. 10).

http://rcin.org.pl

lendemain, Biernacki ne paraissant pas, on ouvrit la porte de sa chambre, et on vit le vieillard gisant sans vie sur son lit(1).

Sa prédiction s'accomplit : Eustache Jankowski fit fortune dans les raffineries, et Bohdan Zaleski devint un des plus célèbres poètes polonais.

Zaleski et Goszczynski quittèrent l'Ukraine au mois de septembre 1820. La date de leur départ n'est pas bien fixée, car, dans ses lettres, Zaleski se contredit lui-même. En écrivant, le 4 septembre 1844, à Mlle Rosengardt, sa future femme, il dit (2) : « Tu dois recevoir ce petit mot le 6 septembre au soir ou le 7 dans la matinée. Cours immédiatement à l'église et confesse-toi pour que tu puisses communier le *8 septembre* à l'intention de ton frère en Dieu.

« Ce jour (la fête de la Nativité de la sainte Vierge) est une date très solennelle de ma vie. C'est le jour où j'ai quitté l'Ukraine, c'est celui où j'ai dit adieu à Varsovie et à la Pologne, et plusieurs autres circonstances de ma vie, en différentes années, se rattachent à ce jour. »

Dans une autre lettre (3) adressée à son ami Goszczynski, il nous donne cependant une autre date : « C'est dans quelques jours, mon cher ami, que sonneront les trente ans qui nous séparent de l'Ukraine. Selon les habitudes du monde, il nous faudrait nous griser; mais depuis longtemps nous ne sommes plus des mondains, il vaut mieux que le *20 du mois courant* (c'est-à-dire le 20 septembre) nous allions à la messe : toi à Paris, moi à Fontainebleau, et que nous remerciions Dieu des grâces dont Il nous comble dans notre vie de pèlerins errants. »

(1) *Ibidem.*

(2) *Correspondance.* Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 289.

(3) Manuscrit se trouvant au Musée de Rappersvyl parmi les papiers de Goszczynski, lettre 46.

http://rcin.org.pl

L'explication la plus probable de cette contradiction apparente n'est-elle pas que Bohdan, en écrivant à sa fiancée, n'a pas tenu compte de la différence des deux calendriers, — ou plutôt n'a voulu voir que le chiffre même de ce 8 septembre qui, d'abord suivant le calendrier russe, et plus tard d'après le calendrier polonais ou français, s'est trouvé être la date d'événements importants de sa vie? En ce cas, le départ du poète pour Varsovie aurait eu lieu le 8 septembre de l'ancien style, équivalant au 20 (ou plutôt au 21) septembre de chez nous.

Goszczynski et Zaleski partirent donc pour Varsovie, non sans mélancolie. Bohdan ne devait plus revoir sa chère Ukraine, dont le souvenir le hanta toute sa vie, soit qu'il excitât en lui un sentiment de profonde mélancolie, soit que la comparaison s'imposât entre cette chère Ukraine et les pays nouveaux qu'il parcourait (1):

« A travers tant de contrées, à travers tant d'instants,
Quel que soit le coin qui m'abrite,
Tous les instants, toutes les minutes
Mon regard comme mon chant s'envole bien loin ;
Toujours il vit dans la même contrée.

« C'est après elle que je soupire le soir,
C'est après elle qu'à l'aube je soupire et je pleure...
Car ce n'est pas hier que je l'ai quittée,
Et ce n'est pas demain que je la reverrai. »

Et, dans un autre poème (2) :

« Chez nous, c'est bien autrement : chez nous trône la grande patrie léchite (3), cette reine resplendissante des Slaves et la nôtre.

(1) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 190 : « Spiewak teskniacy. »
(2) *Ibidem*, t. IV, p. 188 : « U nas inaczej. »
(3) La légende dit qu'il y avait trois frères : Lech, Czech et Rus, qui ont quitté leur pays et ont fondé chacun un royaume. — Lech s'était installé dans la Wielkopolska (la Grande-Pologne) et y avait fondé

http://rcin.org.pl

Sur un signe de sa volonté nous mourrons tous pour elle ; mais en mourant nous rêverons à notre Ukraine chérie. — Pas de consolations pour l'âme désolée du cosaque ; chez nous c'est autrement, c'est autrement, bien autrement !

« Sous la tente bleue du ciel de l'Ukraine, toute la terre étincelle, un bruit immense, confus, un chant puissant, une musique céleste s'élève de tous côtés, pénètre dans l'âme et s'élance jusqu'aux pieds du Seigneur. — Pas de consolations pour l'âme désolée du cosaque ; chez nous c'est autrement, c'est autrement, bien autrement !

« Chez nous, c'est autrement : mon coursier semble comprendre ce que mon âme éprouve ; nous sommes tous deux avides de liberté. Je chante, il hennit. Je pense à mon pays, il se souvient des haras des steppes. Oh ! pas de consolations pour l'âme désolée du cosaque ; chez nous c'est autrement, c'est autrement, bien autrement !

« J'entends une note de deuil qui s'élève du grand cimetière. Les esprits de nos pères semblent tressaillir. Un chant d'une imposante et vague harmonie les berce, dans leur tombe, de récits de batailles et de gloire. — Pas de consolations pour l'âme désolée du cosaque ; chez nous c'est autrement, c'est autrement, bien autrement !

« Chez nous, il en est autrement : nous nous y sentons plus gais et plus légers. Le sang de nos veines joue et bouillonne en flots impétueux. Pas de vin dans notre contrée ; l'air seul de l'Ukraine, c'est le vin le plus exquis. Aussi, notre vie est une éternelle ivresse du sang, et l'éclat de nos festins est une tempête de joie qui emporte la vie ! »

Gniezno (Gnesen), comme capitale de ce royaume. C'est de ce personnage mythique que vient le nom de *léchite*, attribué aux habitants de ce royaume. Ce nom de *léchite* fut remplacé plus tard par celui de *polonais*, c'est-à-dire habitants de la plaine. (ORGELBRAND, *Encyclopédie universelle*, Varsovie, 1901, t. IX, p. 202.)

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

SECONDE PARTIE

LES ANNÉES DE JEUNESSE A VARSOVIE

CHAPITRE IV

Varsovie : sa vie politique et littéraire. L'arrivée et les débuts de Zaleski.

I. — La situation politique. — Réception enthousiaste d'Alexandre I[er] par les Polonais et leur confiance en lui. — Leur déception.

II. — Le mouvement littéraire. — Le Parnasse.

III. — Zaleski prend part au mouvement littéraire et politique. — *L'Association des Polonais Indépendants.* — Brodzinski et Mickiewicz.

Après un voyage qui dut être long et fatigant, Zaleski et son ami arrivèrent à la capitale.

« Comme Boïan, le rossignol des années écoulées,
Je suis arrivé chez les Polonais de la Vistule
Pour renouveler l'alliance étroite,
Pour chanter les chants des bords du Dniépr près de la Vistule
Et à mes *dumki*, *dumki* — petits oiseaux —
Rendre la liberté au signe donné par la Léchite.
Les steppes me connaissent, les prés me connaissent,
Ils savent que je suis leur chantre, le second Boïan,
Que depuis mes jeunes années j'ai cueilli la fleur des fougères. »

Le jour même de son arrivée à Varsovie, Bohdan alla voir Casimir Brodzinski.

http://rcin.org.pl

Voici comment sa biographe, Mme Duchinska (1), raconte cette visite, probablement d'après les souvenirs du poète lui-même : « Le matin, les deux voyageurs arrivèrent à Varsovie, ils se logèrent dans une auberge rue du Faubourg-de-Cracovie. A peine étaient-ils descendus de voiture, que Séverin s'occupa de leur installation. Bohdan, impatient de connaître son écrivain favori, s'élance par les rues, demandant aux passants l'adresse de Brodzinski. Les uns continuent leur chemin, sans lui répondre; d'autres le regardent avec étonnement et lui disent qu'ils ignorent de quel homme il veut parler. Enfin un étudiant mieux renseigné lui répond en souriant par ces vers improvisés :

« Brodzinski poète,
Près de la rue de Frète;
Entre dans la cour,
Là, au premier étage. »

Bohdan, heureux, court dans la direction indiquée, interroge de tous les côtés et finit par trouver. Il voit Brodzinski assis à une table, la plume à la main. Zaleski voudrait lui débiter le discours qu'il a préparé dans sa tête pendant son voyage, mais les mots meurent sur ses lèvres ! il a à peine la force de murmurer son nom. Le professeur l'entend, ouvre les bras, presse contre sa poitrine le jeune homme qu'il connaît déjà par ses vers publiés dans le *Journal de Wilna*.

« Ils restèrent ensemble quelques heures qui passèrent bien vite. Brodzinski, heureux de l'enthousiasme de Bohdan, lui lut ses dernières œuvres, et Bohdan lui répondit par une *dumka* ukrainienne. Ces deux braves cœurs, épris des mêmes choses, éprouvant le même amour ardent pour leur Patrie, se

(1) *Bohdan Zaleski*, souvenirs posthumes. Varsovie, Berger, 1886, p. II.

http://rcin.org.pl

comprirent, sans doute, tout de suite et, du premier coup, s'aimèrent profondément.

« Bohdan doit enfin revenir à son auberge ; mais, où est cette auberge ? il ne le sait plus... Dans sa hâte fiévreuse de trouver Brodzinski, il n'a pas regardé le numéro de la maison où il est descendu ; il ne sait même pas le nom de la rue. Il court çà et là, regarde partout, mais... en vain ! Il rencontre enfin un vieillard en *kontusz* (1). C'était un Lithuanien, Buczynski (2), qui habitait Varsovie. Il interroge paternellement Zaleski, qui lui confie son embarras. Le Lithuanien rit du jeune enthousiaste, mais prend à cœur son affaire, et lui affirme que Varsovie n'est pas si vaste que la steppe de l'Ukraine ; en frappant à toutes les auberges, ils trouveront enfin celle qu'il cherche.

« Ils montent dans une voiture et se dirigent vers la rue du Faubourg-de-Cracovie. Tout à coup Bohdan remarqua les tours de l'église de la Sainte-Croix. « C'est par ici, cria-t-il « tout joyeux, ce n'est pas loin ! Je reconnais cette église, « nous avons passé tout près. » Et, à l'instant même, il aperçoit sur le trottoir Goszczynski, non moins embarrassé que lui, qui était sorti à la recherche de son compagnon. »

Authentique ou non, cette anecdote montre si bien l'âme étourdîment enthousiaste de Zaleski, qu'elle est au moins des plus vraisemblables.

Goszczynski et Zaleski trouvèrent chez Buczynski une chambre d'un prix tout à fait modeste, et ils s'y installèrent.

*
* *

Varsovie préparait lentement l'insurrection de 1830. Une

(1) Prononcer *contouche* : robe de dessus à la polonaise.
(2) Prononcer *Boutchignski*.

http://rcin.org.pl

agitation sourde fermentait en Pologne, comme dans les autres pays. Après le Congrès de Vienne, il s'était élevé en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, un mécontentement général contre la politique réactionnaire de tous les gouvernements. Cet esprit de révolte pénétra jusqu'en Pologne. Pendant les trente dernières années la société polonaise avait passé par des alternatives de grandes joies et de grandes tristesses. Après la constitution du 3 mai 1791 par laquelle les Polonais avaient espéré refaire leur vie politique et sociale ; après avoir vainement espéré que la Pologne redeviendrait grande et forte, ils n'en furent que plus désespérés en voyant leurs forces dominées, anéanties par les trois monarchies voisines, l'Empire Russe, l'Empire d'Autriche et le Royaume de Prusse, qui s'étaient partagé le pays. Les autres puissances européennes, occupées ailleurs, ne protestèrent point contre cette spoliation, et c'est ainsi que la Pologne avait été effacée de la carte de l'Europe. Mais arriva la grande époque de Napoléon, et le peuple polonais put croire qu'il allait définitivement recouvrer son indépendance. Cet espoir s'écroula bientôt.

A la chute de Napoléon, la nation polonaise eut le sentiment que tout était fini ; mais, dans ce désespoir, elle rencontra — là où elle s'y attendait le moins — un protecteur dans Alexandre Ier. Sur la demande de l'empereur, le Congrès de Vienne forma le Royaume du Congrès. Les opprimés reçurent la promesse que les trois parties de l'ancienne Pologne seraient réunies et formeraient un État libre quoique dépendant du tzar et de ses successeurs :

« Le souverain a reconnu les mérites, la fidélité inébranlable
De ceux qui, dans les combats, ont couvert leur nom d'une [gloire éclatante,
Il a reconnu la vertu et a rendu la Pologne aux Polonais.

http://rcin.org.pl

Le vainqueur est devenu père, il a donné la charte de la liberté,
Il a rendu le pays, il a rendu la liberté que le destin avait en-
[levé (1). »

La joie fut donc générale ; certains esprits pourtant éprouvaient de l'étonnement devant ce bonheur inattendu, mais les doutes disparurent vite pour laisser la place à la reconnaissance et à l'admiration. Tous les journaux exaltèrent la bonté et la générosité d'Alexandre Ier, et dans un journal de Varsovie, *les Mémoires Scientifiques*, un grand patriote, Antoine Gorecki (2), publia des vers qu'il terminait par un cri de joie :

« Nous irons tous verser du sang pour ce roi des Polonais,
Et nous ordonnerons à nos enfants dans notre agonie
D'adorer Alexandre après Dieu ! »

Mais l'*Aigle Blanc* (3) peut nous représenter mieux encore l'enthousiasme des Polonais devant leur libérateur : « Depuis que Sa Majesté Impériale a honoré par sa présence notre capitale, Elle est dans le cœur de tous ; toutes les lèvres parlent de ses affaires. Il me semble que rien d'autre n'intéresserait les lecteurs polonais, et que jamais on ne répétera suffisamment : *Notre Père est au milieu de nous.* »

Et la joie de voir Alexandre, de lui montrer la reconnaissance de Polonais, grandissait toujours, en même temps que l'espoir remplissait tous les cœurs : « Celui qui a vaincu l'Invincible ne s'en est pas tenu à un honneur dont personne n'avait pu se vanter avant lui ; il a résolu, de plus, de réparer les fautes de celui qu'il avait vaincu et de payer ses dettes. Les

(1) Brykczynski Joseph, *Cantate*, l'Aigle Blanc (Orzel Bialy). Varsovie, 1820, t. VI, n° 12 du 21 juin, p. 177.
(2) Prononcer *Goretzki*.
(3) *Orzel Bialy* (l'Aigle Blanc). Varsovie, 1819, t. II, octobre, n° 3, p. 33, article de Kochanowski Ignace.

http://rcin.org.pl

Polonais, protégés par sa grandeur, commencent à entrevoir la liberté ; encouragée par sa protection, la prospérité du pays a augmenté ; la semence du bonheur futur a commencé à germer. La grande œuvre mûrit petit à petit, les fruits en seront peut-être tardifs, mais ils ne tromperont pas notre légitime attente, et nous tous, nous nous appliquerons et nous travaillerons de toute notre âme au bonheur national (1). »

Malheureusement cette confiance dans les promesses royales ne fut pas confirmée. Les premiers moments d'enthousiasme passés, les Polonais ne tardèrent pas à douter de la possibilité de reconstituer la Pologne ; car le régime constitutionnel ne pouvait aller de concert avec le despotisme du grand-duc Constantin (2) et la promesse de la reconstitution de la Pologne avec l'hostilité de la puissante administration russe. — Quelques années après le Congrès de Vienne, les esprits déçus se rejetèrent dans les complots. Au commencement ils n'étaient qu'enfantillages, mais plus tard de vraies conspirations s'organisèrent, et les conjurés se groupèrent dans *l'Association des Véritables Polonais*, formée par Pradzynski (3) et ses jeunes amis. Ensuite se constitua un autre camp politique organisé par Heltman et Piatkiewicz (4), *l'Association des Polonais Indépendants*, et c'est celui-ci qui nous intéresse le plus, car il attira nos poètes aussitôt après leur arrivée à Varsovie.

*
* *

Dans le premier quart du XIX^e^ siècle la vie littéraire à Varsovie avait été très intense.

(1) *Orzel Bialy* (l'Aigle Blanc). Varsovie, 1819, t. I, p. 4.
(2) Gouverneur de la Pologne sous le règne d'Alexandre I^er^.
(3) Prononcer *Prondzignski*.
(4) Prononcer *Piontkiévitch*.

http://rcin.org.pl

Un certain nombre de poètes, que l'on désignait d'ordinaire sous le nom de Parnassiens, s'étaient réunis à Varsovie. Par la tendance satirique de leurs œuvres ils appartenaient encore à la littérature réformiste de l'époque du roi Stanislas, mais, plus tard, ils témoignèrent, dans leurs œuvres, de leur attachement à la Patrie et de leur indulgence pour son passé.

Ce « Parnasse », vers l'année 1822, comptait un grand nombre d'écrivains. En tête il y avait deux poètes : Woronicz (1) et Niemcewicz (2). Mais ils écrivaient dans des conditions différentes. Niemcewicz avait plus de temps libre et une très grande facilité, aussi sa production littéraire est-elle immense; quant à Woronicz, il était prêtre et n'avait que peu de temps à consacrer à la littérature. Niemcewicz avait passé une grande partie de sa vie à l'étranger ; il connaissait la littérature anglaise, et le premier il en propagea l'influence en Pologne; Woronicz, au contraire, n'avait jamais quitté son pays et n'avait eu pour maîtres que des poètes polonais, Kochanowski (3) et Naruszewicz (4). Aussi est-ce le sentiment patriotique qui inspire toutes ses œuvres. Témoin des détresses de la Pologne, dans son *Hymne à Dieu* et dans *Sibylle*, il chante à la fois ses regrets patriotiques et l'espoir et le courage qu'il veut inspirer à ses compatriotes et à lui-même. Voici comment il s'adresse à Dieu (5) :

« C'est entre tes mains que reposent notre vie et notre destin;
Donc, si tu ne peux punir sans cause,
Notre sort doit être le fruit de nos fautes,
Nos larmes sont des témoins de nos fautes et de notre châtiment ;

(1) Prononcer *Voronitch*.
(2) Prononcer *Niemtzévitch*.
(3) Prononcer *Kohhanowski*.
(4) Prononcer *Narouchévitch*.
(5) *Le XIX^e Siècle*, Cent ans de la pensée polonaise (Sto lat mysli polskiej). Varsovie, Gebethner, 1906, t. I, p. 218.

http://rcin.org.pl

Et Toi, tu ne peux regarder les torrents des larmes humaines.
Avant de renier tes enfants, ô Père plein de bonté,
Que te reste-t-il donc ? Prononcer tes paroles de jadis :
« Ossements vermoulus, levez-vous de la tombe,
« Reprenez votre âme, votre corps et vos forces (1). »

En général, Woronicz, malgré la lourdeur de ses vers, était plus profond et plus poète que Niemcewicz.

Dans Niemcewicz (2) il faut admirer moins la féconde imagination que son esprit vif et lucide, ouvert à tous les faits de la vie, ce qui lui a permis d'inscrire son nom en caractères ineffaçables dans l'histoire de notre littérature. Toutes ses œuvres ont pour but le bien de la Patrie ; chacune d'elles est un acte, plus qu'une parole.

Niemcewicz, poète, dramaturge et historien, s'efface pourtant devant Niemcewicz patriote ; c'est pour cette raison que son départ à l'étranger provoqua le reproche qui a trouvé un écho dans la poésie (3) :

« Julien, arraché du sein de la Patrie,
La terre de Washington t'est devenue hospitalière ;
Cette terre, qui a été créée par la nature pour être librement [gouvernée,
Est séparée par une mer du continent pourri.
Quoique la reconnaissance et la liberté par ses appâts
T'attachent à la terre qui est devenue la tienne,
Sans doute le regret du pays, qui nous mine secrètement,
Te rappelle souvent les lieux où tu vis la lumière du jour. »

(1) Paroles du prophète Ezéchiel, chapitre 37 ; dans l'Office du samedi saint : Prophétie VII.

(2) *Le XIX^e Siècle* : Cent ans de la pensée polonaise. Varsovie, Gebethner, 1906, t. I. — Les œuvres les plus connues de Niemcewicz (1758-1841), sont :

1° *Casimir le Grand*, drame en 3 actes, représenté et publié en 1792 ;
2° *Hedvige et Zbigniew*, tragédie (1819) ;
3° *Chants historiques*, 1816 ;
4° *Histoire du règne de Sigismond III*, 3 vol., 1829 ;
5° *Recueil des souvenirs historiques de l'ancienne Pologne*, 6 vol. Leopol, 1833 ; etc.

(3) Kochanski : « A Julien Niemcewicz » dans *les Mémoires de Varsovie* (Pamietnik Warszawski), 1818, n° 10, p. 219.

http://rcin.org.pl

A ces deux grands noms il faut ajouter celui de Brodzinski, que nous avons déjà montré aimé de toute la jeunesse pour lui avoir ouvert une voie nouvelle vers la poésie.

Enfin, au pied du Parnasse, un essaim de jeunes écrivains aspirait à en gravir les hauteurs ; c'étaient, entre beaucoup d'autres : François Grzymala, Kicinski, et notamment Stéphane Witwicki, déjà connu par ses ballades *la Nuit* et *Notre Vie*. Il devint le meilleur et le plus fidèle ami de Bohdan. Puis, vers l'année 1825, au groupe des jeunes poètes vint se joindre Edouard Odyniec (1), qui, pendant quelques années, prit une vive part à la vie littéraire de Varsovie, en même temps qu'Antoine Malczeski (2), ami de Zaleski et auteur de *Marie* dont nous aurons l'occasion de parler.

Telle était à cette époque la vie de Varsovie. Naturellement sa première impression sur nos deux amis fut très forte. Pour des jeunes gens qui arrivaient de Human, le bruit continuel des voitures et le mouvement de la foule était assourdissant ; ils se sentaient un peu perdus. Mais cet état ne dura pas longtemps, car ils entrèrent bientôt en relations avec de jeunes écrivains qui leur dévoilèrent tous les mystères de la vie varsovienne ; ils firent la connaissance de Louis Zukowski (3), de Josaphat Ostrowski, de Vincent Wielobycki (4) et de François Grzymala (5). Ce dernier — un publiciste de tout premier ordre, extraordinairement doué, mais terriblement paresseux — allait publier à Varsovie, en 1821, une revue bimensuelle, *la Sibylle*, journal littéraire et politique ; et plus tard encore un autre journal, *Astrea*, dont il parut quatre

(1) Prononcer *Odiniétz*. Voir *Les souvenirs du passé*. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884.
(2) Prononcer *Maltchéski*. Voir p. 140.
(3) Prononcer *Joukowski*.
(4) Prononeer *Vielobitzki*.
(5) Prononcer *Gjimala*.

http://rcin.org.pl

volumes et quelques cahiers du cinquième. Les abonnés se plaignaient de l'irrégularité de la publication, mais ils lisaient les deux journaux où ils trouvaient des aperçus pleins de vigueur sur les questions nationales.

Mais le compagnon préféré des deux jeunes gens fut leur ancien condisciple, Michel Grabowski, qui était arrivé à Varsovie avant eux. Ainsi *Za-Go-Gra* se trouva reconstitué. Les trois amis avaient beaucoup à se dire après un an d'éloignement pendant lequel leur intelligence et leur sens critique s'étaient considérablement développés. Nous ne savons pas ce que Zaleski et Grabowski ont écrit à ce moment ; nous savons seulement que Goszczynski composa *Les Chants historiques* et *La Duma sur Stéphane Czarniecki* qui fut publiée en 1821, ensuite quelques traductions d'œuvres de Voltaire ; et ces ouvrages de Goszczynski furent l'objet de vives discussions au *Za-Go-Gra*. Ensuite ils lurent en français Byron, Walter Scott et Shakespeare. Ce dernier impressionna tellement Goszczynski et Zaleski, qu'ils commencèrent immédiatement une traduction du *Roi Lear*, mais nous ne savons si elle fut jamais terminée. En un mot, de toutes parts s'ouvrirent devant eux de nouveaux horizons littéraires, et si, au début, la vie mouvementée de la ville les grisa, la lecture d'œuvres nouvelles, si différentes de tout ce qui, jadis, formait leur nourriture intellectuelle, dut vivement exciter leur jeune imagination.

N'ayant pas de diplômes, les jeunes gens ne pouvaient assister que comme auditeurs aux cours de l'Université de Varsovie, et ils en suivirent sans doute quelques-uns, mais il ne semble pas qu'aucun ait eu pour eux un attrait spécial. En 1821 cette Université comptait à peine cinq cents élèves, et l'on y professait la théologie, la philosophie, le droit, la médecine, les sciences et, sous le nom de Beaux-Arts, la pein-

http://rcin.org.pl

ture, la littérature contemporaine et l'histoire. Les jeunes gens qui n'avaient pas terminé leurs études pouvaient y trouver d'intéressantes et profitables leçons, avec cet inconvénient toutefois que le professeur de littérature, Osinski (1), ne faisait qu'une seule conférence par semaine. L'histoire était professée par Félix Bentkowski et Lelewel (2) ; les étudiants ne suivaient que les cours du premier ; le second n'avait guère que trois ou quatre auditeurs.

La vie politique ne pouvait manquer d'intéresser encore plus nos jeunes enthousiastes. *Za-Go-Gra* fut bientôt attiré par l'*Association des Polonais Indépendants*, fondée, comme nous l'avons dit plus haut, par Heltman et Piatkiewicz.

Cette Association empruntait à la franc-maçonnerie beaucoup de formes qui frappaient l'imagination et avaient pour les jeunes esprits le charme du mystère, mais qui furent vivement critiquées, surtout en Lithuanie. Le gouvernement, d'ailleurs, ne disait rien ; ce ne fut qu'à la longue, quand il vit que de la franc-maçonnerie pouvaient sortir d'autres sociétés avec un caractère politique hostile, qu'il se décida à supprimer ces associations, d'abord en Lithuanie, ensuite en Pologne. Cette décision fut prise en 1820, l'année même de la formation de l'*Association des Polonais Indépendants* ; mais elle ne réussit à empêcher ni sa naissance, ni ses progrès, ni la formation de trois loges ou *drapeaux* qui portaient les noms de Kosciuszko, Kollontaj (3) et Rejtan (4). Le maître et le directeur de la dernière loge fut Piatkiewicz.

Ces jeunes gens avaient aussi fondé un journal, *Dekada Polska*, qui commença à paraître immédiatement après la

(1) Prononcer *Ossignski*.
(2) Deux historiens les plus connus à cette époque.
(3) Prononcer *Colontaï*. Consulter *Tableau de la Pologne et des Polonais*, Posen, 1841.
(4) Prononcer *Reïtane*, grand homme polonais.

http://rcin.org.pl

disparition de *L'Aigle Blanc* et où ils prêchaient la nécessité d'agir : « Poètes, citoyens ! Vous qui aimez votre Patrie, vous, dont l'âme n'est formée que de ce sentiment sacré, plus de ces soupirs mille fois répétés pour Chloé, pour les ruisseaux ou les chênaies ! plus de ces bagatelles propres aux petits talents ! que votre grand génie vous conduise vers des champs plus vastes : rendez-vous utiles, greffez dans le peuple ces sentiments qui peuvent le rendre heureux, et la reconnaissance des concitoyens vous sera mille fois plus agréable que le sourire de la beauté admirée par vous (1). »

L'*Association des Polonais Indépendants* attirait donc les esprits jeunes, enthousiastes et qui aimaient le mystère. Un de ses premiers membres fut Josaphat Ostrowski, le plus ardent publiciste de Varsovie, dont on disait que, « comme Napoléon, il détruisait tout ce qui lui tombait sous la main ». C'est lui qui dévoila à nos amis de *Za-Go-Gra* l'existence de l'Association et leur proposa d'en faire partie. Cette proposition fut accueillie tout à fait différemment par eux. Goszczynski, qui était venu à Varsovie dans un « but politique », accueillit la proposition avec une grande joie, et c'est de ce moment que date sa longue carrière de conspirateur. Zaleski, au contraire, ne voyait aucun attrait dans cette voie ; rêveur, il préférait rester à l'écart ; mais cependant l'amour de sa Patrie et l'influence du milieu l'emportèrent, et il se laissa enrôler dans cette Association. Quant à Grabowski, nous n'avons pas de renseignements précis sur lui ; nous savons seulement qu'on lui proposa d'entrer dans l'Association ; qu'ayant l'esprit plus froid, plus indépendant et plus clairvoyant, il comprit tout de suite l'inutilité de ces aspirations.

(1) *Dekada Polska*, journal périodique. Varsovie, 1821, p. 62 : « Des poètes et de la poésie » (O poetach i poezji).

http://rcin.org.pl

De la même façon il refusa plus tard de prendre part au complot qui amena l'insurrection de 1830.

Cet épisode politique, en accusant la différence de leurs caractères, provoqua dans leurs relations un certain refroidissement. Goszczynski, parlant de cette époque, nous dit : « Notre cercle se tient très faiblement, l'harmonie y est très difficile ; Grabowski est un mondain, un Français avec tous les défauts d'un Français ; Bohdan Zaleski, un fanatique, ne vivant que de poésie et pour la poésie, sans aucune énergie pour la vie politique ; et moi, j'y suis tout entier plongé, et entraîné par ce mouvement qui entraîne l'Europe entière. »

Goszczynski et Zaleski furent inscrits comme membres de l'Association au début de l'année 1821. La scène fut très pathétique ; elle eut lieu dans le vieux château de Radziwill, près de la rue Miodowa, où habitait un des membres, Zegrzda (1). Les deux nouveaux « frères » furent présentés par Ostrowski. Goszczynski nous fait le tableau de cette réception dans des vers intitulés *Rejtan* (2) et qu'il nous donne pour « une véritable reconstitution » :

« Dans la demeure sombre et solitaire des Radziwill,
Edifice étendu comme un cadavre au milieu de la poussière et [des moisissures
Dont l'avaient recouvert des années de solitude,
Se cache une chambre sombre et retirée
Où se trouve, pour les rendez-vous de la société
Des Polonais Indépendants, le drapeau de Rejtan.
Tout est silencieux, les murailles sont nues dans cette chambre [mystérieuse ;
On n'y voit que les figures muettes des « frères »,
En vêtement noir, le visage abrité sous un capuchon,
Adossés aux murs et formant un chœur, rangés en demi-cercle ;

(1) Prononcer *Zegjda*.

(2) *Les trois cordes* (Trzy struny). Strasbourg, Silbermann, 1839, p. 26, poésie écrite à Human en 1824.

http://rcin.org.pl

On eût dit une suite de statues noires.
Trois lampes donnaient une faible lumière,
C'étaient comme trois aurores dans les ténèbres de la vie polo-
[naise.
Devant moi était posé le glaive nu du serment,
Symbole de la seule puissance qui reste aux opprimés. »

Sur la nature douce de Zaleski l'impression de cette cérémonie fut plutôt pénible; l'aspect sombre de la salle lui déplut souverainement. Quant à Goszczynski, la joie qu'il éprouvait d'appartenir à l'Association ne dura pas longtemps, ou, du moins, ne tarda pas à être troublée et assombrie par des soucis d'argent.

Les ressources de Bohdan étant fort restreintes, Goszczynski ne pouvait plus compter sur lui. D'autre part, avec son caractère emporté, il n'avait aucune chance de trouver une situation lucrative; les parents sur lesquels comptait son père se montrèrent peu disposés à lui venir en aide; mais Goszczynski trouva enfin un protecteur dans la personne d'un poète médiocre, Marcinkowski, qui lui donna à recopier son poème intitulé *Les Rivières* et lui offrit, en échange, le logement et la nourriture. Mais le poème fut vite copié, et bientôt Séverin se trouva hors d'état de continuer à habiter Varsovie. Aussi bien la police venait-elle déjà d'emprisonner les chefs de la société, Heltman et Piatkiewicz, et le même sort menaçait de l'atteindre d'un jour à l'autre. Il se décida donc à partir pour la Grèce, dans le but de participer à la lutte qui venait d'y éclater pour l'indépendance.

Il n'avait passé qu'un an à Varsovie. Avant de quitter la ville, il brûla ses papiers, puis se mit en route, n'ayant en poche que cinq zloty polonais (1) qu'il avait reçus de Michel

(1) Trois francs.

http://rcin.org.pl

Grabowski. Il se promettait de demander l'hospitalité sur son chemin, et espérait pouvoir arriver ainsi à Odessa; ensuite... à la grâce de Dieu! Cet enthousiasme tomba bientôt, et Goszczynski s'arrêta à Human.

Ce fut une année extrêmement pénible pour le jeune poète. Il était obligé de se cacher dans la demeure de ses parents qui, à ce moment, habitaient Human et se trouvaient presque dans la misère. Mais sa mère l'entoura de tendres soins :

« O citoyen, mon fils ! ô mon cher enfant ! (1)
Ta poitrine se soulève, les larmes jaillissent de tes yeux,
Quelque chose pèse sur ton cœur, tu es malheureux. Les rois te poursuivent.
Viens ici, auprès de moi, ô mon fils, que je te presse sur mon cœur,
Il est doux à une mère de partager les souffrances de son enfant,
La douleur la plus cruelle s'apaise dans les bras d'une mère,
L'ennui disparaît lorsque brille le regard de la mère,
Le baume de la vie n'est-il donc pas entre les bras d'une mère ?
Viens ici, pauvre enfant, repose-toi sur mon sein,
Que mes larmes allègent ta souffrance,
Que ma poitrine te réconforte, que mon voile te couvre
Et te protège contre la poursuite terrible du destin et de tes ennemis.
Reste heureux ici, en toute sécurité, avec foi et espoir.

(1) Goszczynski Séverin, *Les trois cordes* (Trzy struny). Strasbourg, Silbermann, 1839, p. 42 : « La Patrie à un fils poursuivi. »

« C'était en 1824, nous dit-il, pendant les jours de ma persécution et de ma vie errante. Une nuit, je rêvai que j'étais arrivé en cachette à Varsovie, j'y trouvai Bohdan Zaleski et je lui dépeignis ma pénible situation en lui lisant la poésie citée plus haut. Mon rêve était si distinct qu'au réveil je me souvins du sens de la poésie du rêve et des deux vers du début. Je les ai laissés tels qu'ils étaient composés pendant le rêve et j'ai ajouté le reste. Ce n'est pas sans cause que j'ai présenté la Patrie personnifiée par une mère. C'est ma mère, elle seule, qui n'a pas eu peur de me cacher pendant plusieurs mois dans sa demeure lorsque le danger que je courais éloignait de moi toutes mes connaissances et tous mes soi-disant amis. »

http://rcin.org.pl

Et ceux qui se livrent avec fureur à ta poursuite
S'apaiseront dans la folie et passeront comme l'orage.
Vois-tu donc comme le ciel s'éclaircit déjà là-bas?
Regarde toujours là-bas; c'est de là qu'après le tumulte
Apparaîtra ton étoile, dans une petite lueur,
Et elle t'ouvrira les mondes de la liberté et de la gloire,
Mais aujourd'hui le sein de la mère est, pour toi, tout un [monde.
Éloigne donc et les inquiétudes, les soupirs et les larmes,
Et ici, auprès de moi, attends le signe de ton étoile. »

Pendant les cinq mois qu'il passa à Human, les autorités de la ville ignorèrent sa présence; car le jour il restait enfermé, un livre entre les mains, et c'est seulement la nuit qu'il se risquait à sortir. Mais son activité naturelle ne lui permettait pas de rester longtemps désœuvré. Peu après son arrivée à Human il créa un groupe politique où il attira des jeunes gens de l'école; et, comme ces premiers disciples n'avaient pas tardé à être découverts par le directeur de l'école, Goszczynski pensa aussitôt à former une nouvelle « *bande politique* ». Les années suivantes, il dut se cacher, changer de place constamment pour échapper à la police qui le poursuivait. Mais cette vie de conspirateur plaisait à son tempérament aventureux.

Sur Zaleski, au contraire, l'influence de l'*Association des Polonais Indépendants* ne fut pas très grande. Bohdan était tellement calme que la police ne le surveillait pas; il se tenait à l'écart, suivant de près les conseils précieux de Brodzinski, subissant facilement l'influence du poète renommé et écrivant des vers. C'est grâce à Casimir Brodzinski, qui en 1822 était à la tête des *Mémoires de Varsovie*, que les poésies de Zaleski paraissaient toujours dans ce journal. Le poète aîné présenta son jeune confrère à plusieurs écrivains, ce qui fournit à Zaleski l'occasion de discussions littéraires intéres-

http://rcin.org.pl

santes. Ce n'est pas en vain que Bohdan se souvint souvent de ces années passées à Varsovie auprès d'un esprit aussi cultivé :

« Comme la pervenche d'une terre féconde et éloigné,
Transplanté dans le sable, je commençais à sécher avant l'heure.
Casimir Brodzinski et Maurice Mochnacki
Me choyèrent, me réchauffèrent continuellement malgré les [souffles glacés,
Mes autres jeunes compagnons me choyèrent aussi !
Et lorsque je fus un peu revenu à la vie, comme dans un rêve,
Insensiblement, oh ! et sans retour,
S'arrêta ce souffle doux et vivifiant ;
Je me courbai de nouveau, je me desséchai dans le sable, soli- [tairement,
Car des rangées de tombes m'avaient voilé le soleil (1). »

Brodzinski avait un goût spécial pour les chansons populaires ; on disait même que, après la mort de sa mère, de simples paysannes, en chantant pour endormir l'enfant, lui avaient inspiré l'amour de leur poésie. Plus tard il recueillit pieusement toutes les mélodies qui venaient du peuple, ces mélodies enchanteresses par leur sujet, mais surtout par leur forme :

« Oh ! là-bas, sur la montagne
Demeurent les chevaliers ;
Ils frappent à la porte.
— Ouvre, ouvre, mon amour,
Toi dont la beauté est remarquable,
Donne de l'eau aux chevaux.
— Je ne peux me lever
Pour donner de l'eau aux chevaux,
Car ma mère m'a défendu
De causer avec vous :
J'ai peur d'elle.
— N'aie pas peur de ta mère,
Monte sur mon cheval.
— Je n'ai pas de bottines,

(1) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 204 : « Roslinka » (Une petite plante).

http://rcin.org.pl

J'ai froid aux pieds.
— Prends donc un fichu
Et couvre tes petits pieds.
Nous irons dans des pays étrangers
Où les mœurs sont différentes,
Des maisons peintes,
Des maisons peintes,
Des tours de tous les côtés,
Des ponts, des tours, des salles dorées,
Tout y est si magnifique
Comme chez un seigneur (1) ! »

Brodzinski développa donc en Bohdan l'amour des chansons populaires et lui conseilla de traduire celles des différentes nations slaves. C'est alors que Bohdan traduisit *Vieille chanson tchèque* (2), dont nous parlerons en son temps.

C'est encore sous l'influence de Brodzinski que s'est développée chez Bohdan une sympathie profonde pour tout ce qui était slave.

Tout homme appartenant à la race slave était pour Bohdan un frère : mais son désir le plus ardent était de voir la Pologne à la tête de tous ces pays.

« Je ne veux pas des applaudissements des tribus slaves,
Car rien ne me rend joyeux sans ma Pologne. »

A ce moment, une occasion se présenta pour lui d'étudier les littératures slaves. La *Commission de l'Instruction et du Culte* cherchait un jeune homme pour l'envoyer étudier les différents dialectes slaves et lui donner plus tard une

(1) Wójcicki, *Le café littéraire à Varsovie* (1829-1830), paru dans la Bibliothèque de Varsovie (Biblioteka Warszawska). Varsovie, Gebethner et Wolff, 1873, t. I, p. 202.

(2) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 189 : « Piésn staroczeska. »

http://rcin.org.pl

chaire à l'Université de Varsovie. Ce poste existait depuis longtemps : il avait été fondé en 1817 et, un an après, on y avait appelé le professeur Linde. Mais celui-ci, occupé ailleurs, refusa ce poste, de sorte qu'il fallait chercher un autre professeur, et les candidats n'affluaient pas ; quatre ans se passèrent ainsi. Ce ne fut qu'en 1822 que, pressé par Brodzinski, déjà professeur à l'Université de Varsovie, Zaleski demanda à partir pour l'étranger.

Dans cette demande Zaleski parle peu de ses diplômes et de ses connaissances scientifiques, mais il insiste sur son amour pour les chants et les mœurs de l'Ukraine ; ensuite il dit qu'il était venu à Varsovie avec l'intention de suivre les cours de l'Université et de compléter ses études.

Zaleski reçut une réponse qui, sans être négative, était cependant très froide : « Le départ de notre candidat, disait-elle, ne s'effectuera pas encore », et, ensuite, on lui conseillait d'apprendre à fond les grammaires latine et grecque. Cette réponse équivalait pour Bohdan à un refus, car, plongé dans les rêveries, adorant la poésie, il ne pouvait souffrir la sécheresse des grammaires; il abandonna donc le rêve d'être plus tard professeur de littérature slave à l'Université de Varsovie.

Au même moment, vers la fin de 1822, l'attention de Zaleski fut attirée par l'apparition des *Ballades* de Mickiewicz qui provoquèrent un enthousiasme général. Peu après, le même auteur publia *Grazyna* (1) et *les Aïeux* ou la *Fête des morts*, qui contiennent, nous dit son fils (2), « la stigmatisation de ceux dont la dureté de cœur fait souffrir le pauvre

(1) Prononcer *Grajina*.

(2) Mickiewicz Adam, *Chefs-d'œuvre poétiques*, traduits par lui-même et par ses fils, et suivis du *Livre de la Nation Polonaise et des Pèlerins Polonais*, avec une notice sur la vie de l'auteur par Ladislas Mickiewicz. (Paris, Charpentier, 1882, p. 7.)

http://rcin.org.pl

monde et l'affolement du jeune homme qui voit passer dans les bras d'un autre l'objet de son premier amour.

« Adam Mickiewicz avait exprimé là sa propre souffrance avec une simplicité et une vigueur frappantes. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans, et déjà il était célèbre dans sa patrie. Mais son cœur était brisé, et il était à craindre qu'il ne tombât dans le découragement; son incarcération (le 23 octobre 1823) vint le préserver du marasme. En souffrant avec sa nation, il cessa de s'abîmer dans sa douleur personnelle. Le vieil homme mourut en lui. Sous les verrous, son esprit se fortifia, son cœur s'élargit et grandit dans son patriotisme. »

Mais, malgré l'accueil chaleureux que reçurent ces premières œuvres du jeune poète, la critique fut mordante (1) et presque malveillante, parce que Mickiewicz apportait le premier élément romantique dans la littérature polonaise. Cependant l'une de ses œuvres, *les Aïeux*, était admirée par toute la jeunesse; on s'arrachait le livre, on en apprenait par cœur des passages que l'on déclamait à tout propos. Dès la lecture des premiers vers, Zaleski éprouva pour ce grand génie une admiration profonde (2).

(1) *La Gazette Polonaise* (Gazeta Polska), 1830, n° 140 du 27 mai.

(2) Voici dans quels termes Zaleski parle de Mickiewicz à son ami, Louis Nabielak :

« Cher et incomparable Adam ! grand comme le monde, magnifique comme homme et comme poète ! Quel trésor pour la littérature polonaise ! Il vient de publier récemment le quatrième volume de l'édition parisienne, mais ce volume n'est pas encore mis en vente. Dans 280 pages il a renfermé seulement un fragment de la troisième partie des *Aïeux*. Les *Aïeux* seront un poème original, énorme et national, quelque chose dans le genre de la *Divine Comédie*.

« Des cadres immenses qui embrasseront la mort du peuple polonais et tous les mondes de la poésie et de la philosophie. Tu ne pourras jamais en deviner le sujet, et, à moi, il m'est complètement impossible de t'en donner la moindre idée. Les héros du poème sont : Dieu et le poète lui-même. C'est à genoux que j'en ai lu les fragments imprimés ou manuscrits. De vraies scènes de Shakespeare ! Mais, assez, assez, car je n'en finirais jamais de parler de Mickiewicz. »

(Zaleski Bohdan, *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 41.)

http://rcin.org.pl

Bien plus tard (1), à Fontainebleau, Zaleski écrivit *Angelus* (2), où il parle de Mickiewicz toujours avec la même ferveur :

« Je me souviens : jadis, dans cette même retraite,
Avec mon frère de lyre et d'exil,
Oh ! avec notre grand Adam, au front couronné de gloire,
Nous allions la main dans la main, tristes tous les deux. »

L'intensité de la production de Mickiewicz impressionna fortement Zaleski et le poussa à écrire de nouvelles œuvres que nous analyserons un peu plus loin. Ainsi, d'un côté Brodzinski, de l'autre Mickiewicz, contribuèrent, tour à tour, au développement du talent de Zaleski.

(1) Il nous est impossible de préciser à quelle époque parut l'*Angélus*, Zaleski ayant négligé trop souvent de dater ses œuvres.
(2) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. IV, p. 47.

http://rcin.org.pl

CHAPITRE V

Les premières œuvres

I. — Les tâtonnements : *Partant pour les légions*, *La vieille chanson tchèque* et *Le Pèlerin*.
II. — Œuvres romantiques : Nouvelles poésies : *Ludmila*, *Lubor*, *L'Arabe près du tombeau de son coursier*, *Une famille malheureuse*.
III. — Le développement du talent de Zaleski. La *Duma de l'hetman Kosinski* ; son importance.

Les œuvres de Bohdan Zaleski qui appartiennent à cette époque nous montrent que le poète n'a pas encore trouvé sa voie. Il cherche, il tâtonne, il essaie. C'est ainsi que tour à tour, sans s'en apercevoir d'ailleurs, il se laisse influencer tantôt par des poètes plus âgés que lui, tantôt par l'esprit de son temps et des jeunes gens ses contemporains.

Sa toute première poésie, écrite à peu près vers l'an 1821, est *Partant pour les Légions* (1). Elle ne se trouve pas dans les divers recueils publiés par Zaleski ou par ses héritiers (2).

(1) Lorsque, après tant de déceptions, les Polonais se répandirent dans tous les pays de l'Europe, lorsqu'ils virent que leurs efforts n'aboutissaient à rien, ils ne se découragèrent pas, tout au contraire : ils se jurèrent « de ne pas se reposer tant que la Patrie ne serait pas libérée, tant qu'il y aurait un peu de vie dans leur poitrine ». Ce fut dans cette intention que, sur la proposition d'Henri Dabrowski, les Polonais formèrent en 1796 une légion au service de la France.

Lorsque les Français, sous le commandement de Napoléon, vinrent en Pologne, la « légion » combattit avec eux, mais, après la fondation du grand-duché de Varsovie, elle resta au service de sa propre patrie.

C'est certainement là la cause pour laquelle Zaleski donne à son poème ce titre *Partant pour les légions*.

(Orgelbrand, *Encyclopédie universelle*. Varsovie, 1901, t. IX, p. 213 ; t. XII, p. 192.)

(2) Tretiak Joseph, *Bohdan Zaleski*. Cracovie, 1911, t. I, p. 475.

http://rcin.org.pl

Elle témoigne indiscutablement de l'influence indirecte que l'*Association* exerça, jusqu'à un certain point, sur le jeune esprit du poète.

Le héros du poème est un Polonais, Cyprien Godebski, homme de grand mérite qui était colonel au 8e régiment d'infanterie des armées du grand-duché de Varsovie, chevalier de la Croix militaire, poète, membre de la Société des Amis des Sciences, et qui fut tué à la bataille de Raszyn (1) en 1809.

C'est le 19 avril qu'eut lieu cette bataille, aux portes mêmes de Varsovie. Les habitants de Varsovie écoutaient avec épouvante les salves d'artillerie démolir les murs de la ville : quelques-uns même étaient montés sur la tour de l'église protestante pour voir cette rencontre sanglante d'une armée composée de huit mille hommes, sous le commandement du prince Joseph Poniatowski, avec les quarante mille hommes de l'armée ennemie.

Parmi les défenseurs de la Pologne, le colonel Cyprien Godebski (2), à la tête de son 8e régiment d'infanterie, arrête des ennemis dix fois plus nombreux. Son cheval tombe sous lui; tranquillement il en monte un autre; il reçoit un coup de feu au pied gauche, mais il n'en est pas ému; il va toujours en avant, lorsqu'il reçoit un coup mortel à la poitrine et tombe de cheval. Les soldats attachés à leur chef l'emportent hors du champ de bataille, car il suppliait qu'on lui épargnât la captivité.

Tandis qu'ils se reposaient dans un lieu écarté, le blessé reçut un nouveau coup de feu à la cuisse gauche et dit tran-

(1) Prononcer *Rachine*.

(2) *a*) Godebski Cyprien, *Œuvres en prose et en vers*. Varsovie, Glucksberg, 1821, p. 1-51.

b) Wójcicki, *Varsovie et sa société au début de notre siècle*, dans la « Bibliothèque Polonaise ». Varsovie, 1874, t. II, p. 357.

http://rcin.org.pl

quillement : « Et toi encore, tu ne passes pas à côté de moi ! » Un sergent des grenadiers, le brave Zórawski (1), sur une *britchka* (2) ramena à la ville le colonel, dont il tenait la tête entre ses mains. En route il rencontra la femme de Godebski : « Où est mon mari, où est le colonel ? » demanda-t-elle d'une voix haletante. Le vaillant grenadier montra ce qu'il tient sur sa poitrine. La nuit était déjà très avancée lorsqu'ils arrivèrent à Varsovie. Le blessé ne put être pansé immédiatement ; en une heure il perdit tout son sang jusqu'à la dernière goutte. Le lendemain, le 8e régiment, entra à Varsovie, portant l'arme sous le bras droit et le drapeau cravaté de crêpe ; sur tous ces visages noircis par la fumée des canons et la poussière des combats, était peinte une tristesse navrante. A peine eut-on aperçu ce régiment traversant la ville et se dirigeant vers Praga, que les plaintes et les pleurs se firent entendre de toutes parts, tous les cœurs frémirent de douleur devant la perte du chef, du soldat-poète.

Douze ans après la mort du colonel, son fils aîné, Xavier Godebski, publia toutes les œuvres de son père sous ce titre : *Les œuvres de Cyprien Godebski en vers et en prose.*

C'est cet homme sans reproche, ce vaillant soldat, qui servit à Zaleski de héros pour son œuvre intitulée *Partant pour les légions.* Le sujet du poème est le départ de Godebski quittant l'Ukraine par une belle nuit de printemps. Sur le champ de Dubienka (3) il rêve aux malheurs de la Pologne et la compare à un chêne :

« Tout a sa fin dans la Nature !
O chêne, brisé, courbé,

(1) Prononcer *Jourawski.*

(2) Voiture à quatre roues couverte ou non et dont le corps n'est pas suspendu.

(3) Dubienka est une petite ville de 5.000 habitants dans le gouverne-

http://rcin.org.pl

Tu as résisté aux vents, aux orages,
Fier de ta grandeur et de ta force :
Mais voici que s'entassent les nuages.
Pour mettre le comble à cet injuste châtiment,
Les nuages courroucés ont grondé,
Et la foudre a frappé tes rameaux.
Tu partages le sort du champ qui t'as vu naître,
Ta verte guirlande de feuilles
Est déjà emportée par un vent d'orage,
Elle est emportée à travers les plaines dévastées.
Aujourd'hui ton aspect est effrayant,
Alors que jadis tu étais magnifique et agréable aux yeux !
Je vois que notre sort est le même,
Comme tu ressembles à la Pologne !

. . . . . .

. . . . . .

Qui a causé ce changement affreux?
La force des étrangers, les crimes de nos concitoyens.
« C'est ainsi que nous avons été chargés de fers
Par nos vassaux et par des intrus.
Les cendres de nos grands rois
Sont foulées aux pieds par des ennemis téméraires.
Même le vent frivole se joue
Du laurier de notre gloire écoulée ;
Les drapeaux conquis dans des combats,
L'ennemi les arrache de la voûte des églises ;
Les armures couvertes de poussière
Sont rongées par une rouille ennemie.
Mes concitoyens comme des fantômes
Errent, en cherchant la Patrie,
Sur les rivages de la Delaware
Et sur les bords du Nil et de l'Eridan,
Dispersée sur le globe entier,
Erre notre nation malheureuse,
Elle mendie la faveur des rois étrangers,
Elle arrose la terre ou de ses larmes ou de son sang. »

Et Zaleski termine par un adieu qui s'exhale de la poitrine

ment de Lublin, district de Hrubieszów ; elle est située entre trois fleuves, la Wilnianka, le Stryhan et le Bug. C'est sur les champs se trouvant entre la ville de Dubienka et le village de Kulemczyce qu'eut lieu, le 17 juillet 1792, la rencontre de l'armée de Kosciuszko avec les Russes, rencontre qui se termina par la défaite de ces derniers. (Orgelbrand S., l'*Encyclopédie universelle*. Varsovie, 1899, t. IV, p. 504.)

http://rcin.org.pl

du héros ; on sent qu'en écrivant, l'auteur éprouvait la même émotion, le même regret d'être loin de l'Ukraine :

« Adieu, ma Volhynie fertile!...
Où, dans une solitude douce et agréable,
En rêvant au sort de ma Patrie,
J'ai passé, comme en songe, mes meilleures années.
Adieu, ô domaines de mes pères !
Source de mes premières inspirations!
Du pays le plus éloigné du monde,
Je vous enverrai mes soupirs.
Et si je quitte jamais mon armure,
Je reviendrai dans ces lieux chéris,
Je raccorderai encore ma lyre
Et j'en jouerai pour mes compatriotes.
Derrière les montagnes le jour commence à poindre,
L'aurore s'éteint dans le nuage,
Le Léchite court comme le vent,
L'espoir dans le cœur, les larmes aux yeux ;
Là-bas, plus loin, commence la forêt ;
Sa figure devient moins distincte, il a disparu dans la che-
C'était le héros de Raszyn, [naie...
C'était Godebski, ô compatriotes! »

La poésie qui suivit de près *Partant pour les légions* fut une traduction intitulée *Vieille chanson tchèque* (1), qui

(1) Cette poésie fut traduite du manuscrit dit de Krale-Dwor (découvert ou composé par Venceslas Hanka). Prague, Bohumil Haze à Joz Krause, 1819, p. 104-107. Nous donnons ci-dessous le texte tchèque :

KYTICE

Vieie vietrsieczek
skniezeckich lesow
bieze zmilitka
kupotoku
nabiera vodi
wkowana wiedra
powodie kdievie
kitice pliie
kitice vona
zviolarozi
iiesie dieva
kiticu lovit
spadeach spade
wchladnu vodicu
kdabich viediela
kitice krasna
kto tebe wkipru
zemicu saze
prstenek zlati
kdabich viediela
kitice krasna
kto tebe likem
hebuczki svaza
tomubich dala
iehlicu zwlasow
kdabich viediela
kitice krasna
kto tie pochladnei
vodici pusti
tomubich dala
vienek svoi zhlavi.

http://rcin.org.pl

émane directement de l'influence exercée par Brodzinski sur le jeune esprit de Zaleski, influence que nous avons mentionnée précédemment. Dans cette poésie la mélodie domine la pensée ; elle est gracieuse, naïve, légère et pleine de fraîcheur :

« Dans la forêt de chênes du prince,
La brise commence à souffler ;
La jeune fille à grands pas
Va puiser de l'eau à la source.

« Elle a rempli son vase,
Et lorsqu'elle se dirige vers la maison,
Sur l'eau, vers la jeune fille,
Vogue une fraîche guirlande.

« Guirlande d'un doux parfum,
De violettes et de roses,
Elle suit cette guirlande,
Mais elle ne peut la saisir.

« Le vent la porte sur le ruisseau,
Il l'emporte toujours plus loin,
Après une vaine fatigue,
Voici comment se plaint la jeune fille :

« Si je savais
Qui vous a cueillies, ô fleurs,
A celui-là je donnerais
La bague que je tiens de ma mère.

« Si je savais
Qui a secoué la rosée dont vous êtes couvertes,
A celui-là je donnerais
Une tresse de mes cheveux.

« Si je savais,
Qui vous a envoyées de ce côté,
A celui-là je donnerais
Ma guirlande verte. »

La seconde traduction de Zaleski est celle d'un poème de

http://rcin.org.pl

Walter Scott, *Le Pèlerin* (1) ; c'est un hommage rendu au grand poète anglais dont les romans étaient très aimés et appréciés en Pologne.

A part quelques vers laissés de côté ou modifiés, sans doute pour les exigences de la rime, il serait difficile de trouver une traduction polonaise à la fois plus exacte et plus harmonieuse du texte anglais.

Vers l'année 1822, parurent : *Ludmila*, *Lubor*, *L'Arabe près du tombeau de son coursier* et *Une famille malheureuse*. Ces poésies sont un témoignage indiscutable de l'influence, non plus d'un seul homme, mais de l'époque romantique et des littératures étrangères que nous indiquerons.

Ludmila (2) est inspirée d'un poème russe de Joukowski qui est intitulé « Le désespoir après la mort du bien-aimé (3) » :

« Où es-tu, mon ange gardien, où t'es-tu envolé ? »

et Zaleski répète presque textuellement :

« Déjà mon ange gardien me quitte. »

Dans les deux poèmes la jeune fille, assise au bord du Dniépr, pousse de profonds soupirs.

Dans Joukowski :

« Coulez en sources,
O vous, larmes brûlantes ;
Et vous, sombres chênaies,
Partagez ma tristesse. »

(1) Paru dans *Astrea*, t. III, p. 213, réédité dans l'*Aurore* (Jutrzenka), 1823, p. 131. — *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, p. 203.

(2) *Œuvres complètes*, t. I, p. 165.

(3) Joukowski, *Œuvres complètes*. Moscou, Sitine, 1902, t. I, p. 21 : « Toska po milom. »

http://rcin.org.pl

Dans Zaleski :

« Sur ce seuil du Dniépr,
Ah ! coulez, sources de mes larmes,
Et vous, chênaies, sourdes à ma voix,
Partagez ma tristesse. »

Mais ce qui différencie les deux poèmes, c'est l'idée sur laquelle ils se terminent. — Pour Joukowski la mort du fiancé a tué tout espoir dans le cœur de la jeune fille :

« Amour, tu as péri ; joie, tu t'es enfuie ;
Il ne me reste que le regret du passé. »

Zaleski, lui, voulut sur ce nuage de tristesse jeter une lueur d'espoir et prédire l'union des deux amants dans un monde plus heureux :

« Tout à coup l'orage éclate,
Tout autour les vents gémissent,
La foudre frappe le roc de Ludmila
Et les plonge tous deux dans le Dniépr.
La tempête a passé,
L'aurore brille dans les nuages ;
Déjà la belle jeune fille
Est aux côtés de son bien-aimé. »

De là nous pouvons tirer une conclusion : l'esprit polonais est plus idéaliste, plus mystique ; l'esprit russe, plus réaliste.

La ballade de *Lubor* (1) se rattache à la littérature allemande : elle est une adaptation du poème de Uhland, intitulé « Harald ». Tout en conservant le sujet, Zaleski a dû y introduire quelques changements relatifs aux mœurs de son pays.

C'est une ballade d'une couleur tout à fait romantique :

(1) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 162.

http://rcin.org.pl

Lubor, « chef âgé et vaillant », qui conduit depuis cinquante ans ses soldats au combat, est ensorcelé par les *Rusalki* (1) ; il s'endort dans une forêt, mais « pour toujours ». Son coursier annonce sa mort dans le camp :

« Son cheval a senti la mort, il court comme le vent,
Son galop effraie ceux qui dorment,
Il tombe au milieu des camps retranchés des guerriers ;
Par son hennissement il annonce la mort du chef.
Dans tout le campement s'élève un tumulte,
La peur trouble les rangs des guerriers courageux,
La troupe éparpillée cherche son chef,
Mais tous les efforts sont inutiles.
Le jour a paru ; la foule des guerriers
Continue sa marche vers une gloire nouvelle
Tout autour résonnent les *dumki* des combats,
Les chants mortuaires retentissent.
Leur chef dans la même attitude depuis tant de siècles
S'est pétrifié en dormant dans cette solitude.
A ses pieds son casque, sa lance, se sont couverts de mousse,
Dans sa main son épée est à demi dégaînée ;
Et lorsque du nord un orage terrible
Gronde dans cette forêt sombre, séculaire,
Eveillé, il tire son épée rouillée,
Lubor, ce vieux chef si vaillant. »

Ainsi se termine cette ballade, qui n'est, dans l'ensemble, qu'une simple imitation ; les « Rusalki » existent déjà dans l'original de Uhland sous le nom d'Elfes. Cependant Zaleski a su en tirer des effets pittoresques, lorsqu'il montre, par exemple, Lubor, pensif, chevauchant dans la forêt :

« Tout se tait... il chevauche, il chevauche, il n'entend pas
Qu'ici, tout près, dans le fourré, quelque chose s'enfuit.
Près d'un chêne séculaire, au milieu d'un profond silence,
Se sont réunies les déesses de la forêt.
C'était un groupe de cruelles « Rusalki ».
L'une d'entre elles s'écria sévèrement :
« Quand est-ce que Lubor, quand est-ce que ce téméraire,

(1) Prononcer *Roussalki*, les Ondines.

http://rcin.org.pl

« Voudra abandonner les combats sanglants ?
« Tant de guerriers dans leur jeunesse
« Furent enlevés des rangs par la mort !
« Leurs mères, leurs amantes, en deuil, pleurent
« Leurs fils ou leurs amants.
« Lui, depuis cinquante ans, dirige les combats,
« Il se plonge dans le sang et reste insensible...
« Est-ce que ce sont les adieux qui, dans une armure de fer,
« Ont enfermé la poitrine de Lubor ?
« Assez de gloire pour toi : il est temps que tu te reposes, vieil-
« Il est temps de fermer tes paupières vigilantes. [lard.
« Tu quitteras bientôt ta lance et ton bouclier,
« Tu t'endormiras, mais tu t'endormiras pour toujours. »
Elles dirent et elles disparurent dans le brouillard ;
La forêt sombre, séculaire, murmure.
Il ne sait rien ; il chevauche sur son cheval noir,
Lubor, le vieux chef si vaillant. »

Quant au sujet de l'*Arabe près du tombeau de son coursier* (1), il se rattache à la littératture française, car il est emprunté au poème de Millevoye qui a le même titre. Ce qui a déterminé le choix de Zaleski, c'est le coursier qui est le héros du poème. Élevé en Ukraine, Zaleski se rendait bien compte de ce qu'est le cheval pour l'homme des steppes. — Près du tombeau de son coursier mort, l'Arabe revoit en souvenir toutes les aventures qu'ils ont eues ensemble. Il loue sa fidélité : si sa fiancée l'a trahi, le cheval du moins l'a aimé jusqu'à la mort :

« Un Perse m'a enlevé Salema ; toi, tu m'es resté fidèle,
Oui, fidèle. — Et Salema ?... elle m'a trahi. »

Le poème de Zaleski est à peine une imitation ; dans

(1) Zaleski Bohdan, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 202 : « Arab u mogily Konia. »

http://rcin.org.pl

maints passages il se contente de traduire presque mot pour mot l'original :

« Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.
O voyageur ! partage ma tristesse ;
Mêle tes cris à mes cris superflus,
Il est tombé le roi de la vitesse !
L'air des combats ne le réveille plus,
Il est tombé dans l'éclat de sa course :
Le trait fatal a tremblé sur son flanc,
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source. »

et Zaleski :

« Plus léger que les vents, que la rafale orageuse,
Le voici qui repose glacé sous un monceau de sable.
Pleure, pleure, ô pèlerin ! sur l'infortune d'autrui,
Mêle tes gémissements aux miens,
Les chants guerriers ne le réveilleront plus pour les combats,
Le bruit de ses sabots ne retentira plus sur le sol,
Roi de la course, c'est dans une course qu'il rendit l'âme,
Atteint par un trait perfide ;
De sa poitrine jaillirent des torrents de sang noir,
Ici, près de cette source voisine. »

Très différent de ces trois poèmes est *Une famille malheureuse*. Dans cette *duma*, Zaleski s'est inspiré des légendes populaires de l'Ukraine. Ces chansons, ces *dumy*, existaient depuis longtemps, surtout en Ukraine, mais Bohdan les a rajeunies par ses adaptations et rendues universellement populaires. Le mérite de Zaleski est d'avoir fait passer la *duma* ukrainienne dans la littérature polonaise et de lui avoir créé une place poétique de tout premier ordre.

Il y a une très grande différence entre une simple chanson et une *duma* : dans la première la mélodie l'emporte sur la pensée ; dans la seconde, c'est le contraire.

http://rcin.org.pl

La mélodie des *dumy* chantées par le peuple est simple, presque pauvre. Ensuite il n'y a pas de strophes dans la *duma*, mais des « périodes logiques » qui sont diversement coupées ; quant à la rime, elle n'y est pas indispensable, elle s'y trouv quelquefois comme par hasard. Cette forme de versification laisse beaucoup plus de liberté au poète ; le rythme y est libre, changeant comme la pensée, souple comme une draperie qui dessine toutes les courbes des formes. « Il y a quelque chose de primitif et de spontané dans la forme de la *duma*, dans son rythme, dans l'inégalité des vers ; on pourrait la comparer à une onde qui constamment, d'un mouvement régulier, bat les rives, mais dont les coups sont tantôt plus forts, tantôt plus faibles (1). »

Bien qu'il écrivît, en général, en polonais, Zaleski a employé le ruthène dans plusieurs de ses *dumy*, et non sans raison : « La langue ruthène, a dit Goszczynski (2), c'est la langue polonaise adaptée au chant. »

La duma *Une famille malheureuse* (3) reproduit fidèlement la duma populaire. Le poète nous raconte la haine d'un beau-père pour les enfants « d'un autre » ; il est cruel pour eux et pour sa femme :

« Il maltraitait cette pauvre abandonnée,
Et il finit par la chasser de sa maison. »

Pour cette malheureuse mère la perspective de quitter cette maison en y laissant son fils lui suggère l'idée de le faire partir :

« Va dans le monde, mon cher fils ;
Peut-être y trouveras-tu le bonheur,
Peut-être ton sort changera-t-il. »

(1) Tretiak Joseph, *Bohdan Zaleski*, Cracovie, 1911, t. I, p. 147.

(2) Goszczynski Séverin, *L'Esprit de la langue polonaise* (Duchownosc mowy polskiej), cahier V, feuille 7, *inédit*, au Musée de Rapperswyl (Saint-Gallen, Suisse).

(3) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 171 : « Nieszczesliwa Rodzina. »

http://rcin.org.pl

Le pauvre enfant est donc obligé de partir, de quitter sa patrie, sa mère, ses sœurs, tout ce qu'il a de cher au monde. Les derniers adieux ou plutôt les dernières paroles de ses sœurs : « De quel côté devons-nous, frère, attendre ton retour? » lui font verser d'abondantes larmes, mais il reste maître de sa faiblesse et part...

Dans le chant populaire on trouve le même sujet. En rapprochant les fins des deux œuvres, on aura la preuve de cette imitation. Dans le chant populaire on lit :

« Prends enfin, ma sœur, une poignée de sable;
Sème-le sur une pierre,
Viens près de ce sable,
Arrose-le de tes larmes :
Quand, ma sœur, le sable germera,
C'est alors que ton frère reviendra. »

Zaleski a conservé le même motif, mais il s'est exprimé avec moins de naïveté et de force dramatique :

« L'eau tarira à la source,
Le tertre se changera en montagne
Avant que cette maison rustique ne le revoie,
Avant que ne revienne ce cher Ruslan. »

Dans un autre chant populaire, nous trouvons ces quelques vers qui ont pu également inspirer Bohdan :

« Dimanche, à la pointe du jour, les cloches sonnaient autrement.
Dans la maison d'une veuve il y avait une querelle :
Un beau-père barbare insultait un cosaque.
La mère dit à son fils, les larmes aux yeux :
« Va, mon fils, parcourir le monde,
« Est-ce que tu ne seras pas mieux à l'étranger? » (1)

(1) Mazanowski Nicolas, *Joseph Bohdan Zaleski*. Pétersbourg, Grendyszynski, 1901, p. 26-27.

http://rcin.org.pl

Zaleski s'est servi de ces strophes au commencement de son chant :

« Un beau-père barbare tourmentait sa femme,
Il se refusait à aimer les enfants d'un autre,
Maltraitait cette pauvre abandonnée,
Et finit par la chasser de sa maison. »

En comparant ces deux traductions exactes avec l'œuvre de Zaleski, on comprend comment il entendait l'imitation. Il considérait le chant du peuple comme un tissu qu'il fallait enrichir, tout en lui conservant sa trame simple et naïve. Il en retranchait les expressions triviales et adoucissait celles qu'il trouvait trop dures ou trop sévères. Il changeait les noms des paysans ; mais, lorsque des strophes entières lui semblaient belles, il les traduisait textuellement. Cependant on ne peut dire qu'il ait complètement réussi dans *Une famille malheureuse*. En refaisant la *duma*, il a souvent mal rendu ce qu'elle avait de caractéristique, ce qui peignait la vie dans ses vives et tragiques couleurs ; et bien des fois, au lieu d'un cri de douleur ou de joie, on a la surprise désagréable de trouver une phrase correcte, bien construite, mais froide et peu expressive. Zaleski s'en rendit compte lui-même, puisque, un an et demi après la publication d'*Une famille malheureuse*, il s'en montra mécontent, et la retoucha.

En 1823 (1), aussitôt après l'apparition des *Ballades* de Mickiewicz, Zaleski, comme nous l'avons dit précédemment, se mit à écrire avec beaucoup plus d'ardeur, et c'est ainsi qu'il composa la *Duma de l'hetman Kosinski*, la « reine

(1) Nous sommes certain que la date est vraie, car la *Duma de l'hetman Kosinski* fut publiée en 1823 dans *les Mémoires de Varsovie* (VI, p. 45) et republiée dans l'*Aurore* (Jutrzenka) en 1824, p. 55.

http://rcin.org.pl

de toutes les dumki polonaises (1) », la première œuvre de Bohdan dont le héros soit pris dans l'histoire ukrainienne.

C'est là que nous trouvons pour la première fois, dans l'œuvre de Zaleski, le contact de l'élément polonais avec l'élément ruthène. L'amour de Bohdan pour l'Ukraine, amour qui remplissait tout son être, grandit encore sous l'influence de Brodzinski, qui voulait que tout poète romantique aimât la poésie populaire. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Zaleski, né en Ukraine, habitué aux mœurs de ce pays, en ait chanté de préférence les vieilles traditions. Seulement, ces traditions étaient de plusieurs sortes : les unes rappelaient les moments terribles de la lutte fratricide, les feux, les carnages et la soif de vengeance; d'autres faisaient renaître le souvenir des temps où une barrière sanglante ne séparait pas encore la Pologne du pays des Cosaques. Mais la nature douce du poète ne pouvait se complaire dans des traditions pleines d'horreur : elles étaient en contradiction avec son patriotisme qui embrassait toute la Pologne, patriotisme qu'il voulait et qu'il savait concilier avec son amour pour l'Ukraine.

On peut s'étonner donc qu'il ait choisi pour héros de son poème Cristophe Kosinski (2), l'hetman cruel des Cosaques. Peut-être Zaleski ignorait-il le véritable caractère de ce personnage. Pourtant le poète Niemcewicz avait déjà parlé de Kosinski comme d'un « séditieux », mais il est probable que Bohdan ne connaissait pas l'histoire de cet hetman.

Kosinski était un noble Polonais de la famille de Rawicz qui, sous le règne de Sigismond III (1587-1632), était venu de la Podlasie s'installer à Zaporogé. Il réunit des Cosa-

(1) Tarnowski, *Histoire de la littérature polonaise*. Cracovie, Union des Imprimeurs, 1905, t. IV, p. 329.
(2) Prononcer *Kossiynski*.

http://rcin.org.pl

ques et, avec eux, dévasta la Podolie (1). Poursuivi par les seigneurs polonais, il fut pris et fit serment de ne plus exciter les Cosaques au brigandage. Mais sa promesse ne dura pas longtemps, il se remit en campagne et tenta de prendre la ville de Czerkasy. Définitivement vaincu par Alexandre Wisniowiecki, il mourut en 1593. C'est lui, sans aucun doute, qui donna l'exemple de la révolte aux Cosaques, et l'imagination du peuple l'entoura d'une auréole d'héroïsme (2).

On comprend que Zaleski, avec sa vive imagination, ait représenté Kosinski comme un héros. D'ailleurs, bien que les chants historiques ruthènes eussent représenté les héros des Cosaques comme hostiles à la Pologne, Zaleski dans ses *dumy* cite à tort les Cosaques du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle comme étant fidèles à leur grande patrie. Dans ces *dumy* se retrouve le même type du Cosaque brave et vaillant jusqu'à la témérité, gai, mais d'une gaîté empreinte de mélancolie ; il ne tient pas à la vie, il aime, il se bat, il s'amuse et ne pense qu'à la gloire guerrière. C'est là un type trop idéalisé, sans doute parce que le poète, voulant rester d'accord avec les chants populaires, n'a pas creusé davantage les traits psychologiques de ses héros. Il a voulu simplement faire de Kosinski le type idéal du chevalier, tel qu'il le concevait, et rattacher le sujet à sa propre vie, en en plaçant l'action dans les environs de Krzywiec (3) :

« L'astre du jour pâle et voilé
Tombe derrière la forêt de Krzywiec ;
O mon cheval noir,
A travers cette plaine,
Cours plus vite, plus vite ! »

(1) Orgelbrand, *Encyclopédie universelle*. Varsovie, 1900, t. VIII, p. 510.
(2) Id., *Ibid.*
(3) Prononcer *Kjiviélz*.

http://rcin.org.pl

L'hetman, en effet, a hâte d'arriver à Stawiszcze (1) pour se mettre à la tête des armées et repousser les Tatares qui donnent l'assaut à Czehryn (2) :

« Les cosaques du roi (3) vont partir tout à l'heure
Pour délivrer Czehryn;
Au bruit sonore
Des *dumy* glissant sur la rosée
Nous monterons à l'attaque.

« Le sol résonnera sous les sabots des chevaux,
La poussière s'élèvera en poussière épaisse,
Hourra ! les voix
Sous les cieux
Monteront avec le bruit des trompes.

« Ho, ho, ils ont beau faire, jamais dans la steppe
Je ne me laisse abuser par les ruses des Tatares :
Comment ils se battent,
Où ils se cachent,
Je le sais aussi bien qu'un mirza des hordes.

« Je sais subitement leur tomber sur la nuque,
Les frapper avec le sabre, faire retentir ma carabine,
A gauche, à droite,
Vivement, légèrement,
Porter le feu et le carnage.

« On voit, on voit déjà Stawiszcze,
Le vent siffle dans le drapeau de la ville,
Voici les escadrons de Daszko (4);
Les clameurs retentissent,
Les cloches sonnent du haut des tours (5). »

Mais à Stawiszcze l'attend sa femme. Avant le départ de

(1) Prononcer *Stavichtché*, ancienne place forte au palatinat de Kief.
(2) Prononcer *Tchéckrine*, ville de l'Ukraine sur la Tasmina.
(3) Les Cosaques, dits *Rejestrowi*, étaient directement soumis au roi; les autres jouissaient d'une indépendance presque complète.
(4) Prononcer *Dachko*, le premier hetman de l'Ukraine.
(5) *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 126.

http://rcin.org.pl

son mari pour l'armée, elle aurait bien voulu lui dire un dernier adieu. Elle est triste et désolée :

« Et voici que se tient là-bas, près de cet arbre,
Ma jeune femme aux cils noirs ;
Ses beaux yeux
Sont assombris par les larmes
Et elle tord ses mains. »

Le ton guerrier et la vivacité du vers, dans ces strophes, forment une sorte de contraste, vers la fin du poème, avec les plaintes de la jeune femme et la tendresse de l'hetman. Aux huit strophes vigoureuses et alertes du commencement répondent huit strophes finales plaintives et mélancoliques :

« Pitié, de grâce, pour tes beaux yeux !
Que peuvent aujourd'hui de vaines larmes,
Lorsque la volonté
De la Diète et du roi
Nous ordonne d'aller au combat ?

« Plus lentement, plus lentement, mon cheval rapide !
Que ma bien-aimée s'approche de moi
« Arrête-toi, arrête-toi un instant,
Que je me baisse,
Et que je lui donne un baiser.

« Ne pleure pas, ne blasphème pas, ma chérie !
La vie et la mort sont entre les mains de Dieu ;
Prie-le plutôt
De nous soutenir,
De nous inspirer le courage. »

Dans cette *duma* Zaleski ne peint ni les paysans ni leurs mœurs, c'est son héros seul qu'il prend dans l'histoire en l'embellissant singulièrement.

Le poème eut un grand retentissement. Nous savons que vers 1824 il causa une vraie joie aux prisonniers politiques de

http://rcin.org.pl

Wilna : « Son influence, nous dit l'un d'eux (1), fut miraculeuse. J'oubliai ma cellule et j'éprouvai la même impression que si j'étais monté sur la croupe du cheval de l'hetman et si je galopais avec lui par la steppe de l'Ukraine. Après avoir appris la « *dumka* » par cœur, je l'envoyai à Mickiewicz et ensuite aux autres prisonniers, sur lesquels elle produisit le même effet... Elle fut notre nourriture morale et notre plus grande consolation. »

Zaleski avait bien été un peu influencé dans son œuvre par une poésie d'Odyniec, intitulée *Le chasseur*. Jusqu'alors les deux poètes ne se connaissaient pas personnellement, et ce fut la *Duma de l'hetman Kosinski* qui leur servit d'intermédiaire. Odyniec le raconte du reste dans une lettre (2) à Ignace Chodzko (3) : « Mon cher Ignace, comme je te l'ai promis, je t'annonce immédiatement que j'ai déjà fait connaissance avec Bohdan, et, non seulement j'ai fait connaissance avec lui, mais je me suis mis à l'aimer à première vue. Ayant appris son adresse, je suis allé hier, tout seul, chez lui. Le cœur tremblant, j'ai frappé à sa porte. Il écrivait près d'un simple bureau en bois blanc, en petite veste grise. En apercevant un étranger, il sembla l'interroger du regard : que va-t-il dire? Mais aussitôt que je lui eus dit qui j'étais, il quitta la plume et, me tendant les mains, il me salua d'un « ah! » involontaire, comme je ferais si je te voyais entrer chez moi à l'improviste. Aimable, bon, cher, un vrai philarete (4). C'est qu'aussi il sait mieux que tous les Varsoviens ce qui nous

(1) Odyniec Antoine-Edouard, *Souvenirs du passé*. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884, p. 194-195.

(2) Datée du 14 décembre 1825.

(3) *a*) Historien polonais (1800-1871). *Kronika rodzinna*, n° 7, p. 196.

b) Odyniec Antoine-Edouard, *Souvenirs du passé*. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884, p. 112-113.

(4) Membre d'une société fondée en 1818 à Wilna et qui portait le nom de « philarete », qui signifiait : les Amis de la vertu.

http://rcin.org.pl

concerne. Il demanda avec beaucoup d'intérêt des nouvelles d'Adam, d'Alexandre et de Jules ; à propos de toi, je lui dis comment tu pleures en déclamant son poème : « Le monde de mes illusions lentement »... (*Swiat omamien mych po malu*), et je lui transmis les salutations dont tu m'avais chargé. Je l'ai également remercié, comme j'ai pu, pour ce moment solennel que j'ai vécu au couvent des Carmélites en lisant sa *Duma de Kosinski*. Il se mit à rire et me répondit que d'abord je devais me remercier moi-même. Je ne comprenais pas ; il m'a raconté alors qu'il l'avait écrite sous l'impression et à la suite de la lecture de mon « Chasseur » et que le « *hop, hop* » du début est la reproduction de la strophe : « Et ! hop, hop, hop, le vif coursier »... Je serais resté chez lui Dieu sait combien de temps, si je n'avais pas dû aller dîner en ville. »

Le succès de *la Duma de l'hetman Kosinski* lui valut de mauvais imitateurs, ce qui irrita Mickiewicz autant qu'Odyniec : « J'ai lu, écrit-il (1), différents extraits de jeunes poètes dans le *Tygodnik Petersburski* ; ils ne m'ont pas charmé. Les Ukrainiens, une fois mis sur le chemin de Bohdan, le suivent en criant : « hop, hop ! finalement ils m'ont mis en colère. Comment donc, diable, aucune idée nouvelle ne leur est-elle venue à l'esprit ? Cela me rappelle la manie des ballades jadis si répandues. Feu Kulakowski en avait écrit une sur le rat, où se trouvaient des vers admirables :

« Et il dresse ses oreilles,
Et il claque des dents,
Et il remue la queue. »

« Il serait utile qu'on écrivît quelque chose sur ce « hop,

(1) Mickiewicz Adam, *Correspondance*. Paris, Imprimerie du Luxembourg, 1880, t. I, p. 181, lettre du mois d'août 1838.

http://rcin.org.pl

hop » pour mettre à terre ces mauvais scribes ukrainiens. »

Quoi qu'il en fût d'eux, la place que Zaleski occupait dans le monde littéraire commençait à devenir importante et son talent personnel à s'affirmer, grâce surtout à l'influence indirecte de Mickiewicz.

http://rcin.org.pl

CHAPITRE VI

Zaleski et Mickiewicz

I. — L'influence de Mickiewicz sur Zaleski. — Credo poétique de Bohdan, le *Chant du Poète*.
II. — Ses retouches aux œuvres anciennes : *La colline des adieux*, *Janus Bieniawski* et *la Duma de Mazeppa*.

Mickiewicz (1), à cette époque, semblait à tous les jeunes esprits le modèle à imiter. Ses premières ballades avaient excité parmi eux un véritable enthousiasme. Mais, si beaucoup cherchaient à se rapprocher de lui, bien peu pouvaient se vanter d'y avoir réussi.

Il n'en fut pas ainsi de Zaleski, qui, tout en s'inspirant de ce genre de poésie, comprenait qu'il devait chanter autrement. En comparant sa poésie à celle de Mickiewicz, il rendait justice à cette dernière; la sienne n'était pas aussi majestueuse, mais elle était de lui. D'ailleurs, il se faisait de la poésie une idée très personnelle et très élevée. « Pour moi, elle n'est pas un besoin de gloire, mais un sentiment né dans un cœur de poète; elle n'a rien de réaliste, elle est ce que

(1) Les premières œuvres de Mickiewicz sont :
a) la première poésie *L'Hiver*, publiée dans « l'Hebdomadaire » de Wilno, 1818 ;
b) les premières *Ballades*, publiées vers 1819 ;
c) *Grazyna* ;
d) les *Aïeux* ou la *Fête des morts*, vers 1822 ; etc.

http://rcin.org.pl

sont chez d'autres la pitié ou la bienfaisance (1). » Il était si modeste qu'il ne se qualifiait jamais de poète. Plus tard (2), dans une de ses lettres à son ami Stéphane Witwicki, il s'exprime ainsi sur son propre talent :

« Que me parles-tu d'un imprimeur? Ce n'est pas en vain que je lis, que je travaille, que je pense ; il est probable qu'avec le temps je serai un prosateur, mais laisse-moi tranquille et ne me parle pas de poésie! Autant que je m'en souviens, j'ai toujours été ce que je suis : un enfant fantasque et romanesque, et un jeune homme fantasque et romanesque. Aujourd'hui même je suis comme jadis. La poésie me donne les ailes du faucon et, comme le prisme magique, elle sème sur mes jours nuageux et tristes une lumière rayonnante, de magnifiques et idéales illusions qui font briller à mes yeux toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je me sens bien dans ce rêve enchanté, et, malheur à moi si je me réveille jamais! Je veux vivre comme j'ai vécu jusqu'à présent, sans me soucier de la gloire, et sans frémir en songeant au jugement de mes successeurs. Ne sera-t-il pas suffisant que, près du tombeau,

Il reste quelques-unes des plumes
Qui m'enlevaient jadis vers le ciel? »

Ces rêves un peu confus, c'est en les comparant, ou en les opposant à la poésie de Mickiewicz que le jeune homme fut amené à les préciser et à les analyser. Déjà en 1823, dans son *Chant du Poète* (3) il nous donne cette description de son caractère et de son talent :

« Je m'envole, je poursuis le fantôme de mes souvenirs,
Des fleurs de la vie je tresse une guirlande :
Beauté, amour, sentiment, foi.
Je les lie en une seule chaîne d'or.

Mon âme reflète le monde entier,
Comme le ruisseau reflète la rive verte.
Tout ce qui est beau l'émeut tendrement,
Tout ce qui est tendre l'enchante.

(1) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 35.
(2) *Ibidem*.
(3) *Œuvres complètes*, t. I, p. 177.

http://rcin.org.pl

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ainsi je parcours des tons différents :
D'abord j'accorde mon chant avec mon cœur,
Et, plus pur, plus beau,
Je le laisse sur une route solitaire.

La pensée de mon chant ne se flétrit pas
Comme le ciel, le cœur, le printemps ;
Il est toujours frais, toujours rare,
Toujours jeune et plein d'amour.

Voici que les champs brillent au soleil,
D'un souffle printanier le matin nous caresse ;
Pourquoi est-ce que je languis, tout pensif ?
Qu'est-ce que je cherche comme un amoureux ?

Tout fleurit, tout exhale un doux parfum,
Tout réveille des sentiments agréables,
Le rossignol chante plaintivement près du pommier
Rougissant comme une jeune fille.

Les chanteurs des chants et des forêts se font entendre,
Ma poitrine est soulevée par un doux attendrissement ;
J'admire la nature dans mon chant
Et, dans la nature, la grandeur de Dieu ! »

Ce chant est une sorte de résumé des règles de son art poétique. Il y unit la beauté, l'amour, le sentiment et la croyance en un anneau d'or : ce qui appartient à la terre, il le rend à la terre ; ce qui est céleste, il l'élève vers le ciel ; et il loue la nature, et dans la nature le Tout-Puissant ; il recueille le miel comme une abeille, mais, comme elle, il ne le prend pas pour lui-même.

Nous le voyons ailleurs remarquer que chaque poète possède quelque chose d'un oiseau et se comparer lui-même à l'alouette :

« Celui-ci tient de l'aigle, celui-là du rossignol, un autre du pigeon (etc.). Je sens que je ressemble surtout à l'alouette.

http://rcin.org.pl

Comme une alouette, je suis amoureux de l'aurore printanière, je m'envole dans les airs vers le soleil, vers une perfection qu'on ne peut atteindre. Comme une alouette, j'aime planer plus haut et plus haut, et je tombe promptement sur mon sol natal, au milieu des champs et des prairies. Comme une alouette, suivant ma nature, je répète journellement la même chose, je ne me décourage pas, je ne proteste pas contre la Providence, je suis toujours content et gai, tant qu'il y a du soleil et du printemps. De même que l'alouette dans son vol oblique ou parallèle à la terre, je ne suis pas remarquable, et tout autre oiseau volerait mieux que moi. Comme une alouette, je me laisse tromper par tout ce qui brille ainsi que le soleil (1). »

Dieu et la nature, ces mots reviennent sans cesse sur les lèvres de Bohdan. Comme il le dit lui-même, Dieu est son « premier idéal », et en cela il ressemble à Lamartine; il pourrait dire, avec le chantre d'Elvire :

« Ame de l'univers, Dieu père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur,
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des Cieux ton glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur (2) »...

On pourrait opposer le *Chant du Poète* à l'*Ode à la Jeunesse* de Mickiewicz, qu'on ne nous saura pas mauvais gré de citer tout entière (3) :

« Ensemble, jeunes amis! Le bonheur de tous est notre but à tous. Forts par l'union, sages par l'exaltation : ensemble, jeunes amis! Heureux qui tombe dans la carrière, si son corps à d'autres sert d'échelon vers le temple de la gloire. Ensemble, jeunes amis! quoique le sentier soit étroit et glissant et que la force et la lâcheté en défendent l'entrée; repoussons la force par la force;

(1) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1901, t. II, p. 11-12, « Notice ».
(2) Lamartine, *Premières Méditations*, Paris, Hachette, 1909, p. 103.
(3) Mickiewicz Adam, *Chefs-d'œuvre poétiques* traduits par lui-même et par ses fils et suivis du *Livre de la Nation Polonaise et des Pèlerins polonais*, avec une notice sur la vie de l'auteur par Ladislas Mickiewicz. Paris Charpentier, 1882, p. 128-130.

http://rcin.org.pl

quant à la lâcheté, apprenons dès l'enfance à lutter contre elle.

« Celui qui, au berceau, tranche la tête de l'hydre, adolescent étouffera les centaures, arrachera ses victimes à l'enfer, ira ravir des lauriers au ciel ! Pénètre où la vue n'atteint pas ; brise ce que ne brise pas la raison. Jeunesse ! tu as des ailes d'aigle, et ton bras est comme la foudre.

« Allons ! épaule contre épaule ! Formons la chaîne autour du globe. Concentrons nos pensées en un seul foyer, en un seul foyer nos âmes !...

« Ainsi, dans les régions de l'Humanité, règne encore une nuit muette, les éléments des passions sont encore en lutte. Voici le feu de l'amour qui jaillit : le monde de l'esprit va sortir du chaos, la jeunesse le concevra en son sein, et l'amitié le fiancera dans une éternelle alliance.

« Les glaces se rompent et aussi les préjugés qui obscurcissaient la lumière... Salut, aurore de la Liberté ; derrière toi se lève le soleil de la Délivrance. »

De ces deux œuvres, la première reflète l'âme de Zaleski, la seconde fait entrevoir l'héroïsme qui inspire tout l'œuvre du Poète des poètes.

Peu après le *Chant du Poète*, parut le *Souvenir* (1), qui fut publié pour la première fois en 1824 dans le journal *l'Aurore* (Jutrzenka). Ce poème se rapproche du précédent par le rythme et l'harmonie.

Dans le *Chant du Poète*, Zaleski avait peint, en effet, son âme regardant avec admiration la beauté du monde, et, dans le *Souvenir*, il décrit l'âme d'une jeune fille qui revit les doux moments du passé :

« Sur les bords du lac, dans la vallée, les bois frissonnent, le champs sont en fleurs ; caché dans un mélèze, le rossignol chante depuis le soir jusqu'au matin.

« Là, s'écoulaient mes jours heureux ; là, lorsque je rêvais au

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 189.

http://rcin.org.pl

milieu des roses, le chant du rossignol me berçait. Ah ! que mes rêves étaient doux !

« Le matin, je courais alerte et vive ! mon rossignol chante-t-il toujours ? les champs sont-ils toujours en fleurs, sur les bords du lac dans la vallée ?

« Mais aujourd'hui, où sont les roses parfumées? la dernière qui soit restée, bien que fanée, embaume toujours comme dans les champs, comme dans les prés.

« De même que le parfum de la rose fanée, rien ne pourra jamais effacer le souvenir du bonheur et du plaisir qui, jusqu'au tombeau, me restera fidèle.

« Mon passé, c'était hier ! Je ressens encore, j'entends encore le chant du rossignol, dans le silence des bois, sur les bords du lac dans la vallée (1). »

Il y a dans ce poème un progrès marqué de la forme et de l'harmonie du vers ; c'est qu'en effet, comme nous l'avons déjà dit, l'influence de Mickiewicz agissait sur Bohdan, qui comprenait de plus en plus les faiblesses de ses premières œuvres.

Aussi se décida-t-il à refaire son poème *Une famille malheureuse*, dont il changea le titre en *La Colline des Adieux* (2).

Le sujet est naturellement le même, la forme du vers et celle de la strophe n'ont pas changé ; c'est seulement la partie descriptive que le poète a renouvelée.

Elle était dans le premier poème un peu sèche et parfois gauche :

« Au bord de la route s'élevait une chaumière,
A côté de la chaumière était une colline. »

Dans *La Colline des Adieux* elle devient plus ample et plus

(1) Traduction de Mlle Bohdane Okinczyc, petite-fille du poète.
(2) *Œuvres complètes*, t. I, p. 173.

http://rcin.org.pl

précise; Zaleski nous fait le tableau de la campagne ukrainienne telle qu'il la gardait dans son souvenir :

« Voici que dans le ravin les chaumières fument;
En haut s'étendent les forêts de viornes,
Près de la route, plus loin dans les champs,
Se dressent quelques touffes de lilas.

« Derrière les touffes du lilas parfumé
On aperçoit une colline entre les branches.
La brise les balance lentement,
Tantôt elle les écarte, tantôt elle les rapproche.

« Là-bas, lorsque le disque de la lune s'est caché,
A l'aurore rougissante du jour,
Est sortie de sa demeure une mère affligée
Avec sa fille Zorine, et son fils Ruslan. »

Dans *Une famille malheureuse*, l'auteur avait représenté les trois sœurs du jeune homme; en reprenant son œuvre, Zaleski a eu l'heureuse idée de remplacer les jeunes filles par une seule enfant, dont la peinture est plus gracieuse, et qui donne au poème quelque chose de plus touchant :

« Sa sœur âgée de sept ans pleure aussi,
Elle est blonde comme l'aurore;
Les larmes embellissent son teint vermeil,
Comme la rosée qui pare une fleur du matin. »

Et ces paroles d'adieu : « De quel côté attendrai-je ton retour, ô mon frère ? » sont très bien placées dans la bouche d'une telle enfant. De plus, Bohdan a remarqué que, dans sa première œuvre, le départ du jeune cosaque était trop hâtif :

« Le jeune homme répondit par des larmes,
Il les embrassa tendrement, monta à cheval. »

Ces deux vers lui semblèrent pauvres, il les amplifia et en

http://rcin.org.pl

fit trois strophes où la douleur du jeune homme, de sa mère et de sa sœur, se lient dans un accord à la fois gracieux et ému :

« Des larmes brillèrent dans les yeux de Ruslan,
Il jette un regard sur le champ verdoyant ;
Il tombe à genoux devant sa mère,
Il embrasse tendrement sa sœur.

« Il monte à cheval, se met en route ;
Son coursier fend les ondes de l'herbe drue ;
Le vent sèche ses paupières,
Le vent comprime ses sanglots dans sa poitrine.

« Pendant longtemps, la mère et la fille restent immobiles,
Elles le suivent des yeux ;
Il s'en va plus loin, il devient plus petit, plus petit,
On le voit encore comme à travers le brouillard, puis — plus rien. »

Ainsi, dans l'ensemble, *La Colline des Adieux* est une œuvre beaucoup plus complète que *La famille malheureuse* ; l'artiste s'éveille en Zaleski, il cherche la beauté, la richesse des couleurs, et mieux qu'autrefois, et plus souvent, il les trouve. De même, *La Rapsodie guerrière* est supérieure à la ballade de *Lubor*, et *La Duma de Mazeppa* à la *Duma de l'Hetman Kosinski*.

La Rapsodie guerrière ou *Janus Bieniawski* (1), écrite en 1824, est une de ses *dumy* les plus développées. Le fond historique y joue un rôle moins important que le fond moral. C'est la première des œuvres « cosaques » de Zaleski qui soit complètement originale, aussi bien dans la conception que dans l'exécution. Le sujet est différent de celui de *Lubor* : dans le camp des Cosaques Zaporogues commandés par Wyhowski, apparaît, ruisselant de sang, le coursier du brave

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 142.

http://rcin.org.pl

chevalier Janus Bieniawski, fils de Staroste de Czehryn. Les Cosaques ont compris que Bieniawski a péri, et immédiatement ils partent contre les Tatares pour venger sa mort. A la nage ils traversent la Tasmina, et bientôt ils rencontrent les bandes tatares. Après une lutte acharnée, l'ennemi s'enfuit :

« Les Tatares fuient de tous les côtés,
Les nôtres les poursuivent et les battent.
C'est à présent qu'a commencé la poursuite sanglante,
On entend de loin le cliquetis des épées et des lances.

« Que de scènes différentes de souffrances!
Celui-ci, d'une main tremblante, arrache le trait de son sein;
Celui-là, avec la terre, veut adoucir les coups douloureux.
Ah! la terre peut-elle donc alléger la douleur! »

Enfin, les Cosaques reviennent vainqueurs, apportant la dépouille froide de Bieniawski; ils préparent sa tombe :

« Et en un clin d'œil ils creusent la terre avec des épées,
Ils amassent des mottes de terre couvertes d'herbe,
Ils creusent, ils creusent, et, après un court instant,
Le sein froid de la mère est déjà prêt.

« Avec de sourdes prières ils descendent le corps;
Avec le corps, l'armure luisante du chevalier;
Les lances se brisent, les épées se fendent,
Avec bruit l'acier frappe la terre.

« Puis, tous à la fois, ils se dispersent vivement,
Des bords de l'eau ils apportent des rocs et des arbres;
De la terre amoncelée, les rocs sur les rocs
S'élèvent plus haut, plus haut, toujours plus haut. »

Puis ils entonnent un hymne funèbre :

« La mémoire est toujours chère de celui
Qui périt par la flèche ennemie;
Il achètera par la mort, par le sang, les blessures,
La grâce du ciel, le regret de la Patrie.

http://rcin.org.pl

« Comme un exemple, la tombe
Survivra aux petits enfants de nos petits enfants
Et, avec les années, à chaque printemps,
Elle grandira de plus en plus.

« Tes actes seront chantés
Dans notre patrie par nos fils,
Et, après les combats, au moment propice,
Ils viendront suspendre leur armure sur ta tombe. »

Janus Bieniawski est donc différent de son frère aîné *Lubor*. D'une part, nous n'y voyons plus de *Rusalki* (les Ondines) ; de l'autre, l'arrivée du coursier dans le camp des cosaques est traitée d'une façon beaucoup plus ample.

Dans *Lubor* :

« Son cheval a senti la mort, il court comme le vent,
Son galop effraie ceux qui dorment
Il tombe au milieu des camps retranchés des guerriers,
Par son hennissement, il annonce la mort du chef. »

Et dans *Janus Bieniawski* :

« A droite et à gauche, le coursier galope,
A droite, à gauche, il fauche l'herbe et le chiendent,
L'écho lointain répète la course qui gronde,
Et le val endormi résonne sourdement.

« Telle la foudre vive rasant les cieux
Et perçant les ondes des nuages,
La rosée soulevée par ses sabots brille,
Comme les étoiles dans l'obscurité, comme les étincelles du [foyer

« Il passe comme la bourrasque, le garrot courbé,
Comme les flots du torrent ondoie sa crinière,
Il passe chaumières, fossés, chênaies,
Franchit les collines, traverse les rivières,

http://rcin.org.pl

« Il tombe impétueusement dans le camp, hennit joyeux,
S'arrête, rejette du sang, ses flancs palpitent.
Faible d'abord, puis impétueux, le murmure monte dans la foule :
Regardez, regardez le cheval de Janus!

Maintenant le poète s'avance à l'aise sur la voie qui lui convient le mieux, dans le genre lyrique et descriptif, dont la note principale est l'enthousiasme suscité par la légende héroïque de l'Ukraine. Le type du cosaque que Zaleski métamorphose maintes fois dans ses poésies y est nettement posé : c'est celui du cosaque brave, enthousiaste, hardi dans le combat, dont la mélancolie innée se cache sous les accès d'une gaîté passagère.

On voit donc ce que le poème a gagné sous sa seconde forme; cependant il est difficile de le considérer comme parfait dans son ensemble. Il contient, en effet, trop peu de matière pour ses soixante-douze strophes. Quelques-unes des idées y reviennent trop souvent, et le poète glisse sur la surface des faits sans pénétrer jusqu'au fond. Ce qu'il a parfaitement rendu, c'est le mouvement, la poésie de la vie du cosaque et de la steppe.

Quant à la *Duma de Mazeppa* (1), composée en 1824, on peut y voir une sorte de répétition d'un ancien motif sous une forme nouvelle; car ce poème, par sa conception et par sa forme, rappelle la *Duma de l'hetman Kosinski*. Dans l'une comme dans l'autre, l'hetman s'adresse à son coursier, cause avec sa bien-aimée, part au combat; mais au fond il existe une grande différence entre ces deux poèmes.

Dans la préface à la *Duma de Mazeppa*, Zaleski dépeint ainsi son héros : « Jeune et beau, passionné et brave, et, quoique riche et habitant la cour civilisée (du roi Jean-Casi-

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 135.

http://rcin.org.pl

mir), Mazeppa a fidèlement conservé le caractère et les mœurs sauvages de sa nation. Il aimait les femmes de la Pologne et n'aimait pas les Polonais, il chantait accompagné de la théorbe et languissait loin des combats. Aussi lorsque Bohdan Chmielnicki s'approcha de Zamosc, il s'enfuit immédiatement avec les siens pour se joindre aux révoltés, et c'est à cette époque et à cet événement que se rapporte la *Duma* suivante. »

Elle diffère des autres *dumy* de Zaleski en ce qu'elle montre l'hostilité des cosaques à la Pologne. Mazeppa, fils d'un riche cosaque, est page à la cour du roi Jean-Casimir. Il semble que ce soit suffisant pour un jeune homme d'une classe inférieure. Mais non ! il se sent mal à l'aise au milieu de jeunes gens efféminés, habitués à une vie facile, opulente et insouciante ; il les déteste, et eux voient l'intrus d'un mauvais œil :

« Ici, la jeunesse est corrompue.
Le cri : « Aux armes! » résonne comme dans une forêt,
Chacun se nomme avec ostentation écuyer,
Personne ne veut être porte-enseigne, personne porte-étendard. »

Et en outre il se moque des seigneurs, non parce qu'ils sont seigneurs, mais parce qu'il n'est pas leur égal ; il sent qu'il pourrait ailleurs aspirer aux plus hautes fonctions, et il est mécontent de son sort dans le pays natal.

Mon épée est à mon côté, mon cheval est près de moi;
Pourquoi attendre? A quoi bon rester ici?
A quoi bon être ici comme page,
Lorsque, ailleurs, je serai prince? »

Ce jeune orgueilleux connaît sa beauté ; il sait qu'en Pologne toutes les femmes l'aiment ; en parcourant la ville pour

http://rcin.org.pl

jeter un dernier regard à celles dont il possède le cœur, il a fait deux lieues :

« O belle Polonaise ! ô fraîche Polonaise,
Les eaux d'une rivière ne coulent pas au rebours,
Ton amant Zaporogue
Ne reviendra plus jamais.
Là-bas, dans le lointain, chez les jeunes filles ukrainiennes,
Il trouvera l'amour et le repos.

« Je suis plein de santé, gai et jeune.
Toute belle est la même pour moi,
Qu'elle soit noble, qu'elle soit princesse,
Qu'elle soit femme d'un palatin,
Qu'elle soit Ukrainienne ou Tcherkesse,
Une Wisniowiecka ou une Sobieska. »

Le poème se termine sur les paroles que Mazeppa, comme l'hetman Kosinski, adresse à son coursier :

« O cheval ! notre terre nous est plus chère
Que les sables de la Mazovie,
Les pâturages d'Otchakoff sont meilleurs
Et les eaux du Dniépr plus saines.
Peut-être de nouveau à la Sitch (1)
Il y aura beaucoup de butin et de conquêtes. »

Tels sont les trois poèmes remaniés par Zaleski. Ils montrent que le jeune homme, malgré ses aspirations romantiques, n'ose pas encore rompre les barrières du classicisme.

Zaleski, comme les classiques, dirige son invention, moins vers la nouveauté que vers la vérité, et on pourra lui appliquer facilement cette théorie bien connue : *Rien n'est beau que la vérité.*

(1) La capitale des Cosaques Zaporogues, sur le Dniépr.
Le mot *sietch* vient, dit Lesur (*Histoire des cosaques*, Paris, Nicolle, 1814, t. I, p. 275), du verbe russe *otsetch*, couper, séparer, parce que la principale résidence des cosaques était un camp fortifié dans une île.

http://rcin.org.pl

Tel est, dans *Janus Bieniawski*, le type du cosaque téméraire ; tel est son Mazeppa courageux, ennemi de la Pologne. Donc, le poète désire être clair et net, et, à côté de cela, il cherche la beauté, la richesse de l'expression sans toutefois l'atteindre complètement.

Et maintenant va s'ouvrir une ère nouvelle pour la poésie de Bohdan, celle de la poésie intime, la poésie du cœur.

http://rcin.org.pl

CHAPITRE VII

La vie de Zaleski. — Ses amitiés. Son amour

I. — Zaleski précepteur : *a*) chez le colonel Górski ; *b*) chez le comte Szembek.
II. — Ses amitiés. — *a*) Episode de Paulin Rydzewski ; *b*) Malczeski ; *c*) les ballades de Witwicki ; attaques violentes de la critique ; *d*) correspondance avec Grabowski, — projet de ce dernier et de Goszczynski de fonder un journal et d'y attirer Zaleski ; refus de celui-ci.
III. — Premier amour.

A l'époque où Goszczynki quittait Varsovie, comme nous l'avons dit précédemment (1), la vie de Zaleski se trouvait singulièrement modifiée. C'était en 1822. Ses ressources s'épuisaient ; il ne pouvait plus compter sur l'aide de sa famille, ses œuvres littéraires ne lui étaient pas encore d'un grand secours ; il lui fallait donc trouver d'autres moyens d'existence. « J'étais, dit-il, tellement absorbé par les soucis pécuniaires que, même avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais demeurer plus longtemps à Varsovie. » Avec l'aide de ses amis, il trouva une place de précepteur chez le colonel Górski, dans la propriété de Leszczynek (2), où il s'occupa de l'instruction de son plus jeune fils.

Ce travail de précepteur convenait mal à son caractère et

(1) Voir p. 92.
(2) Prononcer *Lechtchinek*, petit village dans le district de Kutno, gouvernement de Varsovie.

http://rcin.org.pl

l'obligeait à vivre dans un milieu tout à fait contraire à ses goûts. Leszczynek était, en effet, « une contrée gaie, peuplée et bruyante; les bals du carnaval y attiraient des hôtes nombreux; le régiment des chasseurs caserné dans la petite ville y mettait de l'entrain. Les personnes qui virent Bohdan à ces bals racontèrent plus tard comment, muet et pensif, il regardait les danses de la jeunesse, sans jamais y prendre part (1). »

Le séjour de Bohdan à Leszczynek en qualité de précepteur ne dura pas longtemps; nous ne pouvons préciser ni la date de son arrivée ni celle de son départ; mais en tout cas il n'y resta pas plus de deux ans.

Quoique la jeunesse de cette région ne lui plût pas, elle fit grand bien à Zaleski, parce que ce tumulte et ce bruit continuels l'obligèrent à se renfermer plus en lui-même, à réfléchir et à s'instruire plus sérieusement. Le charme de la nature dont jouissait Zaleski eut une grande influence sur son caractère. Ses rêves poétiques s'épanouissaient dans la solitude et la tranquillité de la campagne et, plus tard, déjà à Varsovie, fatigué de cette indifférence, de cet ennui qu'il éprouvait au milieu « de classiques monceaux de pierres », il raconte combien il était heureux à la campagne :

> « Y a-t-il longtemps de cela? oh ! non, à peine une heure.
> Solitaire, gai, libre, heureux,
> Après quoi devais-je soupirer, Paulin,
> Ayant devant moi les forêts et les eaux et les champs? (2) »

Bientôt donc il quitta Leszczynek, et en 1824 nous le retrouvons à Varsovie, pour peu de temps, il est vrai, car il

(1) Duchinska Séverine (Mme), *Bohdan Zaleski*, souvenirs posthumes. Varsovie, Berger, 1886, p. 16.
(2) Fantaisie à Paulin Rydzewski.

http://rcin.org.pl

accepta une place de précepteur chez le comte Szembek (1), qui, colonel alors, devint général et joua un grand rôle dans l'insurrection de 1830. Bohdan fut chargé de l'instruction de son jeune fils, Alexandre, et il resta dans cette famille pendant six ans. Malgré ce long séjour chez le général, nous connaissons très peu ses sentiments à l'égard des parents de son élève.

Ses appointements étaient superbes, il le dit lui-même dans une lettre à sa sœur : « Qui a la liberté, une vie facile, même très luxueuse, et ensuite quatre mille zloty (2) polonais de revenu, ne peut pas dire que ses affaires vont mal. » Réellement la position était très belle pour cette époque, et Zaleski ne pouvait s'en plaindre. Pourtant il était bien obligé de reconnaître qu'elle était peu en rapport avec ses goûts : « Cher Stéphane, écrit-il (3) le 27 mai 1828 à son ami Witwicki, pour mon véritable travail, il faut avoir l'âme plus tranquille, il faut une solitude incessante, il faut du temps pour connaître et « habiter », si j'ose dire, le passé ; il faut beaucoup de choses que je ne possède pas aujourd'hui. Dans ma vie antipoétique, lorsque je peux voler une heure pour des rêveries plus douces et plus élevées, j'appelle cela déjà le bonheur. J'ai dû dire adieu à mon amante, la poésie, et, malgré ma nostalgie, il faut que j'arrange mon temps tout autrement. Mon occupation principale, c'est la lecture ; je m'instruis beaucoup, je lis des œuvres importantes et j'apprends des choses profitables. Quant à mon roman historique, je n'y ai pas touché depuis trois mois. »

On pouvait conclure de cette lettre qu'il n'avait pas du tout la « liberté » dont il parle dans sa lettre à sa sœur. En fait,

(1) Prononcer *Chémbek*.
(2) 600 roubles = mille cinq cents francs.
(3) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 25.

http://rcin.org.pl

les leçons chez Szembek étaient très absorbantes ; mais, en dehors de leurs heures, il était dégagé de toute surveillance sur son élève. « Aujourd'hui c'est dimanche, je suis libre de toutes ces stupides et journalières occupations, et je m'enferme pour toute la journée dans ma chambre. »

En somme, les rapports de Bohdan avec Szembek durent être très agréables, car ils avaient tous deux un caractère facile, et nous pouvons en juger d'après la correspondance du poète avec son élève, Alexandre, et notamment par cette lettre (1) adressée à son ancien élève, après la mort du général : « Feu le général était un Polonais de mérite, noble et loyal. Vous savez, Monsieur Alexandre, que nous avons vécu très étroitement liés. J'ai été pendant longtemps le confident de ses sentiments et de ses pensées patriotiques, et, lorsque l'insurrection du 29 novembre 1830 éclata, j'ai participé avec lui aux complots. Les récits vivants du général, de sa vie à l'armée depuis sa plus tendre jeunesse, ses aventures à Moscou, etc., se sont gravés dans ma mémoire, et je m'en souviens encore aujourd'hui comme si je les avais entendues hier. »

Szembek, comme général, changeait souvent de résidence ; aussi voyons-nous Bohdan ou à Plock (2), ou à Varsovie, ou à Sochaczew (3), ou à Rawa où il s'ennuyait terriblement.

A ce moment il écrivit sa *Fantaisie à Paulin Rydzewski*, datée du 25 juillet 1825. Ce poème est d'une tristesse, d'un pessimisme qui n'est pas dans le caractère de Bohdan et qui est dû sûrement à la grande influence de Byron. Cette *Fantaisie* fut écrite à la demande de Michel Grabowski, qui, voyant son ami Rydzewski découragé, le confiait à Zaleski, à

(1) *Correspondance*. Léopol, 1902, t. III, p. 221.
(2) Prononcer *Plotzk*.
(3) Prononcer *Sohatchéw*.

http://rcin.org.pl

qui il écrivit la lettre suivante (1) : « Paulin Rydzewski te salue profondément. Tu ne peux comprendre combien ce garçon est bon ! Il est aussi, à présent, très triste. Il avait ici une liaison des plus bizarres avec une femme qui a su profiter de sa faiblesse. C'est avec beaucoup de peine que nous l'avons persuadé de quitter cette femme ; il nous a donné sa parole d'honneur, et jusqu'à présent il la tient fidèlement ; mais il erre, baigné de larmes et livide comme une ombre. Il est de la catégorie de ces gens pour lesquels il n'y a pas de bonheur sur terre. Je crains même que les talents qu'il promet ne portent aucun fruit. La liberté précoce, l'argent et l'occasion d'en jouir le perdront. Puissé-je me tromper ! car on chercherait en vain chez d'autres les mêmes qualités de cœur. Je ne sais si je peux dire à son éloge plus que ceci : c'est en lui seul que, jusqu'à présent, j'ai trouvé ta tendresse et ton désintéressement. Ecris-lui quelques mots pour l'encourager au travail et empêcher qu'il néglige ses facultés. Il t'apprécie tellement que ta lettre le tirera, au moins pour quelque temps, de l'inertie et de la dissipation. »

Bohdan, pour satisfaire son ami, composa ce poème qui n'est, sous aucun rapport, ni une consolation, ni un encouragement au travail et à la vie :

« La vie sans but, le dégoût et les amertumes
Voilent le monde idéal devant mes yeux ;
« Ah ! tout disparaît, et toujours la même chose !
Les étoiles sont les mêmes, une seule lune brille,
Le soleil se lève et se couche sous la même voûte,
La mort nous recrée et ne nous détruit pas. »

Cette poésie si découragée est très différente de l'œuvre de

(1) *Tygodnik Illustrowany* (le Journal hebdomadaire illustré). Varsovie, Gebethner et Wolff, 1890, n° 2, p. 23, lettre de Grabowski du 30 mars 1824

http://rcin.org.pl

Zaleski. Lui-même, plus tard, l'a si bien compris qu'il n'a pas voulu l'admettre dans le recueil de ses œuvres.

L'année même de l'apparition de la *Fantaisie* « à Paulin Rydzewski », vint à Varsovie Antoine Malczeski (1) pour y publier son œuvre *Marie*, dédiée à Niemcewicz. Le poème n'eut aucun retentissement; seul Zaleski comprit et admira l'œuvre de Malczeski aussitôt après sa publication (2), et voici dans quels termes il en parle à Grabowski :

« En fait de poésie, il vient de paraître un roman ukrainien, en vers, beau et sauvage, intitulé *Marie*. L'auteur est Malczeski, un bon Ukrainien revenu, il n'y a pas longtemps, d'un long voyage. Je ne me rappelle pas avoir été impressionné aussi fortement par aucun poème polonais : le fond est sombre, l'imagination belle et fraîche, les pensées élevées et nouvelles, mais, par malheur, le style est souvent négligé (3). »

Voici donc les premiers mots d'admiration exprimés sur Malczeski. Probablement, lorsqu'il écrivit cette lettre, Bohdan avait vu déjà l'auteur de *Marie*; attiré par l'œuvre du jeune

(1) Il n'était déjà plus un jeune homme enthousiaste à la façon de tous les romantiques. Né le 3 juin 1793, élevé dans le luxe, il avait passé son enfance au milieu de rêves et d'espérances personnelles et nationales, et maintenant, à trente ans, il était dans la misère et découragé. Il avait été officier sous Napoléon; après la chute de celui-ci, il avait voyagé en Europe, à la suite d'une dame d'une haute naissance, visité l'Italie, la Suisse, s'était enthousiasmé pour Byron. Ensuite, ayant dissipé sa fortune, il dut prendre un poste de régisseur et s'occuper de la terre, comme un simple agriculteur. C'est en ce temps, à Chrynów (propriété de la famille de Burzynski dans le district de Luck, en Volhynie), qu'il écrivit *Marie*, et eut le malheur de plaire à la femme de son voisin, Mme Rucinska (prononcer *Routzignska*). Elle quitta son mari et suivit Malczeski à Varsovie, où, ayant à peine de quoi se suffire, il dut entretenir encore une femme pour laquelle il n'avait pas une grande passion. Il mourut dans la misère la plus complète, le 2 mai 1826. (*Sto lat mysli Polskiej — Cent ans de la pensée polonaise*, 19e siècle. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1907, t. III, p. 354-357.)

(2) *Tygodnik Illustrowany* (le Journal hebdomadaire illustré). Varsovie, Gebethner et Wolff, 1890, t. I, p. 107.

(3) Lettre du 3 décembre 1825.

http://rcin.org.pl

poète, il avait voulu le connaître. Malczeski eut comme l'intuition de cette sympathie, et il reçut en conséquence son visiteur. Cette sympathie se changea rapidement en amitié, mais trop tard, hélas ! car Malczeski mourut un an plus tard. Néanmoins l'impression produite par Malczeski sur Zaleski ne périt plus, puisque, à l'automne de sa vie, dans ses *Grains de poussière*, il rappelle *Malczeski à Varsovie* (1) :

« De plus en plus souvent Malczeski m'apparaît en songe :
Les quelques instants passés à ses côtés sont pour moi si nets,
Que de son visage presque trait par trait,
Oui, de son visage, si beau, si noble, je me souviens encore [aujourd'hui...
Il avait vieilli, car les tristesses l'avaient rongé.
Moi, jeune chanteur de son pays, l'Ukraine,
Je saute gai parfois ; mais, plus volontiers, je pleure ;
Lui, il me dit en guise de reproche :
« Eh ! tu as amené ici, cosaque, tout un troupeau de chevaux.
« Et tu languis encore tout triste loin de tes steppes ! »
Car, chez lui, je portais le nom de cosaque ;
Et parfois, après une *dumka*, je chantais : Hop ! hop ! au grand [galop. »

Zaleski menait donc chez le comte Szembek une vie très régulière, mais très monotone malgré sa correspondance avec ses amis. Le plus souvent il écrivait (2) à Witwicki, et c'est à lui qu'il dévoilait ses secrets : « Il faut que tu saches que depuis longtemps je ne lis aucun journal, sauf *l'Étoile*, organe clérical. Je me soucie peu que l'horizon littéraire et politique soit plus ou moins sombre, pourvu que j'aie une cheminée bien garnie et une fenêtre bien gaie qui découvre une belle vue sur nos magnifiques contrées natales et sur des parties encore plus belles du ciel et de la lune. C'est ainsi que,

(1) *Œuvres complètes*, t. II, p. 204.
(2) *Correspondance*, Léopol, 1902, t. I, p. 15, lettre du 1er février 1827.

http://rcin.org.pl

sans but, je vis au milieu de tendres souvenirs ou rêve d'un avenir meilleur et immatériel. »

Il écrivait aussi à Jean Krechowiecki, qui, après avoir obtenu le titre de licencié en droit, était retourné à Leszczynówka (1), sa campagne natale, pour s'occuper d'agriculture. Naturellement ces travaux ne plurent pas à un rêveur comme lui, et il écrivit (2) à Zaleski pour lui expliquer l'état de son âme : « Tu connais bien mon penchant pour la tristesse. Il m'arrive quelquefois de regretter les jours écoulés pour toujours; d'autres fois je regrette les heures de la journée trop vite passée. Tout cela me ramène à des rêveries qui ne sont pas très amusantes; alors j'écoute, solitaire, le sifflement triste du vent d'automne, je foule aux pieds les fleurs pour satisfaire ma fantaisie sauvage. Les arbres murmurent au-dessus de ma tête, ma pensée errante se perd dans le monde; la route sans but me conduit trop loin de ma demeure; alors un horizon couvert de nuages, incertain, comme mon avenir, se découvre à mes yeux, la mémoire me revient, et la lumière tombant des fenêtres de ma maison, comme l'étoile de ma vie, ramène mes pas sur la route »...

Des trois amis, Grabowski restait donc seul à Varsovie ; il y menait une vie luxueuse, mais tout en s'intéressant beaucoup au développement de la littérature polonaise et faisant de nombreuses lectures dont il parlait, aussitôt faites, à Zaleski. Il lui faisait part de ses impressions et lui demandait de lui communiquer les siennes. C'est ainsi qu'en 1825, quand parurent les *Ballades* de Witwicki, il se hâte de les acheter pour avoir entendu Zaleski faire l'éloge de ce jeune écrivain ; mais sa déception fut grande :

(1) Prononcer *Lechtchinowka*.

(2) Cette lettre nous est connue par l'intermédiaire d'un biographe de Zaleski, Joseph Tretiak, qui dans son livre *Bohdan Zaleski* (Cracovie, 1911, p. 208), donne la lettre en entier.

http://rcin.org.pl

« O Vierge sainte, écrivit-il à Bohdan (1), cet homme s'est juré de faire de moi un classique. Je sautai de colère lorsqu'il commença à me parler d'insectes, de Maries, etc. J'ai voulu lui dire avec Walter Scott : « *Cur me querelis exanimas tuis?* Pourquoi me siffles-tu dans les oreilles (2)? » Vraiment, cher Joseph, si c'est là son romantisme, je souhaite qu'il soit étranglé par les esprits et les fantômes. Sans plaisanterie, je t'affirme qu'il m'arrive très rarement d'être déçu aussi désagréablement. Qu'y ai-je trouvé? Toutes les fautes de Mickiewicz, avec le génie en moins. De la prose sans rimes, sans aucun soin. Avec quelqu'un d'autre que toi je n'aurais pas osé être aussi sincère, mais, sachant que tu ne me soupçonneras ni de partialité ni de méchanceté, je me suis soulagé « *par l'explosion de ma bile* ».

Ailleurs il critiquait les opinions et les théories poétiques de Witwicki :

« Qu'est-ce donc que la nationalité dans la poésie? dit-il (3). Qu'est-ce donc que la poésie populaire? Entendons-nous par elle un tableau reproduisant fidèlement les mœurs, les légendes et les illusions du peuple, un tableau qui, en quelque sorte, nous transporterait dans un monde idéal et nous laisserait connaître les sentiments et les sensations propres à la poésie? est-elle fondée sur l'amas des mots vulgaires et des idées les plus grossières? Si cela est ainsi, il faut avouer que M. Witwicki a atteint ce but.

« Un poète, ce n'est pas un copiste qui tiendrait registre de tous les mots vulgaires entendus parmi le peuple. Le poète (et c'est l'idée de Mme de Staël) ne doit même pas reproduire la nature comme un peintre froid, mais comme son amant, son confident, comme le traducteur de ses mystères. Alors seulement je dirai que le poète a répondu à sa vocation lorsque, en lisant son tableau, je pourrai partager l'état d'âme qui lui avait inspiré ce

(1) *Tygodnik Illustrowany* (le Journal hebdomadaire illustré). Varsovie, Gebethner et Wolff, 1890, n° 3, p. 42.

(2) La traduction est de Grabowski lui-même.

(3) *Tygodnik Illustrowany* (le Journal hebdomadaire illustré), 1890, n° 5, p. 74.

http://rcin.org.pl

tableau ; au cas contraire, la reproduction la plus fidèle de la nature ne sera qu'une description topographique.

« Si M. Witwicki me disait que les esprits et les sortilèges continuels forment le tableau vivant des idées de notre peuple, d'abord je protesterais : ensuite je lui dirais que, même s'il en était ainsi, la poésie du XIX[e] siècle ne peut et ne doit être une fantaisie continuelle ; et, en troisième lieu, qu'il ne sait ni quand ni comment on doit se servir des choses merveilleuses. »

Cette critique sévère mais impartiale nous montre combien l'esprit critique de Grabowski était développé, mais Zaleski, par affection pour Witwicki, regardait ses *Ballades* d'un œil moins sévère ; choqué du jugement de Grabowski, il ne lui répondit pas. Grabowski, inquiet, lui adressa alors une lettre (1) pleine d'excuses : « Dis-moi, réponds, est-ce que je t'ai offensé, peut-être involontairement ? Sois grand, pardonne. Si je ne suis pas fautif, montre-toi juste ; si je suis coupable, sois un ami charitable.

« J'attends ta décision, qu'elle soit une décision de paix, je l'attends avec un serrement de cœur ; elle me montrera si l'amitié est une divinité qui verse le bonheur dans mon cœur, ou si c'est seulement une agréable illusion. Réponds-moi immédiatement ; j'attends cet instant où je me jetterai dans les bras de mon compagnon, et, avec son pardon, son amitié me reviendra. »

Naturellement Zaleski oublia sa rancune, et l'échange de lettres continua ; seulement Grabowski se plaignait toujours de la paresse de Bohdan et du peu d'épanchements qu'il trouvait dans ses lettres ; et, en effet, le caractère réservé de Zaleski le poussait plutôt à la rêverie qu'aux confidences.

Il arriva que Grabowski composa une ballade et l'envoya à Bohdan pour connaître son opinion, car il savait très bien

(1) *Tygodnik Illustrowany*, 1890, n° 10, p. 150, lettre du 11 décembre 1826.

http://rcin.org.pl

qu'il lui était impossible de juger son œuvre lui-même. Il aspirait à être poète, lui aussi, et l'on sent son inquiétude, son agitation d'esprit dans sa lettre à Bohdan (1) :

« Tu ne pourras pas croire que je ne puisse me défaire d'une sorte de tristesse en comparant notre état d'aujourd'hui avec celui dans lequel nous vivions jadis. Alors nous étions tous égaux, aujourd'hui peut-être suis-je le dernier. Mais avec tout cela tu auras toujours, Joseph (2), la clef des mystères de mon cœur. Que cela t'intéresse ou non, je te dois confier tout de même toutes mes pensées, tous mes sentiments, car mon cœur a besoin d'épanchement, et c'est toi seul qui peux me comprendre. »

Nous ne savons pas quelle fut la réponse de Zaleski, mais, à en juger d'après la lettre suivante de Grabowski, elle était sévère : Bohdan n'avait pas eu la force d'encourager son ami à continuer d'écrire des vers. Quelque temps après, la situation de Grabowski changea complètement : il paya ses dettes et ne pensa plus à la poésie ; il commença à accumuler des livres pour se former une bibliothèque où il voulait, en particulier, réunir toutes les chroniques polonaises, et il quitta Varsovie pour l'Ukraine. — Ainsi Zaleski se trouva seul ; son âme n'avait plus aucun appui, et il lui manquait l'atmosphère douce de son cercle d'amis. Grabowski partait, depuis longtemps Goszczynski était parti.

Après son départ de Varsovie, il s'était vu obligé d'accepter l'hospitalité de Jean Krechowiecki et de s'installer chez lui, à Leszczynówka (3), où il avait trouvé non seulement un gîte, mais une amitié sérieuse et réconfortante. « En

(1) *Ibidem*, n° 6, p. 90, lettre du 16 février 1826.

(2) Premier prénom de Zaleski qu'on employait très rarement.

(3) Prononcer *Lechtchinouwka*, village dans le district de Human. Elle a appartenu à Jean Krechowiecki, ami de Zaleski. Aujourd'hui c'est M. Henri Lozinski qui en est le propriétaire.

http://rcin.org.pl

Krechowiecki, écrit-il dans ses Notes (1), j'ai rencontré un homme supérieur; ses capacités et ses qualités naturelles se sont développées par son séjour de quelques années à Wilna et à Varsovie. Exalté, rêveur, plongé dans les livres et les poètes, il est encore par-dessus tout d'un caractère probe et d'un cœur tendre. C'est le premier homme en Ukraine qui ait répondu aux besoins de mon cœur et de mon âme, et il me semble qu'il a trouvé en moi ce qui lui manquait à lui-même pour vivre en Ukraine.

« Dans sa maison j'ai commencé à me sentir libre, heureux; une nouvelle voie s'est ouverte dans ma vie. Les relations les plus profitables pour moi ont été celles que j'ai eues avec Michel Grabowski, qui habitait alors sa propriété d'Alexandrówka (district de Czehryn). C'est lui le premier qui vint à Leszczynówka quelques semaines après mon installation. Ce fut pour moi une joie immense; je ne l'avais pas vu depuis l'année 1821, depuis notre séparation à Varsovie. Nous avons renouvelé et étendu nos relations de l'école. »

A eux trois ils formèrent un foyer littéraire : « A Leszczynówka, nous dit Goszczynski (2), nous vivions ensemble dans une atmosphère littéraire, certainement unique dans l'Ukraine de ce temps-là; séparés, nous vivions par des lettres qui, du côté de Grabowski, étaient pleines d'entrain. Dans notre trio, c'est certainement lui qui avait le plus de vigueur. »

C'est donc à Leszczynówka que se réunissaient les trois amis de Bohdan, et c'est de là qu'ils lui écrivaient, mais, comme il laissait leurs lettres sans réponse, naturellement ils s'inquiétèrent. Enfin Michel Grabowski lui écrivit pour

(1) Livre de souvenirs en l'hommage du centenaire de la naissance d'Adam Mickiewicz (1798-1898). Saint-Pétersbourg, Grendyszynski, t. I, p. 163-164.

(2) *Ibidem*, p. 165.

http://rcin.org.pl

lui faire part de leur projet de fonder un journal littéraire, *Rocznik literatury* (*l'Almanach littéraire*), lui dit qu'ils se sentiraient parfaitement heureux sans l'inquiétude causée par son silence, et termina en lui parlant brièvement de leurs travaux et en l'invitant à revenir en Ukraine : « Les recherches dans l'histoire du pays que nous habitons, la richesse des mélodies et des légendes populaires, le développement de notre talent, voilà le plan que nous nous sommes tracé. Jamais nous n'avons été aussi enthousiastes, il ne nous manque que ta collaboration. O Joseph ! combien de fois nous pensons que si tu étais au milieu de nous, rien ne pourrait troubler notre bonheur ! combien de fois ces rêveries nous ont trompés ! Comme toujours tu es présent à nos pensées et à nos cœurs (1). »

Cette lettre resta encore sans réponse. Pourquoi? Nous ne pouvons le dire : il est possible que Bohdan ait répondu à la lettre de Grabowski et que cette réponse se soit perdue ; mais le plus probable est que la paresse de Zaleski fut la cause de son silence, cette paresse à laquelle il donnait le nom de « qualité nationale ». Ce fut seulement au commencement de 1827 que les trois amis, après un an d'attente, reçurent une lettre de lui qui leur montrait la difficulté de publier leur journal ; Zaleski ne pouvait partager l'illusion de ses amis, il connaissait trop l'esprit des éditeurs pour croire qu'ils achèteraient les manuscrits d'écrivains presque inconnus.

Michel Grabowski, oubliant sa rancune, répondit immédiatement à Zaleski et l'invita encore une fois à revenir en Ukraine (2) : « Mon cher Joseph, que je serais heureux de te

(1) *Tygodnik Illustrowany*, 1890, t. I, n° 10, p. 150, lettre du 20 juillet 1826.

(2) *Ibidem*, p. 183, lettre du 4 février 1827.

http://rcin.org.pl

voir ici ! tous mes rêves seraient accomplis et mes désirs exaucés si je pouvais embrasser dans ma maison le meilleur, le plus ancien, le plus cher de mes amis. » Mais il voyait lui-même l'inutilité de sa proposition, et il termine par ces mots : « Ne diras-tu pas que je rêve ou que je songe? Voudras-tu quitter le lieu et la société où tout est en rapport avec tes progrès, pour t'enterrer dans un désert et avec des gens sans gloire? Excuse-moi si je ne sais pas raisonnner. Mon cœur troublé parle trop partialement. »

En effet, la proposition de Grabowski ne convenait nullement à Zaleski. Il n'avait pas de foyer en Ukraine ; en y retournant, il se serait condamné à une vie semblable à celle de Goszczynski.

Quant au *Rocznik literatury*, les trois amis y pensaient toujours, mais un an s'était à peine écoulé que déjà le rêve s'était évanoui. Grabowski s'en consolait en critiquant les journaux littéraires de Varsovie : « Ces jours-ci, dit-il (1), nous avons feuilleté les numéros de quelques années de la *Biblioteka Polska*. Seigneur ! est-il possible que dans un pays chrétien paraisse un journal pareil? Quelles phrases ! quelles théories ! L'analyse de Malczeski a mis notre patience à bout. Comment ! est-il possible de laisser inaperçues des sottises pareilles? N'y a-t-il donc personne en Pologne qui ait compris *Marie* de Malczeski? N'y a-t-il personne à qui la gloire de nos premiers poètes soit chère? et permettra-t-on que n'importe quel misérable ose outrager cette gloire, critiquer la langue, faire des coupures et donner des conseils, — lui, Dmochowski, qui ne sait même pas faire une mauvaise analyse ni écrire autrement qu'un maître d'école !

« Mais sa stupidité ne me révolte pas autant que votre

(1) *Ibidem*, p. 255, lettre du 13 mars 1828.

http://rcin.org.pl

indifférence à vous, hommes de lettres, qui laissez passer ces pages injustes sans réplique et ne vous donnez pas la peine la plus légère pour redresser l'opinion publique faussée d'une façon scandaleuse. Nous dirigeons toujours notre pensée vers toi, vers Brodzinski ; est-il convenable que vous laissiez ainsi tout à l'abandon ? Ne pourriez-vous pas fonder à Varsovie un bon journal qui, certainement, ferait circuler dans toutes les provinces les nouvelles utiles, importantes même dans ce siècle d'instruction ? Chez nous où, en général, on lit si peu, un bon journal pourrait éveiller le goût d'apprendre. Mais toi probablement, tu le sens aussi bien que moi ; pourquoi donc ne faites-vous rien ? Je l'ignore. Et pourtant, laissez-moi vous le dire, rien ne justifiera une inaction si honteuse, presque criminelle ! » Et, reprenant son projet, Grabowski demandait bientôt à Zaleski de fonder un journal avec eux : « Nous persistons dans la publication de notre *Rocznik*. Nous pensons que la meilleure manière serait de l'imprimer à nos frais. A présent il est inutile de te dire que nous *comptons sur toi* pour donner plus de relief à chaque *Rocznik*. Tu ne nous as pas dit ce que tu penses y insérer, nous savons pourtant qu'il suffirait de quelques essais de ton beau talent pour élever notre *Rocznik* au-dessus du niveau de tous les journaux quotidiens et de toutes les gazettes littéraires. Nous osons espérer que si tu nous donnes quelques-unes de tes poésies, avec l'apparition de notre *Rocznik*, une nouvelle réforme de la littérature polonaise se dessinera, sans aucun doute. Autres théories, autre art ! (1) » Mais Bohdan, n'aimant ni les discussions ni la vie publique, était, moins qu'un autre, né pour ce travail ; ou peut-être encore était-il sous l'impression de son amour malheureux, amour qui, antérieur à l'époque

(1) *Ibidem*, n° 12, p. 183, lettre du 4 février 1827.

http://rcin.org.pl

dont nous venons de parler, avait jeté un voile de tristesse sur l'âme sensible du poète.

Dans les premiers jours du printemps 1825, Zaleski était venu à Varsovie avec le général Szembek, et c'est là que, pour la première fois, il aima profondément. Auparavant Bohdan ne s'était jamais arrêté qu'à des affections passagères; les impressions du moment se voilaient immédiatement dans sa mémoire sans y laisser de trace sérieuse, il en éprouvait même quelque tristesse qu'il exprime d'ailleurs dans ses poèmes lyriques (*L'Esprit des steppes*, *Mes vêpres*, *le Regret de la chaumière natale*).

Il cherchait toujours cette âme féminine, tendre et sensible, l'âme-sœur, à laquelle il aurait voulu consacrer toute sa vie, mais il ne la trouvait pas. Et voici qu'il arrive à Varsovie et s'éprend d'une jeune fille, Mlle Rose Zukowska, qui était, en effet, belle comme une rose et fraîche comme elle.

Mme Duchinska nous décrit (1), dans ses *Souvenirs posthumes de Bohdan Zaleski*, de quelle façon le poète fit la connaissance de Mlle Rose : « Au milieu de ses tristes rêveries, Zaleski reçoit une nouvelle terrible : Jean Krechowiecki lui annonce que Mickiewicz, en allant d'Odessa à Moscou, s'est suicidé. Foudroyé, le poète écrit une lettre désolée à Varsovie pour annoncer le malheur au jeune poète, Louis Zukowski. Par une coïncidence extraordinaire, cette lettre tomba entre les mains d'un autre Zukowski, propriétaire dans le Grand-Duché de Posen, et qui temporairement habitait Varsovie. Celui-ci n'avait jamais entendu parler ni de Zaleski ni de Mickiewicz; il ne comprit rien à cette lettre; mais ce père prosaïque avait une fille, Rose, enthousiaste, éprise de littérature, artiste. Elle montra la lettre à Brodzinski

(1) *Zaleski Bohdan*, souvenirs posthumes. Varsovie, Berger, 1886, p. 16.

http://rcin.org.pl

et, ayant appris qu'il connaissait bien Zaleski, elle le supplia de la présenter au « rossignol ukrainien ». C'était avant Pâques. Brodzinski écrivit à Bohdan en l'invitant pour les fêtes à Varsovie. Le poète arriva comme avec des ailes ; avec Brodzinski ils allèrent chez M. et Mme Zukowski. La jeune rêveuse s'enflamma pour Bohdan, et Zaleski en fut bientôt épris lui-même.

L'histoire des rapports de Bohdan avec Mlle Rose est inconnue dans ses détails; Zaleski n'en parla guère, et seulement çà et là lui échappèrent quelques mots d'enchantement ou de tristesse. Pourtant il dut en parler à son ami Grabowski, car celui-ci dans une lettre du 9 août 1825 (1) y fait allusion :

« Cueillons la *Rose* tant qu'elle s'épanouit,
Avant que le temps sévère porte outrage à ses charmes,
Prenons la fleur de l'amour tant qu'elle brille,
Qu'elle est douce et éveille les espoirs ! »

« Je lui envoie ma salutation : « A une inconnue lointaine, « un inconnu lointain. »

Mais le bonheur de Zaleski dut être bien rapide, et ses regrets bien longs :

« Ils se sont vus un an, puis ils ne se virent plus de tout un [siècle ;
Leurs cœurs se sont brisés, tous les deux sont sur leur couche [funèbre.

« La jeune fille est étendue dans sa chambre, sur son lit ;
Et le cosaque est étendu au milieu de la chênaie dans le carre- [four.

« Là-bas, la tête de la jeune fille repose sur un coussin, sur un [coussin de duvet ;
Et le cosaque n'a, hélas ! que sa simple veste sous la tête.

(1) *Tygodnik Illustrowany*, 1890, t. I, n° 7, p. 103. Voir Appendice, VIII, p. 224.

http://rcin.org.pl

« Là-bas, chez la jeune fille, que de médicaments, de vins, de [miels!
Quant au cosaque, il n'a même pas une goutte d'eau.

« Oh! sur la jeune fille c'est toute une famille qui pleure;
Et au-dessus du corps du cosaque, oh! seul se fait entendre le [cri de l'aigle blanc.

« Tous les deux sont à plaindre; leurs entrailles sont brûlées [par le feu ;
Ils ont souffert terriblement, ils ont souffert et ils sont morts.

« Oh! pour pleurer la jeune fille, on entend le glas dans tout [le village ;
Et sur le corps du cosaque, seuls, dans la forêt, les loups hur- [lent.

« Les os de la jeune fille sont enfermés dans un tombeau bénit ;
Les os du jeune cosaque blanchissent dispersés çà et là (1). »

Mlle Rose n'était pas digne de l'amour de Bohdan, et le poète écrit, le 3 décembre 1825, à Michel Grabowski : « Je t'avais envoyé à Saint-Pétersbourg deux longues et tristes lettres, et j'étais déjà très inquiet lorsque enfin R. m'apporta de tes nouvelles. Je regrette infiniment que ces lettres dont je t'ai parlé se soient perdues ; elles t'auraient appris beaucoup de choses nouvelles et tout à fait imprévues : ce que j'ai perdu, ce que j'ai souffert. Il me semble que pour cela il faudrait des siècles, et pourtant tout s'est passé en quelques jours, en quelques heures. Y a-t-il quelqu'un sur la terre qui vive pour les sourires? Il y a peut-être des gens privilégiés, mais ce sont des idiots, des lâches! Permets, cher Michel, que je m'épargne cette fois-ci la description des terribles détails qui ravagent mon cœur. Rose m'a trompé honteusement ; mon meilleur

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 249 : « Dwojaki Koniec. »

http://rcin.org.pl

ami après toi est mort... Je vois, mon cher Michel, qu'en écrivant à la hâte, je m'explique mal. J'ai parlé de la mort de mon ami, sans te dire son nom. Tu ne l'as jamais connu, ou plutôt tu le connaissais par son mauvais côté. Julien Zaleski (1), après ton départ de Varsovie, s'est réconcilié avec moi, et j'ai pu me convaincre qu'avec une âme aussi noble et aussi tendre que la sienne il était digne de ma sympathie. Lui aussi m'a donné des preuves nombreuses et attendrissantes de son affection. Enfin en septembre il s'est tiré au cœur un coup de revolver. La cause de ce suicide était le rêve, le désir d'un autre monde et les poésies de Mickiewicz. — Tu ne m'aurais jamais reconnu, Michel, tant ces malheurs ont assombri mon esprit et changé mon caractère. — Je vis tout seul dans mes pensées les plus sombres,

« Et si je souris, c'est comme par punition,
Et si je chante, c'est sur un ton triste. »

Bientôt pourtant Bohdan fut moins sombre, car, sans doute, il avait pardonné à la légère et gracieuse Rose. Le jeune homme avait fini par oublier à demi sa décision de dédaigner la femme inconstante. C'est du moins ce que nous permet de croire la lettre (2) du 20 janvier 1826, écrite à sa sœur Antoinette Linowska. Il affecte un ton très gai, rappelant les rapports de l'enfant espiègle qu'il était autrefois avec sa sœur aînée, et voici ce qu'il dit de son amour pour Mlle Rose : « J'ai aimé terriblement et j'aurais fini comme Julien, n'étaient ma religion et la sagesse qui me disaient à l'oreille : « Quitte l'inconstante ! » Mais qui sait si je ne m'é-

(1) Son cousin et ami qui s'est suicidé. Du reste, il y eut à cette époque une espèce d'épidémie de suicides qu'on serait tenté d'attribuer à l'influence des poésies de Mickiewicz.

(2) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 12.

http://rcin.org.pl

prendrai pas d'elle encore une fois, car cent qualités rares avec de beaux yeux et des baisers sont des conseillers très dangereux pour un jeune homme aussi sensible et naïf que ton frère qui t'aime de tout son cœur. »

Quoi qu'il en soit, Zaleski dut rompre avec de profonds regrets, et cette séparation, jointe au chagrin causé par la mort de son ami, le laissa pendant longtemps en proie à une profonde mélancolie :

« Et moi aussi, j'ai navigué ! et sur la mer calme (1)
Les vents, comme pour le sommeil, berçaient mon canot...
Mais qui m'attire ici par la voix et le sourire ?
Il tonne... Il y a des éclairs... et des rochers de ci de là !...
Et qui m'attire ? un sortilège ou une jeune fille ?...
Dans son œil lumineux se joue une flamme — c'est l'âme !
Ah ! quel sort elle m'a jeté au visage !...
Allons à elle... que la mer bouillonne et assourdisse tout !

« Je saute... je suis la flamme... je m'accroche à la flamme...
Les mots sur les lèvres, la pensée dans l'âme brûlent,
Mais le spectre change de plus en plus,
Et j'étreins un monstre froid, insensible...
Oh ! sirène rusée !... la lutte a été longue,
Par un effort de courage j'ai sauvé ma vie des ondes ;
Mais, confrères !... jadis, avant de naviguer,
J'avais le même aspect qu'aujourd'hui.

« Ah, l'amour !... la chimère puissante de mon âme
Par le souffle du jeune homme élevée vers les nues !
Chimère éphémère qui nous voile le monde !
Les délices de l'amour !... c'est cette rosée périssable
Qui, au printemps, à celui qui est éveillé à l'aurore,
Parera de lumière et des couleurs de l'arc-en-ciel
Sa vie jeune, florissante et pleine de parfum ;
Et... une brise légère — elle ne charme plus !

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 199 : la poésie inscrite dans le « Journal » d'un ami.

http://rcin.org.pl

« Moment de l'amour! vivement, oh! très vivement,
Comme le feu artificiel d'un signal guerrier,
Tu as jailli au-dessus du berceau de mes illusions,
Tu as jailli dans cent étoiles, et tu t'es éteint dans la foudre...
Ah! le crépuscule lugubre m'entoura pour longtemps;
Ma vie sans amour, comme la nuit sans lune
Lorsqu'on l'a voilée une fois de nuages sombres,
Aucune, aucune lueur ne l'éclairera plus. »

Cet amour esquissé à grands traits et qui se reflète dans les œuvres de 1825, telles : *la Violette*, *le Changement*, *Deux fins différentes*, etc., amour dont nous ne connaissons ni les détails ni la fin, reparaît encore trois ans plus tard dans les *Rusalki*, mais comme une sorte d'écho plaintif de sentiments tristes et lointains.

http://rcin.org.pl

CHAPITRE VIII

Œuvres des années 1825-1828

I. — Œuvres à caractère personnel.
II. — Œuvres à caractère historique.
III. — La critique et Zaleski : *a*) hommage rendu par la critique au talent de Zaleski, *b*) Mochnacki, *c*) lutte entre les romantiques et les classiques.
IV. — Nouveaux poèmes de Mickiewicz et l'admiration de Zaleski.

En 1825 Zaleski était en pleine crise poétique, écrivant, d'un côté, des œuvres d'un caractère personnel, de l'autre, des poèmes quasi historiques. C'est en ce temps, de 1825 à 1828, que parurent : *la Violette*, *le Changement*, *A ma lyre* et *le Regret de la chaumière natale*.

Les deux premières de ces nouvelles œuvres se rattachent à cet amour de jeunesse sur lequel Zaleski, plus tard, semble avoir voulu jeter un voile, mais dont nous savons déjà, par son propre aveu (1), que l'objet était Rose Zukowska (2).

Dans *la Violette* (3) il paraît s'être inspiré d'un poème de Mickiewicz, *la Primevère*, dont voici la traduction :

« A peine l'alouette a-t-elle, au haut des airs, sonné le chant le plus matinal, que la plus matinale des fleurs, la primevère, brille à travers sa corolle d'or.

(1) Lettre de Zaleski à Grabowski, datée du 3 décembre 1825, que nous avons citée plus haut; voir p. 152.
(2) Prononcer *Joukowska*.
(3) *Œuvres complètes*, t. I, p. 191 : « Fijolek ».

http://rcin.org.pl

Moi

« Trop tôt, petite fleur, trop tôt : du Nord souffle encore la gelée, les dernières neiges n'ont point disparu des montagnes, la chênaie n'est pas encore séchée.

« Abaisse tes paupières d'or ; cache-toi sous le voile de ta mère, si tu ne veux périr sous la dent du givre ou sous la perle d'une froide rosée.

La petite fleur

« Nos jours sont comme les jours du papillon, naissant à l'aube, mourant à midi ; mieux vaut un instant en avril que tout un long mois en automne.

« Si tu cherches une offrande pour les dieux, pour un ami, ou pour une amante, tresse-moi en couronne : ce sera la couronne des couronnes. »

Et Zaleski dans sa *Violette* :

« Je te sens, je te sens à ton parfum,
Enfant gâtée du moelleux gazon!
C'est en vain que tu te caches,
Mon regard curieux te trouvera toujours.

« Où es-tu, ma chère fleur?
Voici qu'elle se montre, et qu'elle est charmante!...
Comme moi, solitaire, inconnue,
Elle se cache à l'ombre d'un tombeau.

« Sois la bienvenue dans ce lieu si calme,
Gracieuse amante du printemps!
Parée du sourire de l'aurore,
Luisante des perles du matin.

« Sur ce tapis soyeux de fleurs,
Je m'assiérai à côté, à l'écart,
Et à la nature, à notre bien-aimée,
Nous rêverons ensemble.

« Mais toi si belle, si fraîche,
Ma bien-aimée t'aime aussi,
Tous deux nous devons te rendre hommage,
Je te cueillerai, oh! je te cueillerai pour ma guirlande.

http://rcin.org.pl

« Oh ! quelles délices, quelle gaîté !
Je vois mon espiègle *Zorine*...
Je vous jetterai à toutes deux, tour à tour, un regard caressant,
Car il m'est défendu de faire autrement.

« Elle presse contre moi son charmant visage.
Elle me réchauffe d'un baiser,
Mais toi, tu vis si peu de temps,
Et elle est si bonne, si tendre !

« Elle est si bonne, si tendre,
Oh ! elle n'approuvera pas une espièglerie,
Peut-être encore se fâchera-t-elle ?
Oh ! les étranges caresses que ce seront !

« Non, je ne te toucherai pas, ma petite fleur ;
Abreuve-toi des douces larmes de la rosée !
Les miennes sont amères et brûlantes
Et tes feuilles délicates ne les supporteraient pas ! »

Dans son poème *le Changement*, Zaleski donne le nom de celle qu'il a aimée ; il est vrai que plus tard, en publiant ce poème dans le recueil de ses poésies, il changera le nom de *Rose* en celui de *Zorine* (1). Bohdan nous décrit son émotion lorsqu'il a vu Zorine :

« Est-ce un tableau inanimé que ces ruines muettes !
« La soirée exhale un parfum doux et frais,
Les ombres des arbres, des tertres, sont couchées comme des géants,
Le ruisseau voisin murmure quelque chose sur le passé.

« Dans le lointain, comme baignée des larmes, brille la rive de la Vistule !
« Et la lune rêve au-dessus d'une tour ruinée,
Et sur le beffroi se dressent les chardons,
Et, à son poste, la chouette pousse tristement des cris...

(1) Le nom de Zorine vient du mot polonais *zorza* (prononcer *zoja*), qui signifie *aurore*.

http://rcin.org.pl

« O tableau expressif!... les cordes de ma lyre se confondent...
Chut! jadis elles résonnaient d'un enthousiasme de guerrier.
Aujourd'hui les *dumy* viriles sont mortes subitement.
Comme l'écho sur une lyre, comme l'écho d'un rocher...
Ah ! mes yeux ont rencontré les yeux de *Rose*,
Et, fils de Boïan, je méprise la gloire retentissante (1). »

Les deux autres poèmes : *A ma lyre* et *le Regret de la chaumière natale*, se rapprochent de la *Fantaisie à Paulin Rydzewki* par le ton qui y règne, mais la mélancolie y est douce et calme. Zaleski a l'âme remplie de tristesse en effet, et il ne cherche pas de confident, seulement il s'adresse à sa lyre (2) :

« Compagne du printemps de ma vie!
Confidente de mon âme tendre,
Que le son plaintif de tes cordes vibrantes
Assourdisse mes soupirs !

« Que ton chant uni avec le mien
Calme mes souffrances, comme un rêve!
Que, répercuté par ces murs,
Il caresse seulement mon pauvre cœur !

« Enivre mon cœur, enivre mon oreille;
Fais jaillir les larmes par un chant léger.
Car le monde est pour moi un désert sourd,
Et toi, tu y es mon écho solitaire. »

C'est dans un de ces moments de langueur qu'il composa le *Regret de la chaumière natale* (3). Cinq ans s'étaient écoulés depuis le départ de Bohdan pour Varsovie. Il se souvient avec sérénité, mais avec regret, de cette belle et souriante nature qu'il avait jadis devant lui :

« Mon village n'est pas ici,
Hélas! il est loin, très loin.

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 205.
(2) *Ibidem*, p. 201.
(3) *Ibidem*, t. I, p. 186.

http://rcin.org.pl

« D'où viennent ces nuages,
Et d'où souffle cette brise légère ?
Là-bas, au-dessus d'une belle contrée,
Le soleil luit plus brillant qu'ici.

« Tels qu'aux jours de ma jeunesse
Les champs y fleurissent dans le calme,
Le ciel et le ruisseau y sont plus transparents.
La fleur y exhale un parfum plus doux. »

Le sentiment de tristesse provoqué par la trahison de sa bien-aimée, joint au regret de la terre natale, envahit le cœur du poète. Dans sa *Duma tirée d'un chant du peuple ukrainien* (1), il exprime cette tristesse en vers plaintifs et harmonieux ; il sent qu'il n'est plus le même :

« Comme tout est sombre tout autour,
Seul le ciel limpide de l'Orient
Brille joyeux, comme exprès pour moi,
Et pourtant je n'ai pas les mêmes sentiments que dans ma jeunesse.

« Tous les sons, un à un, disparaissent de ma lyre,
Un moment accuse l'autre moment ;
Console-moi, ô son triste et sauvage !
Ne suis-je pas l'enfant de ton désert ? »

Maintenant, dans sa triste vie, il s'adresse tantôt à la *duma* ukrainienne, tantôt au vent, en les priant de le consoler :

« O son sauvage ukrainien,
Écho de la duma oubliée !
Console le cœur du solitaire,
Inspire-lui une douce et céleste consolation !

« Écoute, ô vent, mes supplications !
Sois, comme jadis, mon confident !
Emporte sur tes ailes mes impressions d'enfant
Que je n'ai jamais partagées avec personne. »

(1) *Ibidem*, p. 181. Elle avait été publiée dans le *Journal de Varsovie*, 1826, III, p. 60.

http://rcin.org.pl

Ensuite le vent doit emporter les plaintes de Bohdan en Ukraine et il lui dit :

« Arrête-toi !
. . . . . .
. . . . . .
« Là, où le murmure des chênes charme
Le sommeil éternel du héros. »

Zaleski espère qu'alors « la voix familiale d'un fils » l'égayera, et alors aussi, dit-il :

« J'étoufferai ma plainte de femme.
J'accorderai la lyre dont j'ai hérité de Boïan,
Et dans une *duma* majestueuse et virile
Je ferai renaître les combats glorieux de nos pères. »

Peu à peu le poète se console et, vers la fin du poème, il a l'espérance de devenir aussi grand que Boïan, et enfin il termine sa *Duma* par la perspective de quelque chose de surnaturel :

« Qu'est-ce encore ?... la *duma* retentit glissant sur la rosée ?...
Dans les nuages passe un vol de grues errantes !
Silence !... dans leurs mouvements ou dans leur cri
Quelque chose me révélera l'avenir. »

Son amour passé, son désespoir un peu calmé, Zaleski, comme nous avons pu le constater, écrit beaucoup ; d'une part il nous dévoile sa tristesse, son âme blessée, de l'autre il pense à l'histoire. A la dernière lettre de Grabowski, Zaleski répond le 30 mars 1825 (1) : « Je me suis jeté si rapidement et si à l'improviste dans la lecture, les projets et même le travail, mes pensées sont tellement groupées dans une sphère

(1) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 11, lettre du 30 mars 1825.

http://rcin.org.pl

d'abstractions, que je ne peux pas chasser aujourd'hui mon inspiration importune. Je me dispose, par exemple, avec la plus ferme volonté, à t'écrire une lettre, et j'écris des *dumy*, des rêveries, jusqu'à ce que le courrier parte. J'espère que bientôt cette rage passera et que j'aurai plus de temps. Moi, Michel, je sympathise avec toi en ce que je ne peux pas vivre toujours d'une vie régulière, comme les autres, mais je rêve toujours, et c'est seulement de temps en temps que je me réveille. »

Maintenant il écrit souvent des « dumy » et des « rêveries » : « Mon talent, déclare-t-il (1), est tout à fait historique, slave, et pour qu'il se développe, il me faut un grand nombre de renseignements. A quoi bon me presser ? Pour avoir honte plus tard, comme j'ai honte maintenant de toutes mes poésies. C'est pour ce motif que, ne pouvant pas travailler « Kosinski », je l'ai mis de côté jusqu'au moment où j'aurais lu davantage, où j'aurais appris, jusqu'à ce que tu m'envoies des livres de Saint-Pétersbourg. J'aurais pu, par l'imagination seule, remplacer le vide et éblouir quelqu'un pour un instant, mais ce ne serait qu'un éblouissement, une illusion, et mon système poétique cherche aujourd'hui la vérité, la vérité probe, et ni les ballades ni les vers insignifiants ne lui suffisent. Mais, pour travailler un peu, pour purifier petit à petit mon goût, développer mes sentiments et enrichir mon imagination, je me suis remis à composer les « Rapsodies ». Je suis en train d'en finir une assez longue, *Damian Wisniowiecki*, et j'en ai commencé une autre intitulée *Siryk* ou l'*Expédition en barques contre Stamboul* ; en outre, j'écris beaucoup de vers lyriques. »

Bohdan avait donc l'ambition de terminer une rapsodie

(1) *Ibidem.*

http://rcin.org.pl

historique plus longue, plus complète que ses œuvres précédentes. Ce fut *Damian Wisniowiecki* (1), qui paraît au mois de juin 1826 dans le *Journal de Varsovie* (Dziennik Warszawski).

Il choisit ce héros de l'histoire ukrainienne parce qu'il se sentait lui-même un Ukrainien, mais en même temps un Polonais. Les historiens russes voulaient que les rapports entre Polonais et Ukrainiens fussent hostiles; mais lui, il ne l'admettait pas :

« Nous autres Polonais, dit-il dans la préface de sa rapsodie, nous pouvons affirmer franchement que l'Ukraine, depuis l'Union de la Lithuanie et de la Ruthénie avec la Pologne, pendant toute l'époque des Jagellons et sous le règne de Stéphane Batory, jouissait des mêmes droits et des mêmes libertés que nous. Les querelles qui surgissaient de temps en temps entre le clergé et les seigneurs polonais ne troublaient nullement notre tranquillité et notre entente. »

Quant au sujet du poème, le voici : Le jeune prince Damian doit épouser la jeune Bojenna de Kaniow. Les paysans des alentours s'en réjouissent et acclament Damian; mais lui, en costume de fête, se promène dans son château; il a le pressentiment d'un malheur et regrette le passé :

« Depuis que la mort m'a enlevé mon grand-père,
Je traîne tristement des années pesantes,
Je veille, je poursuis les Tatares;
Je ne tiens rien en main que l'épée.
L'or de mes aïeux, leurs trésors ne me servent de rien,
Puisque, toujours armé, je garde les frontières.

« Tout est triste. Quelle tristesse, quel ennui!
Oh ! je détourne mes yeux, mes oreilles,
Lorsque à travers ce pays inhabité,

(1) *Œuvres complètes*, t. II, p. 55.

http://rcin.org.pl

A travers ce sourd désert, je cours rapidement,
Est-il le même? est-il beau le pays où il y a un siècle
Coulait le lait et le miel ! »

Damian ressemble un peu au héros du poème de Mickiewicz, *Grajina*. Ensuite Zaleski, comme il le dit lui-même dans sa lettre (1) adressée à Stéphane Witwicki, a fait entrer dans son poème quelques vers d'un chant populaire qui rendent le sujet du poème tout à fait caractéristique et réel. « Je me suis approprié les mœurs et les habitudes de l'Ukraine, les chants du peuple sont mon véritable héritage, d'autant plus que ces chants ne sont pas encore publiés et je me permets de les traduire exactement :

« Chez mon voisin, il y a une belle épouse ;
Il y a des enfants et de la tranquillité, chez mon voisin ;
Des champs florissants lui donnent des moissons,
Pour moi seul toujours le malheur !
Chez moi, pas d'épouse, pas d'enfants,
Et pas de tranquillité depuis trois ans déjà. »

Damian envoie son domestique, Konowczenko (2), avec un cortège de noce à Kaniow, il monte à cheval et, par des chemins détournés, s'en va chez sa fiancée. En route il voit quelqu'un sur une tombe, il s'approche et aperçoit un vieillard. C'est là que se termine le *Pressentiment*, première partie du poème.

L'autre partie porte le titre *Prophète*. Le personnage principal est un vieillard, Naum (3), celui-là même que Damian a rencontré sur une tombe :

« Le visage centenaire, brun, desséché,
Sa barbe couvre la moitié de son théorbe,
Quelque chose de taciturne passe dans son regard,
Comme un éclair pendant une nuit orageuse. »

(1) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 31.
(2) Prononcer *Konowtchénko*.
(3) Prononcer *Naoume*.

http://rcin.org.pl

Damian cause avec ce vieillard, il lui demande ce qu'il fait sur cette tombe; Naum lui répond que sur les tombeaux il revoit mieux le passé brillant de sa Patrie :

« Je revois les combats, j'entends des *dumy*,
Les générations de nos aïeux,
Tout distinctement, clairement...
J'entends même les paroles de nos frères. »

Il prévient le prince qu'un malheur tombera bientôt sur lui, mais Damian ne s'en soucie pas, et il chevauche vers sa bien-aimée en laissant sur le tertre le pauvre vieillard « courbé, tremblant et pâle ».

Et le poème se termine par les cris de joie du cortège de la noce revenant gaîment à la maison :

« La lueur du jour rayonne de tous les côtés.
Sur la route on entend des cris, des bruits :
Richement, luxueusement parés,
Goujats d'armée, serviteurs et heïduques,
D'un pas rapide s'approchent de plus en plus,
Ils marchent avec bruit, tumulte et pompe.

« Ils viennent, ils viennent, ils battent des mains,
Ils chantent et boivent de l'hydromel,
Ils font résonner les quatre lyres sonores,
Ils soufflent dans les fifres, battent des timbales,
Ils soufflent dans des fifres, battent des timbales,
Et chantent et boivent de l'hydromel. »

Le poème n'est pas achevé. Probablement la prédiction de Naum devait s'accomplir, les Tatares devaient poursuivre Bojenna et enlever à Damian sa bien-aimée.

Damian Wisniowiecki est une peinture admirable, quoique inachevé ; le poète a le don de ressusciter les personnages morts depuis longtemps; bien qu'ils parlent la langue d'autrefois, nous les comprenons et nous nous sentons à l'aise

http://rcin.org.pl

parmi eux. Le milieu même dans lequel ils se montrent à nous, bien que voilé d'un nuage poétique, se dessine tout à fait distinctement. De plus, bien que le poème soit incomplet, l'imagination du lecteur a été si éveillée et se trouve si bien en harmonie avec celle du poète, que nous continuons nous-mêmes la légende, selon notre propre fantaisie.

Bohdan traitera encore le même sujet dix ans plus tard dans une *Duma dorée* qu'il laissera également inachevée; son talent purement lyrique ne lui permettait pas d'écrire de longs poèmes. Ce qu'il y a d'original dans son *Damian*, c'est ce personnage du prophète populaire que l'on retrouvera plus d'une fois dans sa poésie. Ce personnage de Naum doit d'ailleurs avoir eu son modèle dans un prophète ukrainien du XVIII[e] siècle, Wernyhora (1), dont Zaleski a peut-être entendu parler chez sa tante Kundzicz ou, plus tard, à l'école de Human par son ami Goszczynski.

C'est ce personnage de Naum, aperçu à travers un voile de mythes et de légendes, qui donne à la rapsodie de *Damian Wisniowiecki* une place supérieure parmi les poésies ukrainiennes de Bohdan.

Avec ces poèmes : *la Violette, le Changement, A ma lyre* et *le Regret de la chaumière natale*, d'un caractère personnel, le nom de Zaleski devenait de plus en plus connu, les journaux littéraires s'étant occupés des œuvres du jeune poète. C'est ainsi que, en 1825, dans sa revue bi-mensuelle *la Bibliothèque Polonaise*, le critique Dmochowski, après avoir critiqué le talent de Mickiewicz, parle aussi de son jeune émule : « La

(1) « Il est l'esprit de son peuple, mais également il est frère des seigneurs : il ne peut comprendre l'Ukraine sans la Pologne et sans une alliance éternelle avec elle. » — Voir la mort et la dernière prédiction de Wernyhora, Appendice, VI, p. 221.

http://rcin.org.pl

voie que Mickiewicz a prise, a été suivie aussi par Zaleski, qui, dans le sein de son cher peuple ukrainien, dans sa terre natale, cherche le sujet de ses poésies. Bien que jusqu'à présent il n'ait publié que quelques essais, c'est pourtant en lui que nous espérons, et c'est en lui que la poésie nationale trouvera un soutien. La *Rapsodie guerrière* insérée dans *les Mémoires de Varsovie*, la ballade de *Lubor*, *La colline des adieux*, charment par la vivacité de l'imagination et la grâce des expressions. »

Dans un autre journal (1), Michel Grabowski donne son avis sur les romantiques et rend hommage au talent de Zaleski : « La rapsodie des guerres des cosaques, publiée dans les *Mémoires de Varsovie*, et les poésies qui ne sont encore connues qu'en manuscrits nous ont promis une école purement nationale. Zaleski connaît admirablement le caractère de notre histoire : il sait, si je puis parler ainsi, saisir l'écho de la poésie des vieux Slaves ; et par son style pittoresque, en nous transportant dans les lieux et les siècles qu'il décrit, il nous donne l'illusion que nous entendons les sons tristes et prolongés des *dumy* ukrainiennes et voyons, reflété dans les eaux bleuâtres du Dniépr, le pays des tertres et des déserts. »

Puis c'est un jeune critique, Maurice Mochnacki (2), qui

(1) *Astrea*, Les Mémoires de la nation. Varsovie, 1825, t. I, p. 46-49.

(2) Mochnacki était de petite taille, avec une tête très grosse ; ses traits allongés et son nez crochu n'éveillaient pas la sympathie chez les personnes qui le connaissaient peu. Il avait été élevé dans la chaude atmosphère de sa famille, atmosphère créée par une mère qui l'adorait. A quinze ans il prenait part à un complot, à dix-neuf ans il était prisonnier d'État ; à sa sortie du cachot, il tomba dans un abattement profond, mais son tempérament vif et enthousiaste prit le dessus ; avec son ami Podczaszynski (prononcer *Podtchachignski*) il se jeta dans la vie publique et fonda, en 1825, un journal mensuel, le *Journal de Varsovie*. (Wójcicki, *Le café littéraire à Varsovie*, 1829-1830. Biblioteka Warszawska. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1873, t. I, p. 17.)

http://rcin.org.pl

étudie à son tour le talent du jeune poète. Dans le plus important de ses articles : *De l'état et des sources de la poésie en Pologne*, il parle de Zaleski : « L'antiquité des Slaves, la mythologie du nord et l'esprit du moyen-âge, voilà les sources de la poésie romantique en Pologne, voilà de riches sujets pour une littérature nationale, c'est en cela que se développe sa large imagination. Cette vérité a été sentie et comprise par Mickiewicz, Zaleski, Odyniec et quelques autres jeunes poètes qui, en suivant leur sentiment intérieur et leur nature, se sont élevés jusqu'aux cimes du Parnasse romantique que n'avait pas encore foulé le pied polonais. »

L'hommage rendu à Zaleski par Mochnacki avait d'autant plus d'importance qu'il avait été fait par un critique apprécié même de ses ennemis... « J'ai acquis une connaissance approfondie de Maurice Mochnacki, nous dit un de ses admirateurs (1), et j'ai commencé à apprécier en lui plus encore les qualités du penseur que celles de l'écrivain. A présent j'admire en lui son éloquence vivante, la vaste étendue de ses idées, ses pensées d'aigle. Par sa chaude parole, il a élargi la sphère de mon savoir et m'a montré de nouvelles voies et de nouveaux tableaux tout à fait inconnus pour moi ; il possède en plus une connaissance approfondie de toutes les affaires de son pays. »

Aujourd'hui on reconnaît encore mieux qu'alors l'importance de ce critique. « L'époque de ce temps-là, nous dit un des biographes (2), connaissait deux cimes : l'une atteinte par Mickiewicz, l'autre par Mochnacki. Ce que le premier était en poésie, le second l'était en critique ; Mickiewicz allumait le soleil admirable de la poésie romantique, Mochnacki ouvrait les yeux aux aveugles pour contempler ce soleil et, admirant

(1) *Ibidem*, p. 194.
(2) Bankowski Pierre, *Maurice Mochnacki*, inédit.

http://rcin.org.pl

lui-même cette vision magnifique, il forçait les autres à l'admiration... C'est lui qui, dans la nouvelle époque, devant le peuple, portait le *flambeau de la civilisation.* »

Peu après, la critique s'est tue, mais non pour longtemps, car, en 1826, la lutte entre les romantiques et les classiques devint beaucoup plus âpre. Le premier qui osa exprimer son opinion sur le nouveau mouvement poétique fut Brodzinski.

En publiant ses *Chants du peuple* dans le *Journal de Varsovie* (*Dziennik Warszawski*), il écrivit au rédacteur de ce journal une lettre où il dépeignait les caractères généraux du chant populaire et surtout du chant populaire slave ; il critiquait la nouvelle poésie polonaise imitée des Anglais et des Allemands, conseillait aux jeunes poètes de s'inspirer de l'esprit de la poésie et des chansons populaires, et en donnait ainsi la caractéristique très faible et très vague : « Elles sont simples, mais d'une simplicité noble. »

Cette « lettre » ne resta pas sans réplique. Le premier qui parla contre Brodzinski fut notre Bohdan. Il ne défendait pas la manie, si répandue alors, d'imiter les littératures anglaise et allemande, mais il se révoltait contre les conclusions molles et trop générales de la critique de son maître. Zaleski défendait le chant polonais et surtout le chant ruthène auquel Brodzinski préférait les chants serbes comme étant moins mélancoliques. Cette appréciation déplut à notre jeune poète, et voici dans quels termes il exprime son opinion dans la préface de son *Damian Wisniowiecki* (1) :

« Les véritables *dumy* ukrainiennes, c'est-à-dire celles qui sont chantées des deux côtés du Dniépr, sont, sans contredit, de tous les chants slaves, les plus remarquables. Viriles,

(1) *Œuvres complètes*, t. II, p. 55.

http://rcin.org.pl

libres, gaies, pleines de tableaux, de sentiment, d'enthousiasme, ces *dumy* sont caractérisées encore par une résignation douce, chrétienne et soumise à la volonté de Dieu. »

Cette défense de la « duma » n'avait, à vrai dire, aucune raison d'être, car elle n'était pas en péril ; mais c'était pour Bohdan une façon de manifester son patriotisme ukrainien, et puis il voulait montrer son indépendance à son ancien maître.

A ce moment, au milieu de l'année 1826, dans le *Journal de Varsovie* (1) parut un poème de Witwicki, *Le matin*. Ce poète imitait Zaleski, mais il n'avait pas beaucoup de talent : ses vers ne possédaient ni le style ni l'originalité de leur modèle, et les classiques, sachant que ses ballades, par leur infériorité, faisaient « le désespoir des romantiques », saisirent l'occasion de les attaquer. Dans la *Gazette du Correspondant de Varsovie* (2), ils publièrent une soi-disant lettre d'un propriétaire du gouvernement de Lublin qui s'étonnait du changement survenu dans la littérature polonaise et disait, à propos du poème de Witwicki, qu'il ne pouvait plus comprendre sa langue maternelle. Cette lettre fut comme un soufflet pour les romantiques. Naturellement, quelques jours après, dans la *Gazette Varsovienne* (3) parut une réponse d'un poète romantique, ami de Bohdan, Joseph Chrzaszczewski (4). D'abord il défendait la ballade et le talent de Witwicki, et ensuite il prenait sur un ton sarcastique la défense du romantisme en général : « La destinée l'a voulu : le ciel nous a punis en nous envoyant Mickiewicz ; nous sommes obligés de lire le *Switez*, ses admirables *Aïeux*, de souffrir les louanges que

(1) *Gazeta Warszawska*, 1826, n° 188, dirigée par l'ancien directeur de la « Bibliothèque Polonaise ».
(2) Dirigé à ce moment par Odyniec.
(3) 1826, n° 190, du 28 novembre.
(4) Prononcer *Hjonchtchéwski*.

http://rcin.org.pl

les étrangers lui adressent; lire les chants de Zaleski inspirés de Boïan et les légendes pleines de charme d'Odyniec, *O tempora !* »

Le propriétaire de Lublin répondit : « Sans doute Mickiewicz, Zaleski et Odyniec ont du talent, mais il faut le rendre utile pour sa propre gloire et la gloire de la littérature »; et il ajoutait que les romantiques ont trop l'habitude d'employer des mots extraordinaires, comme « les esprits, les sortilèges, les heïdamaques », etc. Cette polémique fut un sujet de longue correspondance entre Bohdan et son ami Witwicki.

Au moment de cette discussion, Zaleski n'était pas en Pologne, il était en Allemagne, en Silésie, et là dans la *Gazette du Correspondant* il trouva justement la lettre anonyme du propriétaire de Lublin : « Je feuillette et je trouve une critique très stupide de tes vers, écrit-il (1) à Witwicki, et de plus un agréable cadeau pour moi. Je regarde la signature : un vieillard de soixante-dix ans de Lublin. Je le félicite !...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Un moment de patience ! Ce n'est rien, ce qu'ils écrivent. J'ai rêvé jadis, étant enfant, combien ce serait amer d'être grondé par un critique, et pourtant aujourd'hui, si sévèrement réprimandé, je ne me sens ni triste ni gai. J'ai mangé tout à fait bien, j'ai bu, j'ai ri, jusqu'à ce que je me sois endormi. Le lendemain matin je quitte et mon *Journal* et le pays de Wielun. Au milieu des agréables impressions éprouvées à la vue de la Silésie florissante, devine quelle pensée m'a traversé involontairement l'esprit? Voici ce que j'ai

(1) *Correspondance*, t. I, p. 15, lettre du 1er février 1827.

http://rcin.org.pl

pensé : grâce à Dieu, je ne suis plus dans un pays barbare. Ici les écrivains lisent probablement Szerer, Engel, et savent ce qu'est l'Ukraine. Ils savent que six millions d'hommes possédant du bien-être, des droits, des habitudes, des chants, des héros, ne peuvent pas être appelés des *heïdamaques* (1), etc. J'ai ri encore, après et pendant tout mon séjour tantôt à la campagne, tantôt à Wroclaw (2), j'ai été de très bonne humeur. Crois-moi, je n'ai pas pensé, pas une seule fois, à nos critiques stupides. »

En prenant ce ton de plaisanterie et de bonne humeur, Bohdan voulait égayer son ami, qui avait dû souffrir en lisant une si méchante critique de sa ballade. Et pourtant, quoique Zaleski dise qu'il ne s'occupe pas des méchantes langues, il y a dans sa lettre une certaine amertume, par exemple cette exclamation ironique : « Je le félicite », ou quand, à la vue de la Silésie florissante, il prononce ces mots : « Je ne suis plus dans un pays barbare, au moins les gens savent ici ce que c'est que l'Ukraine. » Car l'amour-propre du poète, quoique atteint, souffre moins que son amour pour l'Ukraine, pour sa chère patrie, pour ces six millions d'hommes qui sont ses frères ; le nom des *heïdamaques* qu'on leur donne le révolte, et il dit que si l'on osait les appeler ainsi encore une fois, il préparerait une esquisse historique traitant des mœurs, des habitudes et des chants du peuple ukrainien, et que là, au moins, il aurait l'occasion de confondre ces « lâches ». Ce dernier mot caractérise admirablement cette soi-disant « indifférence » du jeune poète pour la critique et les critiques.

Au cours de ces discussions, parurent les *Sonnets* de Mickiewicz. Cette œuvre étonna non seulement les classiques

(1) Cosaque vivant de brigandage ; par extension, brigand, voleur de grands chemins.

(2) Breslau.

http://rcin.org.pl

mais aussi les romantiques, aussi bien par la forme que par l'exotisme, aussi bien par le mètre que par les hyperboles orientales.

Zaleski lut ce nouveau livre de Mickiewicz et, dans la solitude et le calme de la petite ville de Rawa où il se trouvait avec le général Szembek, il put approfondir l'œuvre de son cher et grand poète. Aussi le 22 février 1827 il écrivit à Odyniec (1) : « Si tu ne savais pas combien j'estime et j'aime Adam, je t'aurais envoyé un panégyrique magnifique de son talent, tant il me charme aujourd'hui. Je suis curieux de savoir à quel point de vue Mochnacki critiquera les *Sonnets*. L'esthétique n'y est pour rien, c'est un monde tout nouveau. Envoie-moi ce que Mochnacki dira de lui. »

Un an seulement après l'émotion provoquée par l'apparition des *Sonnets de Crimée*, Mickiewicz publie un nouveau poème, *Conrad Wallenrod* (2).

On sait que le héros de ce poème est un jeune homme qui, enlevé par les ennemis de sa patrie, s'initie à leurs secrets, devient leur chef, et se sert de leurs procédés et de leur pouvoir afin de leur porter un coup mortel pour sauver les siens. La scène était transportée aux temps où la Lithuanie païenne luttait contre les Allemands, mais il n'y avait pas un vers dirigé contre les Teutons qui ne le fût en réalité contre les Russes. La censure se laissa prendre à la pieuse ruse du poète qui, dans sa préface, s'était abrité derrière cette formule scholastique : que le sujet d'un poème est d'autant meilleur qu'il ne touche à rien de vivant. Elle n'élimina qu'un vers : « *Toi, tu es esclave ; l'unique âme des esclaves est la trahison.* »

(1) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 17.
(2) *Conrad Wallenrod*, avec introduction d'Armand Lévy. Paris, Librairie du Luxembourg, 1866, p. IV.

http://rcin.org.pl

L'enthousiasme avec lequel Bohdan accueillit l'œuvre de Mickiewicz fut sans bornes : « J'ai lu, j'ai lu *Wallenrod* au moins dix fois d'un bout à l'autre, écrit-il le 30 mars 1828 à Odyniec (1). Il faudrait une longue lettre pour juger toutes les beautés de ce chef-d'œuvre de Mickiewicz. Quant aux hexamètres, ils ne sont pas comme ceux des autres nations, mais tels qu'on peut les avoir dans notre langue. Il est dommage seulement qu'Adam ait pris trop à cœur les illusions de Królikowski (2) à propos des mots d'une syllabe. C'est pour cela qu'on remarque parfois la rudesse, l'incertitude, et quelquefois même une mesure tout à fait fausse. L'accent et la prosodie sont deux choses absolument différentes. Mais notre cher poète n'a pas assez réfléchi à cette différence. »

Bohdan était curieux de connaître l'opinion de la critique sur Mickiewicz ; mais Novosiltzof (commissaire impérial près le Conseil d'État), ayant lu *Conrad Wallenrod*, avait interdit tout article sur lui (3), et le résultat de cette défense fut le silence complet de la critique. Inquiet de ce silence, Zaleski écrivit à Witwicki, le 27 mai 1828 : « Cher Stéphane, pourquoi ne parle-t-on pas de *Wallenrod*? Est-il possible qu'il soit...? » On voit qu'il devinait la cause du silence des journaux.

« Les dernières œuvres de Mickiewicz, les *Sonnets* et *Conrad Wallenrod* , ont joué dans la création de Zaleski, j'en ai la conviction (4), le même rôle que, il y a quelques années, les deux premiers volumes de poésies de Mickiewicz. Ils ne l'ont pas poussé vers l'imitation de la forme ou des idées,

(1) *Correspondance*. Léopol, Altenberg, 1900, t. I, p. 22.

(2) Allusion au livre de Królikowski (Posen, 1821) intitulé *La prose polonaise ou l'harmonie et la mesure dans la langue polonaise*, où il y a tout un chapitre (chapitre VI, p. 131-155) consacré aux hexamètres polonais.

(3) Voir la lettre de Novosiltzof au grand-duc Constantin. Appendice, VII, p. 223.

(4) Tretiak Joseph, *Joseph Bohdan Zaleski*. Cracovie, 1911, t. I, p. 349.

http://rcin.org.pl

mais, tel un orage bienfaisant, ils remuaient son état moral, rafraîchissaient et éveillaient son imagination, l'aidaient à formuler les rêves et les sentiments indistincts. »

Cet avis de M. Tretiak, nous le partageons absolument : de même qu'après *les Aïeux*, et *les Ballades* de Mickiewicz, Zaleski avait composé *le Chant du Poète*, de même après *Conrad Wallenrod* il écrira les *Rusalki*, œuvre qui diffère à tous les points de vue du poème de Mickiewicz et qui témoigne néanmoins de l'influence, par opposition, du Poète des poètes sur le « rossignol ukrainien ».

http://rcin.org.pl

CHAPITRE IX

Les « Rusalki »

Le chef-d'œuvre de Zaleski : les *Rusalki*. — Projets et craintes du poète. — Le sort de son manuscrit. — Découragement de Zaleski. — Ses amis insistent pour qu'il recommence son travail. — Publication des *Rusalki*. Leur but et leur lien avec les deux poèmes suivants : *La fleur de fougère* et *Mon rucher*.

Au mois d'octobre de l'année 1828, les *Rusalki* (les Ondines) étaient déjà prêtes pour la publication, mais, jusqu'au dernier moment, Zaleski cacha, même à ses meilleurs amis, sa nouvelle œuvre. Il avait peut-être peur du jugement qu'on porterait sur cette fantaisie, si différente de ce qu'il avait créé jusqu'alors, et peut-être aussi ne voulait-il pas profaner son amour, la plaie étant encore trop vive pour la mettre à découvert. Il trouvait donc que plus longtemps il cacherait son poème, mieux cela vaudrait.

A ce moment arrivèrent à Varsovie Michel Grabowski et Goszczynski. Ils discutèrent avec Mochnacki leur ancien projet de fonder un journal et de s'adjoindre Bohdan. Mais, tout occupé de son poème, Zaleski montra devant ce projet une froideur extraordinaire. Grabowski, qui n'en soupçonnait pas la cause, crut que son ami était devenu très orgueilleux et il quitta Varsovie désolé. Dans une lettre à Zaleski, il lui

http://rcin.org.pl

dépeignit (1) l'amertume que lui avait laissée sa réception glaciale : « Excuse-moi, cher Joseph, mais je t'aurais dévoilé seulement la moitié de mon cœur si je te disais que mon entrevue avec toi m'a complètement satisfait. Il m'en est resté au contraire une sorte de discorde dans mes sentiments. Notre amitié ancienne, nos mêmes sentiments, notre même éducation, nous ont liés d'une chaîne qui doit, il me semble, ne se rompre jamais. Ces relations ont donné à nos capacités mutuelles une sorte de parenté qui fait que je ne puis être indifférent à tes progrès, comme, en revanche, mes œuvres ne te doivent pas être indifférentes. Ces quelques années de séparation ont sans doute fait beaucoup. Pendant ce temps ton talent a mûri, tes qualités ont fait ta réputation, elles t'ont créé des relations dont tu es digne ; mais pour moi, ces quelques années de séparation n'ont presque pas existé. En pensant toujours à toi, en me réjouissant de tes progrès, j'allais toujours avec toi ; je trompais en quelque sorte la distance du temps et des lieux, et je pensais qu'en te revoyant enfin j'aurais le même droit que jadis de lire dans ton cœur et de t'ouvrir le mien, de parler de ce que nous avions fait et de ce que nous avions entrepris ; en un mot, de communiquer avec toi en tout ce qui constitue la vie intellectuelle de l'homme.

« Réponds toi-même si dans ces espérances je n'ai pas eu de déception ? Nos conversations ont été la plupart du temps comme celles de deux hommes qui viennent de faire connaissance, et si je te parlais de tes travaux et de tes pensées, tu ne répondais qu'à demi mot avec un ennui visible de parler de tout cela à un étranger qui, indiscrètement, aurait touché aux mystères de ton âme. Il y avait une sorte de mépris, un

(1) Tretiak Joseph, *Bohdan Zaleski*. Cracovie, 1911, t. I, p. 367, lettre du 19 septembre 1828.

http://rcin.org.pl

sentiment de ta supériorité et une sorte de dédain que notre longue amitié aurait dû m'épargner. »

Zaleski fut sensible aux reproches de Grabowski, mais néanmoins il refusa sa collaboration au journal de critique ; tandis qu'à Odyniec, qui fondait *Melitele* (la Déesse des fleurs et de la verdure), revue purement littéraire, il crut pouvoir assurer son concours et promettre les *Rusalki*.

Peu après il se vit obligé de partir avec le général Szembek dans les environs de Cracovie, et, quoique son œuvre fût déjà prête, il ne l'envoya pas encore. « Je ne veux pas, écrit-il (1) le 4 novembre 1828 à Odyniec, que mon poème passe de main en main avant l'impression, et c'est pourquoi je ne l'ai pas envoyé à Varsovie. Je crois de plus que tu n'en auras pas fini avec les gravures et l'impression de l'amanach avant le Premier de l'An et que ton projet (d'éditer *Melitele*) ne se réalisera pas si vite. Qu'importe que l'almanach paraisse en hiver ou au printemps, s'il doit gagner à ce retard au double point de vue de la valeur du texte et de la beauté des ornements ? »

Cette lettre fut envoyée à Odyniec par l'intermédiaire de Witwicki, qui devait donner à *Melitele* son œuvre *Tobie*, mais il voulut auparavant connaître l'opinion de Zaleski et la lui envoya. La lettre de Bohdan du 4 novembre 1828 (2) montre qu'il l'a lue attentivement et qu'entre ces deux amis il n'y avait pas seulement sympathie, mais encore communauté de sentiments religieux :

« Ta lettre et ton manuscrit, je les ai reçus dimanche. Après avoir lu *Tobie* plusieurs fois, et après avoir souligné au crayon rouge quelques vers qui me semblaient moins heu-

(1) *Correspondance*, t. I, p. 26.
(2) *Ibidem*.

http://rcin.org.pl

reux, j'ai attendu pour te les signaler la veille du jour du courrier.

. . . . . .

. . . . . .

« Je dois te parler du rêve que j'ai fait la nuit dernière. J'ai rêvé de toi, et ce rêve était magnifique en même temps que terrible : ta destinée était le plus grand triomphe poétique, puis la mort. Jamais en réalité je n'avais eu de telle vision ; je me suis réveillé en larmes et en proie à une religieuse exaltation. J'ai noté un curieux détail pour te le raconter. Je me souviens du sens de quelques mots et des comparaisons du discours que, pendant ce rêve, je t'ai entendu faire au cours d'une réunion solennelle. Jusqu'à présent, au souvenir de ce rêve terrible, le cœur me bat plus fort. Je ne croyais pas t'aimer autant ! »

Puis Zaleski se rend à Cracovie et ne donne aucune nouvelle à ses amis ; il en résulte des lettres et des reproches désagréables. Enfin il revient à Sochaczew pour y constater que ses *Rusalki* avaient disparu. Sous cette mauvaise impression et pour s'excuser, il écrit à Witwicki, le 1er décembre 1828 (1) : « Odyniec doit être fâché contre moi. En partant, j'ai laissé mon manuscrit pour lui chez la personne la plus respectable du monde ; elle est partie subitement pour la Galicie, et le poème sans doute aussi ! Que devient mon poème ? » Sur quoi, pressé par Witwicki, Bohdan promet cependant de recopier les *Rusalki*, mais il aurait préféré qu'on l'en dispensât, car, dans son état de nervosité, il ne recherchait pas la gloire ; quand il céda enfin, ce fut en disant que si Odyniec voulait absolument son poème pour *Mélitèle*, il devrait le publier seulement à la fin, au besoin sur la couverture.

(1) *Ibidem*, p. 28.

http://rcin.org.pl

En consultant toujours la correspondance de Zaleski, nous voyons que, tout à la fin du mois de décembre, il s'est enfin décidé à envoyer les *Rusalki*, car il les copie (1) : « J'ai été obligé cette nuit de recopier les *Rusalki*, de les recopier de mémoire, quoique je sois triste et souffrant. Je les mets sous ta protection particulière : corrige, change, surveille les épreuves. Elles ne valent déjà pas grand'chose; que les fautes d'impression ne les rendent pas encore pires. C'est une petite partie de mes longs rêves dans le monde de la fantaisie. Lis la dernière strophe de l'Épilogue, et tu verras quel était mon but en les écrivant. Je leur ai donné le sous-titre de *fantaisie*, mais j'aimerais mieux *mystère*. Imprimez ce que vous voudrez. »

Enfin, pour faire parvenir son œuvre à Odyniec, il la confie à Witwicki, en le priant d'écrire une explication pour les *Rusalki* et d'indiquer que cette fantaisie et d'autres dans le même genre devaient être considérées comme des esquisses précédant un grand tableau historique, et non comme une œuvre achevée. En réponse, Witwicki envoya à Zaleski une critique détaillée des expressions, de strophes même, tout en louant l'ensemble. Le poète consentit à toutes les corrections; la critique de son ami lui plut beaucoup, il l'en remercia (2) avec effusion : « Dans un sentiment de pleine et tendre reconnaissance, je te remercie de la preuve affectueuse et délicate de ton amitié. En quatre jours j'ai reçu de toi trois lettres, et la bonté dont elles sont pleines et ta compassion ont diminué mes souffrances. La pensée que, dans les années où je cherchais seulement les personnes avec lesquelles je pourrais vivre passablement, j'ai trouvé un ami comme toi, c'est pour moi un véritable bonheur. »

(1) *Ibidem*, p. 29 : lettre du mois de décembre 1828.
(2) *Ibidem*, p. 30 : lettre du 20 décembre 1828.

http://rcin.org.pl

La critique indulgente de Witwicki encouragea Bohdan aux épanchements, et il lui apprit qu'en ce moment il avait déjà en manuscrit quelques fragments d'une fantaisie : *La fleur de fougère*; il espérait que le coloris et le sentiment y seraient plus nets et mieux exprimés.

Après la critique de Witwicki, Zaleski reçut celle d'Odyniec, mais elle produisit sur lui un effet contraire. Il consentit à changer un vers sur la demande d'Odyniec, mais il ne cacha pas à Witwicki son mécontentement. En se moquant du critique, il envoya à Witwicki la carte d'Odyniec où ce dernier lui demandait d'écrire quelque chose de « *national* » pour concourir avec Mickiewicz et avec lui, Odyniec, ajoutant qu'il le publierait dans un chapitre spécial. « Cette pensée, écrit Zaleski (1), m'a tellement amusé qu'immédiatement je me suis assis à mon bureau, et j'ai commencé à écrire une *dumka* du Cosaque se moquant du frère Lithuanien. Je regrette de ne l'avoir pas terminée, car elle avait un coloris vraiment national. Peut-être cela vaut-il mieux, car Odyniec s'en serait offensé. Enfin je parierais, comme un Anglais, que ses dix ballades seront moins nationales que dix de mes vers. Tu lui as conseillé de ne pas concourir avec Mickiewicz; moi, sans orgueil, je peux dire que, dans mon genre, Odyniec ne me fait pas peur, quoiqu'il vole les meilleures inspirations de Walter Scott et de Moore. Mais je le laisserai tranquille. »

Encouragé par la critique favorable de son ami Witwicki, Bohdan désire réellement voir ses *Rusalki* publiées; il prie encore une fois son ami d'en surveiller les épreuves, et fait fi des opinions d'autrui : « Que le vulgaire lettré se moque tant qu'il voudra. Mes *Rusalki* t'ont plu, et elles m'ont procuré quelques instants de plaisir; cela suffit. »

(1) *Ibidem*, p. 31.

http://rcin.org.pl

Mais que sont en elles-mêmes les *Rusalki*?

L'action se passe en Ukraine, et le héros du poème est un Cosaque, Cislaw, « ukrainien de cœur et d'âme », très brave, qui, dans une nacelle (*czajka*), a su éviter le Nienaszyniec (*Nienachinietz*), la plus terrible cataracte du Dniépr. Mais cet Ukrainien, ce cosaque zaporogue, nous rappelle tellement Zaleski, il lui ressemble tant, que, en lisant le poème, on change le nom de Cislaw en celui de Bohdan. Par la bouche de son héros, Zaleski a conté l'histoire de son cœur, et il en dit tout avec une parfaite franchise, une grande simplicité et une grâce surprenante; il a revêtu d'une forme musicale, originale, fantastique, un amour qui s'enfuit sans laisser de traces profondes et dont la déception n'évoque aucune crise de désespoir, mais, tout au contraire, laisse une véritable douceur dans le souvenir du bonheur passé. C'est sûrement un amour semblable qu'avait éprouvé le poète pour Rose Zukowska.

Les *Rusalki* se composent de quatre parties et d'un *Épilogue*. La première « duma » porte le nom de *la Crise;* le poète la commence par une invocation à son jeune âge, ce qui forme comme une sorte de thème fondamental.

« Sois béni, ô mon jeune âge, — songe rêvé sur des fleurs, mon songe doré, — idéal de foi, de vertu, — d'amour et de liberté! »

Et aussitôt après il raconte son amour pour Rose Zukowska, à laquelle il donne le nom poétique de Zorine; dans le temps où il l'aimait, il était tout autre, « tendre, simple », mais elle était si belle!

« C'est qu'aussi c'était une vraie magicienne, — sa bouche était pleine d'enchantement ; — vive, folâtre comme une Rusalka, — quels yeux, quelles joues !

« Quels yeux, quelles joues! — Des yeux brillants, noirs,

http://rcin.org.pl

grands ! — Ce n'étaient pas des joues, mais des roses : — une vraie, une vraie magicienne ! »

Ce mot de « magicienne » se retrouve dans la chanson populaire très belle et très connue de Hrytzia qui a été empoisonné par jalousie :

« Ne va pas, Hrytzia, aux soirées,
Aux soirées on rencontre des jeunes magiciennes !
L'une d'elles est une jeune fille aux cils noirs ;
C'est une vraie, une vraie magicienne (1). »

Les cils noirs sont considérés en Ukraine comme une parure précieuse de la jeune fille ; ils sont aussi un signe de fascination. Zaleski le savait, et c'est certainement pour cette raison qu'il donne à la jeune fille des cils et des yeux noirs.

En voyant cette beauté céleste, le cosaque intrépide a eu peur pour la première fois de sa vie, il a eu peur de cette capricieuse Rusalka qui se promettait de l'asservir :

« Je ferai de toi ce que je voudrai. »
« Que je cligne des yeux seulement, que je fasse un geste, — tu deviendras un oiseau, un poisson de fleuve. »

Et lui il s'effrayait de ce que lui disait Zorine, et il tremblait malgré lui ; allait-elle lui ordonner de « rapporter un rayon argenté de la lune » ?

Mais il y a dans la vie de l'homme un moment où la faiblesse se redresse sous l'inspiration d'une mâle volonté. Ainsi Zaleski, quand il veut éloigner de lui l'enchantement que la belle « aux cils noirs » avait jeté sur lui : tout son

(1) Maksimowicz, *Malorosyjskie piesni* (Les chansons ruthènes). Moscou, Siemion, 1827, p. 107. Voir Appendice, IX, p. 226.

http://rcin.org.pl

être se révolte contre les chaînes dont elle l'entoure; jeune cosaque, il a honte d'être plus faible qu'une jeune fille :

« Quoi ! c'est l'enfant du désert — qu'une jeune fille humilierait ! — Que ma volonté s'accomplisse ! Je pourrais faire pire — sans que ma conscience ait rien à me reprocher. »

Enfin il sent une souffrance cruelle ravager son cœur, il se débat vainement; il ne peut plus renfermer en lui les sentiments qui lui déchirent l'âme, et il se décide à aller au bosquet des Rusalki, dans une caverne nommée « Oreille des Regrets » pour y avouer son amour :

« Non, j'écouterai le conseil de mon cœur, — j'irai avec ma dumka et mon courage, — je confesserai la vérité pure, — et peu m'importent les obstacles. »

Au début de sa nouvelle duma : *La plainte*, son héros chemine à travers un beau pays, par un jour serein, mais il a toujours l'âme triste; les souffrances de son cœur s'ajoutent à la frayeur de voir les Rusalki, ces « spectres effrayants ». Enfin, après avoir traversé les bosquets, les fossés, il se glisse hardiment au-dessus de l'abîme au fond duquel se trouve la retraite désirée. Devant elle s'étend un brouillard, à l'entrée croît un chêne touffu, le nuage de la brume empêche de voir jusqu'au fond, mais finalement son regard y pénètre. Il entre, s'agenouille, et tout ce qu'il sait — sur le cœur de Zorine — sur sa tête folle — il dit tout « dans un tendre langage aux flots dorés ». Après cette confession, cette plainte, il se sent plus calme.

« Je me levai... et j'étais comme après la prière, — lorsque le fardeau des péchés s'amoindrit, — et que l'homme, se sentant plus léger, — donne son amour au monde entier. »

Joyeux, vif, insouciant, il franchit les rocs, mais... tout à

http://rcin.org.pl

coup, dans une cour, sous le pommier, il voit un essaim de jeunes filles, vêtues de blanc, s'amuser à se poursuivre.

Les rayons obliques du soleil couchant éclairent la plus belle de ce groupe, Zorine. Elle reconnaît Cislaw et, rapide comme un oiseau, vole vers lui, l'oblige à s'asseoir sur le gazon, trace un cercle autour de lui avec son pied en lui défendant d'en sortir sans sa permission :

« Je te renferme dans ce cercle, dit-elle, — avec autant de soin que tu surveilles la prunelle de tes yeux ; — garde-toi de faire un seul pas au dehors, — un seul demi-pas sur ce chemin!

« Rien ne fera, ni prières, ni larmes ! — Ni prières, ni larmes : rien ne fera ! — Tu connais ma puissance ; je serai cruelle. — Bien tu verras. » — « Bien, je verrai. »

Pour tourmenter davantage son amant et s'amuser, Zorine entraîne les autres jeunes filles loin dans les champs, — c'est la *Ronde de la petite caille* (1) :

« De plus en plus vite, comme le reflet de la vague, — comme un petit nuage blanc, fin, — leurs robes s'agitent encore, — elles s'agitent encore... elles ont disparu dans le lointain. »

Alors Cislaw, courbé en deux, poursuit comme une flèche les jeunes filles. Il court ainsi comme le vent; et Zaleski, pour peindre le mouvement, la vitesse, l'allégresse, se sert de mots courts, imagés, qui non seulement représentent la poursuite, mais encore entraînent le lecteur :

« Alors tout doucement, courbé en deux, — rapide comme la flèche, rapide comme l'oiseau, par-dessus le ruisseau, par-dessus le fossé, le long de la haie, au galop, à la poursuite des jeunes filles. »

Il courait ainsi et, perdant haleine, tout à coup, il s'aper-

(1) Allusion à la danse qui consiste à se poursuivre et qui s'appelle en polonais : *przepióreczka* (la petite caille).

http://rcin.org.pl

çoit que les jeunes filles se sont retournées, il tombe sur un tertre, et de là il peut, sans être vu, les observer.

Elles s'arrêtent pour un instant et commencent aussitôt après à danser en chantant une chanson joyeuse :

« Fitt, fitt, fitt, fitt, petite caille! — petite caille belle et fraîche, — tu ne te sauveras pas dans les blés ; — tu ne te sauveras pas, petite chérie! »

Et elles tournent, elles chantent, elles folâtrent. Cislaw songe à tomber sur elles à l'improviste ; mais, tout à coup, il est ébloui par un spectacle merveilleux :

« Derrière les monts, là où les rochers — se baignent dans le fleuve, au milieu du bois, — tantôt se cachent, tantôt reparaissent — cinq, six, sept, jusqu'à dix...

« Les voilà, les voilà derrière les joncs, — au delà du fleuve, au delà des buissons ; quoi ? d'où ? qui cela ? Bats-moi, tue-moi ! je ne le dirai pas! »

Quant à la quatrième « duma », elle porte le nom de : *Merveilleux* ; le poète y peint une vision vraiment des plus bizarres. Il aperçoit dans l'air, sur un nuage, les Rusalki voltigeant, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant. Elles sont entourées de rubis étincelants ; des nuages, des papillons et des roses tombent sur la prairie, et tout ce tableau est reflété dans les eaux bleuâtres du Dniépr.

Quelle différence entre le dénouement du *Chant du poète* (1) et l'Épilogue des *Rusalki*! et pourtant seulement cinq ans les séparent. Dans le *Chant du poète* il espère, il est gai et souriant, peut-être un peu superficiel ; maintenant il a une sorte de mélancolie profonde qui a sa source dans le regret du passé.

(1) Voir p. 122.

http://rcin.org.pl

« Sois béni, ô mon jeune âge », ces vers sont comme un refrain, comme un lien unissant la première « dumka » des *Rusalki* avec l'Épilogue.

Jadis tout l'élevait vers des sphères plus hautes et « des doux embrassements de ma bien-aimée — je courus aux actions brillantes », sûr d'être approuvé de tous. C'est en vain que Zorine le retient, c'est en vain qu'il entend ces mots prophétiques :

« Tu vas dans le monde, Dieu sait pourquoi ! — Ce que tu désires, tu ne l'obtiendras pas ; — tu perdras celle que tu embrasses aujourd'hui ; — la tristesse troublera ta jeunesse. »

Rien, aucune force ne peut le retenir, il dit adieu aux bords du Dniépr, et aujourd'hui il est « froid, triste, indifférent ». Les prédictions de Zorine s'accomplissent. Le miracle s'éloigne de lui, le monde des miracles s'évanouit comme une illusion, son cœur ne pense plus à l'amour, tout le trompe, même la gloire. Seul lui reste le souvenir des enchantements et des chants de Zorine. Enfin vient le découragement, même le désespoir du poète ; il injurie la jeunesse : le jeune homme, dit-il, ne sait ce qu'il désire, vit toujours dans les rêves :

« Il repousse loin de lui la réalité ; — pour des illusions il rompt avec elle, — et, comme la feuille détachée de la branche, — il vole, s'élève et se dessèche. »

Puis Zaleski termine toute sa « fantaisie » par une strophe philosophique :

« Toutefois notre provision de bonheur — se compose d'un instant de merveilles, — d'un tableau, de quelques sentiments, — de quelques souvenirs des jeunes années (1). »

(1) Traduction de M. Venceslas Gasztowtt dans le *Bulletin Polonais*. Paris, Reiff, 1900, n° 145 du 15 août, p. 201-210.

http://rcin.org.pl

Cette dernière strophe a une grande importance, le poète lui-même l'a dit à Witwicki : « Lis la dernière strophe de l'Épilogue, et tu sauras quel but j'avais en écrivant les *Rusalki*. » Quoi qu'il en soit de cette conclusion photographique et pessimiste, tout l'ensemble des *Rusalki* est musical au plus haut degré, et tellement léger qu'il ne laisse dans l'âme aucun tableau réel, seulement des échos insaisissables qui se poursuivent. Les *Rusalki* elles-mêmes sont un écho du chant printanier de la steppe :

« O steppe, steppe, notre père ! C'est de toi que nous tenons, c'est à ton image que nous avons des fronts si rêveurs. Oh ! nous sommes frères, tous, tant que nous vivons dans ton sein ! Et la Duma n'est-elle pas notre sœur ? Son visage n'est-il pas comme le nôtre, étrange, triste et mystérieux ? (1) »

Le but de Zaleski dans ses *Rusalki*, c'était donc de peindre, sous la forme d'un poème fantastique, les impressions merveilleuses qu'il avait éprouvées dans son enfance, entouré de la nature belle et souriante, et qu'il portait dans son âme, comme un monde auquel, dans les moments tristes, il faisait appel pour consoler son cœur. Pour lui ces impressions d'enfance, qu'il gardait encore fraîches, étaient pour sa vie poétique comme une bénédiction qui le prédestinait à être le successeur de Boïan.

Cette idée, il veut l'exprimer dans *La fleur de fougère* (2) (écrite en 1827 ou 1828), qui ne devait jamais être terminée et dont les fragments ne parurent que dans le premier volume des *Œuvres posthumes* de Zaleski. A l'heure de sa vie où nous sommes parvenus, Bohdan compose également *Mon rucher* (3), qui, avec *La fleur de fougère*, se rattache aux *Rusalki*.

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 85.
(2) *Œuvres posthumes*. Cracovie, l'Union des Imprimeurs, 1891, t. I, p. 160.
(3) *Ibidem*, p. 167.

http://rcin.org.pl

Mon rucher, écrit en grande partie en 1826, forme comme une transition entre le *Chant du poète* et la *Fleur de fougère*. Ce sont les impressions de l'âme d'un adolescent, ses exclamations enthousiastes devant la nature, les souvenirs de sa petite patrie :

« Tout se tait... çà et là sur les montagnes, dans la forêt,
Se fait entendre un écho alerte,
Ou un zéphyr odorant m'apporte l'air mélancolique
De la duma plaintive d'une moissonneuse.
. . . . . .
. . . . . .
« Çà et là les champs, comme les nuages ombrent les cieux,
Sont ombrés par des bosquets, par un bois de chênes ;
A gauche du village, comme la neige au fond des collines,
Blanchit le gruau de mai. »

Après ces vers devait probablement venir la description d'un rucher, puisque le poème porte ce titre, mais il est inachevé.

La dernière strophe qui termine le fragment est très bizarre :

« Oh ! belle onde brillante, onde aux flots bondissants !
Oh ! comme j'aime à te contempler !
Une voix... un bruit léger... Oh ! que le temps est beau !
Qu'est-ce donc ? de quoi s'agit-il ? Encore quelqu'un ! »

Ces quatre vers prouvent que l'intention de l'artiste était de continuer ; peut-être même voulait-il raconter une aventure ; mais ensuite l'inspiration lui manqua, et le poème resta inachevé.

Dans la *Fleur de fougère* il se donne le nom d'oiseau-léchite (1) ; il affirme que c'est du joueur de théorbe qu'il a entendu la « duma vivante », et dit même l'avoir « dévorée » ; et

(1) C'est-à-dire polonais, voir note p. 76.

http://rcin.org.pl

c'est vrai que, dès la plus tendre enfance et avant toute expérience de la vie, il a subi l'influence de l'enchantement de la steppe ; c'est au milieu des kourganes poétisés par les légendes, sous le charme de la riche nature et de la fantaisie populaire, que ses goûts poétiques se développèrent ; mais jamais le charme des tombeaux et des contes n'aurait pu embraser d'une telle ardeur l'âme de cet adolescent, si cette âme elle-même n'avait pas été aussi sensible.

Dans la « duma », l'oiseau-léchite s'en va inaperçu, le peuple le regrette, mais les guérisseurs murmurent entre eux :

« Si Dieu lui permet de revenir, alors il reviendra
Prophète, savant et avec une fleur de fougère. »

Trois jours l'Oiseau-léchite erre sur les bords de la Siniucha :

« L'Oiseau-léchite allait plus loin, toujours plus loin.
Il suivait les rives de la Siniucha que couvre la rue,
Celles de la Ros, au milieu du muguet blanc,
Le long de la Tasmisa jusqu'à la steppe muette. »

Il passe trois nuits sur les tertres des tombeaux, au milieu de la steppe verte, sous la lueur prophétique des étoiles ukrainiennes, penché sur les dépouilles des grands hommes, regardant la grande lune rouge ukrainienne. Et au-dessus de lui plane un aigle, suivi de trois faucons, et, derrière eux, le murmure de la steppe ; enfin une chaîne de grues voyageuses le prend sous sa protection, et l'une d'entre elles, celle qui les dirige, arrache une branche de fougère et la donne à son protégé :

« La grue voyageuse cueillit une branche et me dit hardiment :
Prends-la, qu'elle fasse ton bonheur et dans la veille et dans le rêve.
O toi, Oiseau-léchite, tu es mon hôte ;

http://rcin.org.pl

Aussi il m'est pénible de te prédire ton sort,
N'aie pas confiance en cette fleur,
Tu es également un pèlerin errant — oui, une grue voyageuse
[en ce monde. »

De ce moment l'Oiseau-léchite se sent fort; il pourrait même atteindre le ciel, et il voit tout, il entend tout, il comprend ce que chante toute fleur, toute herbe — une âme de prophète est en lui :

« Il voit partout et il entend tous les bruits,
Ce que chantent et les fleurs et les herbes,
Les oiseaux du bon Dieu, les insectes, la steppe immense;
Il promène curieusement son regard tout autour de lui;
En vain l'arroche lui murmure : « Malheur! »
Et la molène blanche : « Oh! que je suis contente, que je suis
[contente! »

La voix puissante de la steppe pénètre son âme, le prépare à ne chanter que cette steppe. Il reçoit le baptême de la vraie poésie, il poursuit sa route, il voit des cataractes, il entend dans le bosquet les rires des Rusalki, il entend le chant du rossignol, et finalement il est invité par un prince et une princesse :

« Chut! chut! chanta d'une voix vive le rossignol;
Chut, chut, ici, ici, mon frère des bords de la Ros;
Ici, ici, à moi, viens voir, viens admirer.
Le prince t'invite, la princesse t'invite aussi,
Mets ta guirlande sur ta tête
Et viens vite chez nous — vite, vite! »

Quel devait être le développement de ce poème également inachevé ? Que signifiaient les détails de la fin?

Il y a certainement un lien entre ces trois œuvres : les *Rusalki*, *le Rucher*, et *La fleur de fougère*, puisque ce sont ces Rusalki que le poète peint dans chacune d'elles, mais il existe

http://rcin.org.pl

une différence entre les *Rusalki* proprement dites et *La fleur de fougère.*

La première œuvre est l'évocation des dernières années de sa vie, tandis que dans l'autre il parle de son enfance. Il se compare non à une alouette, comme jadis dans le *Chant du poète*, mais à un aigle, et *La fleur de fougère* est le symbole de son génie poétique.

Le poète ne termina pas son poème et, au lieu d'achever l'œuvre commencée, il se mit à écrire d'autres poésies.

http://rcin.org.pl

CHAPITRE X

Dernières années de Varsovie

I. — Les relations nouvelles.
II. — Les œuvres dernières. — *Le Pèlerin dans un pays étranger*, la dernière œuvre de Zaleski avant l'insurrection.
III. — Le sentiment patriotique chez Zaleski.

Après *Les Rusalki*, en 1829, la vie de Zaleski n'a pas changé; il est encore chez le général Szembek; il est toujours mélancolique, avec de passagers accès de gaîté : il croit voir que son talent ne répond pas à son désir et, dans son découragement, il brûle son roman sur Kosinski. Pourtant il se résigne; il s'aperçoit que son tempérament n'est pas du tout épique, mais lyrique, et c'est dans ce genre que désormais il continue à travailler.

Pendant ce temps Mickiewicz, dans la préface *Sur les critiques de Varsovie* qu'il écrivait pour la nouvelle édition de ses œuvres, proclamait Bohdan un « grand poète » et le mettait au rang de Gœthe et de Walter Scott.

En 1829, la vie littéraire et artistique à Varsovie est très intense : on y voit apparaître des génies tels que Sigismond Krasinski, Jules Slowacki et Frédéric Chopin.

Zaleski connaissait très peu Krasinski, car celui-ci avait alors à peine dix-sept ans, et il était resté très peu de temps à Varsovie parce que, à la suite d'une querelle avec ses camarades d'Université, son père l'avait envoyé à Genève. Quant à Slowacki, Bohdan fit sa connaissance par Odyniec, mais il ne

http://rcin.org.pl

l'aimait ni comme homme ni comme poète ; il le dit bien souvent dans ses lettres : « Les poésies de Slowacki, écrira-t-il le 3 novembre 1832 (1) à Nabielak, ne valent pas grand chose. Selon moi c'est une mosaïque de Mickiewicz et de Zaleski. Quelque chose dans le genre d'Odyniec ou de Korsak. Tu n'y trouveras pas d'âme, les vers sont beaux, quelquefois magnifiques, mais seulement comme vers. » Ou encore, bien plus tard, car en 1841, après l'apparition du poème *Beniowski* de Slowacki, la critique sévère de Bohdan touche à l'injustice (2) : « Il y a beaucoup de fantaisie, mais en fait de cœur... pas un atome. Il ne croit à rien, il n'aime personne, il n'espère rien. Il se prend pour centre du monde et de la Pologne et de tout ce qui existe : en un mot, il se croit Dieu. Un orgueilleux insupportable, plus emporté et pire que Byron. Il critique terriblement tout ce qui lui tombe sous la main. Il m'a critiqué et Séverin (3) aussi, mais il est surtout terrible pour Mickiewicz. Il a trouvé tout de même son genre, et c'est pour cela qu'il est devenu tout de suite un grand écrivain ; je ne crois pas qu'il soit poète. La rime, chez lui, est magnifique et vivante. Sa langue est souple, pure, mais il lui manque le sentiment poétique qui donne le cœur. La haine, c'est sa Muse ; et le vilain *moi*, son Dieu. Il étonnera peut-être ses lecteurs par son éclat et sa sincérité, mais il ne captivera pas longtemps les cœurs. »

Avec Chopin, Boddan se lia très vite d'une amitié vive et franche. D'ailleurs il n'y avait rien d'étonnant à ce que ces deux âmes poétiques se comprissent si vite. Chopin goûtait fort, lui aussi, la poésie populaire, et disait que ces mélodies créeraient plus tard, lorsque nous les connaîtrions mieux, de

(1) *Correspondance*, t. I, p. 39.
(2) *Ibidem*, p. 203, lettre du 7 juin 1841.
(3) Goszczynski.

http://rcin.org.pl

vrais musiciens du peuple pour l'admiration et l'exemple des étrangers.

« Souvent aussi, dit Zaleski (1), nous venions chez Frédéric Chopin ou chez Maurice (Mochnacki) pour écouter leur concert. Chopin, alors très jeune et que tout le monde appelait Chopinek (Petit Chopin), jouait devant nous ses magnifiques mélodies. D'une inspiration géniale, vive, spirituelle et sentimentale, il s'amusait avec l'art, le dominait, charmait les auditeurs par la fécondité de la mélodie et du rythme polonais. »

Mais l'amitié la plus profonde liait Bohdan surtout avec Stéphane Witwicki et Maurice Mochnacki. Avec le premier cette amitié fut de longue durée ; quant à Maurice Mochnacki, Zaleski était en admiration devant son talent musical : il était un merveilleux interprète des œuvres de Mozart, Beethoven et Weber, et le jeune auteur de *Rusalki* en était charmé. Zaleski et lui se voyaient souvent et faisaient ensemble de grandes excursions. Très enthousiastes l'un et l'autre, ils entamaient quelquefois de très vives discussions qui se terminaient le plus souvent par une entente parfaite.

« Comme avec Stéphane Witwicki, ainsi avec Maurice, dit Zaleski (2), nous avons rêvé à Powazki (3) ou à Bielany pendant beaucoup, oh! beaucoup de nuits au clair de lune. » Et ailleurs Bohdan chante ces promenades dans les quelques strophes suivantes (4) :

« Tu te souviens peut-être de ces nuits
Où tout seuls dans le faubourg de Powisle,
Parfois, là-bas, au crépuscule,
Nous attendions l'inspiration.

(1) *Œuvres complètes*, t. IV, p. 86.
(2) *Ibidem*.
(3) Prononcer *Powonski*.
(4) *Œuvres complètes*, t. IV, p. 29 : « Rêverie et nocturne. »

http://rcin.org.pl

« Nous errions longtemps, longtemps,
Moi, dans le tourbillon de nos tristesses éternelles.
Stéphane ! toi, le serviteur de Dieu,
Anime-les de ton souffle pieux.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
« Où sont nos deux musiciens de Varsovie,
Les magiciens de nos nuits d'alors,
Le cher petit Chopin, le cher Maurice? »

Souvent aussi Bohdan passait son temps chez Mochnacki, qui habitait en face de Lelewel. Il arrivait aux jeunes enthousiastes de passer la nuit à discuter, et alors ils voyaient s'ouvrir la fenêtre du grand historien, qui leur adressait de justes réprimandes : Ces discussions devaient être fort intéressantes. « Hier jusqu'à huit heures, dit Zaleski dans une lettre à Stéphane Witwicki (1), ou plutôt jusqu'à neuf heures je suis resté chez Maurice avec Luter et Zukowski. J'ai écouté une discussion des plus palpitantes et d'une improvisation vraiment divine sur les questions les plus élevées. C'est en pleurant que je leur ai dit adieu, et toute la nuit j'ai rêvé de Dieu, de l'âme, de la prédestination de l'homme; quant à présent, j'ai sommeil. »

En 1829, le cercle amical s'amoindrit un peu par le départ d'Odyniec, qui avait quitté Varsovie pour accompagner Mickiewicz dans son voyage en Allemagne, en Italie et en Suisse. Bien qu'il partît pour un temps indéfini, il voulut publier le second volume de son *Melitele*. Il put réaliser ce désir, grâce à Witwicki (2), qui se chargea de tout; le second « Almanach » parut en 1830 et fut aussi bien accueilli par le public et la critique que le premier.

(1) *Correspondance*, t. I, p. 36.
(2) Odyniec Antoine-Édouard, *Les souvenirs du passé*. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884, p. 368-369.

http://rcin.org.pl

Un des habitués du « Café littéraire » de Varsovie s'exprime ainsi à son égard (1) : « Je connais également cet almanach que vous tenez entre vos mains et qui a paru il y a à peine quelques jours : ici règne, après Mickiewicz, notre cher Bohdan. Quelles perles de poésie : *Que m'importe ! ou le matin d'un vieux chasseur*, *Le lac chantant*, *Les Nacelles (Czajki)*, et cet admirable *Troisième assaut de Stawiszcze*! Tu lis, et ton cœur palpite et le sang coule plus vite dans tes veines! Voilà un poète! que Dieu lui donne la santé! »

Comme la première fois (au moment de la publication des *Rusalki*), Bohdan fut sollicité par son ami Witwicki pour la publication de ses œuvres. Il s'exécuta de bonne grâce et envoya cinq poèmes, dont le plus long et le plus important est *Que m'importe ! ou le matin d'un vieux chasseur* (2).

Bohdan y peint un vieux propriétaire campagnard, ukrainien, qui aime beaucoup la chasse. Il a invité chez lui quelques amis; de bonne heure il est prêt, mais tout le monde dort encore, il s'impatiente; enfin, tous ses invités s'éveillent, ils partent ensemble dans la forêt où ils doivent déjeuner. Notre héros cause avec tout le monde, et, quoique vieux, il n'ennuit point. Sa conversation est animée : il parle de sa jeunesse, de son fusil; on l'écoute avec intérêt, il charme et finit par adresser des reproches à la jeunesse contemporaine :

« Car, quelle est votre vie ?
Quels sont aujourd'hui les plaisirs de la jeunesse ?
Que connaissez-vous ? que voyez-vous ? »

Enfin il se rappelle de belles *dumy* que chantaient les cosaques zaporogues, il se plaint que ces beaux chants disparais-

(1) Wójcicki, *Le café littéraire à Varsovie, 1829-1830* (Kawa literacka w Warszawie). Biblioteka Warszawska, Varsovie, Gebethner 1873, t. I, p. 200.

(2) *Œuvres complètes*, t. I, p. 113.

http://rcin.org.pl

sent comme s'ils s'en allaient dans la tombe avec leurs maîtres, parce que les successeurs ne s'y intéressent pas :

« De temps en temps seulement,
Dans un moment de tristesse,
L'air connu nous vient à l'esprit. »

et le vieux chasseur termine chaque couplet par ces mots « Que m'importe! » qui sont accompagnés d'un geste dédaigneux. Ensuite Zaleski décrit l'amour que le vieillard avait éprouvé dans sa jeunesse pour la jeune fille d'un *podstoli* (1) (sous-maître d'hôtel); « la belle aux cils noirs » lui rendait son amour, mais la mère de la jeune fille refusa son consentement au mariage. Alors il abandonna tout et entra au régiment. C'était le moment des troubles, et, sans s'en rendre compte, il se trouva dans la ville de Gluchów assiégée; les ennemis, la mort même, ne lui faisaient pas peur, il craignait seulement de manquer de vin :

« Nous avons bu tout l'hydromel,
Pas une goutte de vin ne reste en ville.
Pour chercher une mauvaise eau il faut faire une demi-lieue,
Et on a faim, et l'hiver approche. »

Tout à coup Bohdan interrompt son récit, nous ramène auprès des chasseurs, et nous montre alors l'arrivée d'un loup.

Cette partie est pleine de mouvement, et ici, comme dans *les Rusalki*, c'est à l'aide du même procédé de mots courts et

(1) *Podstoli* (subdapifer curiæ). — C'était, dans l'ancienne Pologne, un employé de la Cour qui était attaché à la table royale. Il y avait des *Podstoli* de la Cour, de la Couronne et des Provinces. Les *Podstoli* de la Couronne et des Provinces n'avaient aucun emploi réel : c'était un titre purement honorifique. Le dernier *podstoli* de la Couronne fut Joseph Karsza, nommé en 1791. (ORGELBRAND, *Encyclopédie universelle*. Varsovie, 1911, t. XI, p. 582.)

http://rcin.org.pl

vifs que Zaleski peint la chasse que le vieux et ses compagnons donnent au loup :

« Mais regardez ! que voit-on au loin ?
Il fait des bonds là-bas, là-bas,
A gauche, à droite il tourne.
Au diable ! c'est un loup.
Plus près,
Plus rapide,
Il va droit au terrier du renard.
Que m'importe !

« Eh bien, messieurs, vivement, sautez à terre,
Dispersons-nous à une lieue...
Je vais me cacher derrière le platane.
Entendez-vous comme les chiens aboient ?
Quelles voix, quelles voix, Seigneur !
Le gros Graja, le maigre Spiewki !
C'est bien, c'est bien, ils se sont tus à temps !...
Mettez de la poudre au bassinet.
En joue ! feu ! feu ! silence ! trop vite.
Comme il court !
Il tombera mort,
Je parie mille contre cent ;
Ho, je tire ! et voici ! »

Mais ce qui frappe et intéresse surtout dans le poème, c'est le type même de ce vieux chasseur, et le décor dans lequel Zaleski l'a placé.

Deux autres œuvres d'un genre tout à fait différent furent envoyées en même temps à *Melitele* ; mais celles-là d'un caractère historique :

Czajki (1) (les Nacelles), le chant des zaporogues au retour de l'expédition maritime de Konaszewicz (2). C'est un hymne au héros des cosaques, au 13e hetman, le plus brave de tous, qui, de simple cosaque, après la mort de Roman de Rózyn (3),

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 130.
(2) Pron. *Konachéviteh*.
(3) Pron. *Rougine*.

http://rcin.org.pl

devint chef et reçut des mains de Sigismond III le bâton d'hetman. Il fit de nombreuses expéditions contre les Tatares et les Turcs, mais la plus importante fut, sans contredit, celle de la mer Noire. Sur de faibles nacelles appelées *czajki* il mena ses hommes jusqu'à Carogrod (Constantinople), Trébizonde et Sinope, et ravagea toutes les rives de l'Asie Mineure. C'est le retour d'une de ces expéditions qui sert de sujet au poème, dont le début est plein d'animation :

« Hourra ho ! hourra ho ! hourra ! Voici les limans (1), les limans de nos fleuves ! — Des flammes s'élèvent sur les kourganes (2). — Voici Czartomelek et Dura (3). — Un cri de joie, frères, un cri de joie ! — Et que l'écho le porte au loin, — De Chortyca jusqu'à Tawan, — Aux porohy (cataractes), aux ostrowy (îles du Dniépr). — Vive à jamais, vive notre hetman, — Konaszewicz, le chef des chefs ! »

Tout le poème n'exprime que cet amour des soldats pour l'hetman. Ils le regardent avec attention, aucun de ses gestes ne leur échappe :

« Mais l'hetman, pensif et muet, a toujours les yeux au ciel, — la main sur son cœur ; il ne sait d'où, ni vers où nous voguons. — Il a en tête quelque projet... Va-t-il nous annoncer d'autres combats ?

« Hourra, frères ! qu'il fasse un geste. — Et, sans hésiter, partons pour une danse nouvelle ; — de nos barques à cheval !... Et en route pour le désert... — aux cris répétés de : Vive le chef des chefs ! (4) »

Le Troisième assaut de Stawiszcze (5) est également un poème historique.

(1) Estuaires des fleuves de la mer Noire.
(2) Tertres ukrainiens.
(3) Places cosaques sur le Dniépr.
(4) Traduction de M. Venceslas Gasztowtt.
(5) *Œuvres complètes*, t. I, p. 156 ; prononcer *Stavichtché*

http://rcin.org.pl

Czarniecki (1) tente deux fois l'assaut de Stawiszcze, où se sont enfermés les Cosaques révoltés, mais ses efforts sont vains, il se sent défaillir ; il accuse le manque d'enthousiasme de son armée, il s'indigne de la faiblesse de sa troupe, et il a peur de déshonorer son nom :

« Depuis longtemps moi, le vieillard, je commande, pour ma honte, à ces petits maîtres couvés sous la plume. Vais-je tenter encore, pour les mener au combat, de réchauffer le sang de ces efféminés ? Non ! je ne suis plus en état de faire pareil essai !

« Eh quoi ! moi qui, malgré tant d'incursions ennemies, ai relevé ma patrie de la chute, seul aujourd'hui et délaissé au milieu de cette tourbe, vais-je souiller la sainteté de mes cheveux blancs ? »

Heureusement ces paroles sont entendues par un jeune homme dont les yeux « étaient illuminés d'éclairs ». Ce jeune homme plein de force et d'ardeur éveilla l'esprit de vengeance dans le cœur de ses frères et

« Il saisit l'étendard, le déploie au vent, donne de l'éperon à son cheval, de la main fait un signe aux fringants hussards, et le voici qui s'élance dans un vol d'oiseau (2). »

Il vainquit le chef des Cosaques, livra le troisième assaut de Stawiszcze avec succès, mais, entouré immédiatement par l'ennemi, mourut joyeux « dans le sentiment de sa belle action ». Czarniecki le regarda avec admiration et adressa ces belles paroles à son sol natal :

« Oh ! chère, oh ! sainte terre, sur laquelle les paroles du chef, semées au gré des vents, font lever une semblable vertu ! »

(1) Czarniecki Stéphane (1599-1665), palatin de Kief, hetman de la Couronne, un des plus vaillants guerriers polonais. Il combattit avec Chmielnicki, et là commence la plus glorieuse époque de sa vie. — Consulter : 1° Szajnocha, *La mort de Czarniecki* (Esquisses littéraires, 3 vol., 1861) ; 2° Pawinski, *Stéphane Czarniecki*, quelques détails nouveaux (Ateneum, 1891) ; 3° Prince Dymitr Krajewski, *Czarniecki*. Varsovie, 1787.

(2) Traduction du fils du poète, Charles Zaleski ; Bulletin polonais, Paris, Reiff, 1914, p. 66.

http://rcin.org.pl

Enfin Zaleski, dans une dernière strophe, donne le nom du héros :

« Quel était cet adolescent? C'est à moi de le dire : c'était, ô mes compatriotes, un de vos frères des rives du Horyn (1). Son nom? — Christophe Zglobicki (2). »

Le troisième assaut de Stawiszcze est peut-être un des plus beaux poèmes de Zaleski, en tout cas il est l'un de ceux qui ont le plus de force et, en même temps, le plus d'harmonie; les deux types de héros sont peints à la fois avec une mâle énergie et de la main d'un artiste raffiné.

Le quatrième poème de Bohdan, qui se rapporte à la même époque et qui fut également publié dans *Melitele*, c'est *Le lac chantant* (3). — Zaleski commence sa poésie par une belle description du lac lui-même :

« La lune, au milieu de sa course, dans la sphère céleste,
Semait çà et là ses cheveux rayonnants,
Et de plus en plus distinctement dans le lac
Sa lumière reproduisait l'azur du ciel et les roses lueurs du soir [et du matin.

« Plus haut, plus bas, sur le flanc des montagnes,
A pleine voix, le chœur des rossignols d'Asie,
Ce chœur mille fois heurté aux rochers, sur les eaux,
Chanta l'hymne du soir pour ce pays sauvage.

« Et depuis l'Elbrouz jusqu'aux rocs escarpés
Un ruisseau jaillit, s'écoula en ruban d'azur,
Sous l'haleine du vent qui l'éparpille en mille jets nouveaux,
Comme le vif argent il scintille et s'élance. »

Mais bientôt cette description est interrompue par le drame que le poète a imaginé et qui se déroule auprès du lac. Le

(1) Affluent de Pripet.
(2) Fait et nom historiques, relatés dans les chroniques de l'époque.
(3) *Œuvres complètes*, t. I, p. 122 : « Spiewajace jezioro. »

http://rcin.org.pl

poète peint une jeune fille Tcherkesse, la belle Maïouma qui, seule, erre çà et là et rêve. Elle se souvient des moments heureux qu'elle passait au bord de ce lac avec son amant, Muradyn, mort aujourd'hui ; elle se précipite dans le lac et disparaît sous l'eau.

Le début de ce poème plut beaucoup à tous les critiques contemporains, et c'est en parlant du *Lac chantant* que, dans son livre *Sur la littérature polonaise*, Mochnacki fait cet éloge du talent de Zaleski (1) :

« Bohdan vit à demi dans la réflexion solitaire et la mélancolie rêveuse, à demi dans la réalité. Tantôt il s'envole dans des pensées sublimes, tantôt il imagine et crée. Ses personnages, remuants, agissants, vivants, agiles, bondissants, sont agréables à voir. D'ordinaire il les revêt d'un costume resplendissant. Tel est son vieux chasseur, tels sont ses cosaques, tels les guerriers des *dumy* d'Ukraine.

« Parfois excentrique, il s'envole par delà des limites du monde réel, dans les sphères idéales ; parfois il s'enferme à l'intérieur de la nature, dans la société et dans l'histoire, aussi naïf et aussi sincère que le rêve, aussi vrai et aussi précis que la réalité. Esprit vigoureux, vif, perçant : sa pensée est prompte comme le regard, elle est tout ensemble nuageuse et gaie. L'œil de ce poète, n'étant pas toujours baigné de larmes, rayonne plus vivement et voit plus vite, plus clair, plus loin. Et il pleure et rit tour à tour. L'imagination de Zaleski est transparente, pure comme la surface azurée des eaux, et sa fantaisie revêt mille teintes, mille faces changeantes comme le jeu des couleurs et des formes des nuées sur le ciel vers le déclin d'un beau jour, — ou bien comme les nuances de l'arc-en-ciel au ruban mobile, quand les nuages

(1) *Bulletin polonais*, littéraire, scientifique et artistique, journal mensuel. Paris, Heymann, 1900, n° 146, p. 256.

http://rcin.org.pl

pluvieux se sont allégés. Telle est la nature, le caractère de la poésie de l'auteur des *Rusalki*.

« Au point de vue du coloris extérieur, du rythme et du mécanisme, tout ce qu'a écrit Bohdan Zaleski ressemble à un feu de joie éclatant dans la nuit, lorsque un ruisseau de flammes tout d'un coup, s'élançant au haut du ciel, se répand, se brise, se partage en des milliers d'étoiles, de guirlandes, de croix, de zigzags, de rubans et de tresses de lumière. Ou bien c'est quelque chose comme ce voile des *Rusalki* formé des rubis étincelants de l'aurore. Ainsi les *Czajki*, ainsi *le Lac chantant*. »

Le pèlerin dans un pays étranger (1) ou *la Mélancolie*, publiée aussi dans *Melitele*, clôt la série des œuvres de Bohdan avant l'insurrection de 1830.

En ce court poème tout différent des autres domine la tristesse d'errer toujours sans trouver nulle part ce qui répondrait à son âme :

« Aussi loin que s'étend le monde, en long et en large,
Avec ma lyre vagabonde,
Je change de lieux et de spectacles,
Mais ces changements sont inutiles. »

Il s'étonne que son cœur soit si froid maintenant et que rien ne l'intéresse :

« Et ce cœur, ô chose étrange !
Si peu sensible aujourd'hui,
Là-bas il battait si vivement,
Il aimait avec tant d'ardeur. »

Un soir, au « Café littéraire », dont nous avons parlé plus haut, elle fut lue par un admirateur de Zaleski avec un suc-

(1) *Œuvres complètes*, t. I, p. 190.

http://rcin.org.pl

cès considérable. « Sa voix, quoique douce, lorsqu'il lisait était si distincte et si tendre et si émue, il rendait chaque pensée, chaque strophe de cette duma avec tant d'expression, qu'il nous enchanta. Dans les dernières strophes il semblait que, ému, il éclaterait en sanglots ; non, sa voix se changea en un doux chant de femme et, au milieu de cette mélodie, elle pleurait la douleur d'un cœur blessé ! Je vis que des larmes brûlantes voilaient ses yeux ; il posa le livre sur la table et, se levant lui-même, d'un pas lent il sortit du café sans dire adieu à personne (1). »

Telle fut l'œuvre de Zaleski avant l'insurrection de 1830. Vient ensuite une époque pleine de troubles, d'émotions et d'espoirs : la Pologne veut revivre ! Zaleski, comme tous ses contemporains, prit part à la lutte libératrice.

Nous savons, d'après son propre aveu (2), qu'il combattit sous le général Szembek. Avant de partir sur le champ de bataille, Bohdan écrivit une lettre d'adieu à l'un des administrateurs du journal de la *Nouvelle Pologne*, lettre qui témoigne l'espoir qu'avait le poète dans l'avenir glorieux de sa patrie :

« A la veille de la bataille, écrit-il (3), je t'envoie encore mes adieux. Salue pour moi Josaphat (4), Stéphane (5) et tous mes amis ! Pensez à moi avec tendresse ! Souvenez-vous que j'ai toujours aimé aussi passionnément mon pays que la poésie... Mais, peu importe !

« Il restera quelques-unes des plumes qui m'élevaient vers le ciel.

(1) Wójcicki, *Le café littéraire à Varsovie*, 1829-1830 (Kawa literacka w Warszawie). Biblioteka Warszawska, Varsovie, Gebethner, 1873, t. I, p. 201-203. Voir plus haut, p. 197.
(2) *Correspondance*. Léopol, 1902, t. III, p. 222.
(3) *La Nouvelle Pologne*, n° 45, du 18 février 1831.
(4) Ostrowski.
(5) Witwicki.

http://rcin.org.pl

« Je verrai Maurice (1) demain dans la lutte générale. J'écris cette lettre au milieu du tumulte et du bruit de la marche des soldats. A l'instant même je partirai avec un ordre sur le champ de bataille. Elle sonnera, elle sonne déjà, cette heure grandiose, solennelle et dernière. Être ou ne pas être. Vive la Pologne libre ! la Pologne entière ! »

Par cette lettre déjà nous pouvons supposer que Zaleski n'était pas un simple fantassin, puisqu'on l'envoyait porter des ordres. Et de fait nous trouvons cette notice (2) qui confirme notre supposition :

« Joseph Bohdan Zaleski, poète, sous-lieutenant du 1er régiment de chasseurs à pied, décoré de la Croix militaire en or : *Virtuti militari.* » Nous savons d'autre part qu'il fut élu à la Diète Nationale nonce du district de Taraszczan (3), mais pour peu de temps, car l'insurrection touchait à sa fin, et le 7 octobre 1831 le poète fut contraint, la mort dans l'âme, à quitter sa patrie pour ne plus la revoir.

Ce regret de la patrie, Zaleski le gardera toute sa vie, sa tristesse augmentera, sa douleur deviendra plus vive, il gardera pourtant le calme et l'espoir que soutenaient toujours en lui sa croyance en Dieu et son amour pour Lui, et il adresse à l'Éternel une prière ardente (4) :

« Courbés sous le poids de cette vie d'épreuve, vers toi, ô Seigneur, nous élevons notre prière. Hélas ! toutes les épines de ce monde ont déchiré notre poitrine et ensanglanté notre cœur de leurs dards meurtriers. Mais ce n'est pas pour nous, ô Seigneur, que nous implorons ta clémence : c'est pour elle, c'est pour la Pologne, pour notre mère à tous !

« L'éclat d'une gloire sans tache qui a traversé les siècles, le mérite de ses premiers enfants, l'ont rendue reine puissante, héri-

(1) Mochnacki.

(2) Goslawski Maurice, *Poésies*, avec préface de Léon Zienkowicz. Leipzig, Brockhaus, 1864, p. 242.

(3) Palatinat de Kief ; voir Appendice, X.

(4) *Revue contemporaine*, n° 210. Paris, 1860 ; article de Paul de Saint-Vincent : « Prière pour la Pologne », p. 640.

http://rcin.org.pl

tière d'immenses domaines. Jadis ta bien-aimée (1), parée de toute sa pompe royale, enfanta et voua à ton service d'innombrables générations.

« Cette bien-aimée royale, cette Pologne, ô Seigneur, tombe anéantie sous le coup de ta disgrâce. Sur son front se ternissent les splendeurs de son ancienne auréole. Repoussée de ta présence divine, dépouillée de son bien, de son douaire, de ses droits, elle gît étendue au seuil de ta maison paternelle ; orpheline abandonnée, elle étanche sa soif dans les larmes de son immense douleur.

« Les grands exploits, les annales aux échos retentissants de la renommée, l'agitent dans son sommeil d'esclave, et la torturent par le cauchemar splendide de sa gloire évanouie.

« La fureur de Satan lui inflige les tourments de l'enfer jusque dans son sein maternel. L'immonde rebut des peuples, la bande infernale de servile extraction et l'impie envahisseur nous ont assaillis, nous ont renversés sous le toit de nos frères, et nous ont foulés sous leurs pieds, nous, fruit de ses entrailles !

« Pour répondre aux cris de notre mère torturée, tu ne nous as laissé, ô Seigneur ! que d'impuissants gémissements, et nos bras retombent inertes et sans force au moment où nos cœurs se déchirent en lambeaux.

« Trois fois nous sommes rejetés de notre foyer paternel, et trois fois des générations entières éclatent, se brisent et retombent comme la poussière que tous les souffles des vents balayent et répandent à travers les espaces de l'univers.

« Tu es puissant, ô Seigneur ! c'est ton bras seul qui nous a réduits. Pitié pour la Pologne, pour la reine des Slaves ! Pitié pour ta veuve royale ! Prosternés à tes pieds, nous ne poussons qu'un seul cri : Miséricorde pour elle ! »

Oui, Zaleski espérait toujours que la vérité et la civilisation domineraient le monde et que, dans un avenir prochain, sa patrie redeviendrait grande et florissante : « *La Pologne ressuscitera, mais par les nations, sur les ruines de tous les trônes et de toutes les institutions féodales* (2). »

Mais cette partie de la vie de Zaleski est très riche en événements, elle peut servir de sujet pour un autre travail ; ne pouvant malheureusement l'entreprendre, nous arrêtons là notre étude.

(1) La Sainte Vierge a été solennellement proclamée reine de Pologne.
(2) *Correspondance*. Léopol, 1902, t. III.

http://rcin.org.pl

Conclusion

La période de la vie de Zaleski que nous venons d'étudier ne comporte qu'une faible partie de son œuvre ; les poèmes qu'elle a produits ne sont pas encore d'un maître : mais ils peuvent déjà nous faire pressentir l'avenir glorieux de ce futur maître ukrainien.

Jeune et peu expérimenté, Bohdan trace quelquefois des tableaux fort peu naturels : telle est, dans son poème *Czajki* (les Nacelles), la figure de l'hetman Konaszewicz, qui, « pensif et muet, a toujours les yeux au ciel, — la main sur son cœur ; il ne sait d'où ni vers où nous voguons (1) » ; telle est dans *Une famille malheureuse* la peinture du beau-père qui, n'aimant pas les enfants « d'un autre », chasse sa femme de sa maison, et finalement c'est le fils qui va « parcourir le monde » ; telle est la fin incompréhensible de la *Duma tirée du chant populaire ukrainien*, de *Damian Wisniowiecki*, de la *Fleur de Fougère*. — Tous ces poèmes ne sont pas achevés ; en les lisant on est entraîné par l'idée, on attendait quelque chose, et tout d'un coup, sans qu'on sache comment et pourquoi, la fin arrive. Et, certainement, c'est un des plus grands défauts de Zaleski ; plusieurs de ses œuvres, même celles qu'il donna plus tard, restèrent inachevées ; le poète entreprenait une grande description, telle sa *Duma dorée*, la *Veille du Millénaire*, et l'interrompait sans cause. Ou plutôt il y avait à cela une cause, et très importante : le poète avait un talent lyrique et non épique. Il commençait une œuvre, où il racon-

(1) Voir plus haut, p. 200.

http://rcin.org.pl

tait les actions héroïques, et puis, le souffle lui manquant, il abandonnait le travail.

Ce qui, dès ce temps, était son premier mérite, c'était l'art de peindre les sentiments gais et langoureux et aussi de saisir la beauté du chant populaire.

Jusqu'alors les chants du peuple étaient restés dans le peuple, ils n'étaient jamais entrés comme élément littéraire dans la poésie polonaise.

Notre littérature, fille des littératures grecque, latine et italienne, avait honte des chants polonais ; et si les poètes les plus grands, en commençant par Kochanowski, empruntaient quelque peu au fonds populaire, ce n'était que tout à fait involontairement. La poésie du peuple et la poésie écrite suivaient chacune sa voie, et c'est seulement au commencement du XIX^e^ siècle que nos poètes cherchèrent l'inspiration dans cette source inépuisable qu'est la tradition populaire. Ce genre fut adopté par Zaleski de la façon la plus sincère.

Dans les œuvres que nous avons analysées, plusieurs fois nous avons trouvé l'imitation de la chanson populaire, aussi bien polonaise qu'ukrainienne (1), si simple et gracieuse. Etant né en Ukraine, mais ayant toujours vécu dans un milieu polonais, Zaleski se considérait comme Polonais, en aimant toutefois sa petite patrie et en voulant concilier ses deux affections. C'est ainsi que dans ses poèmes il montre les moments où l'Ukraine a agi de concert avec la Pologne, en évitant d'aborder les malentendus et les luttes qui ont souvent mis aux prises la Pologne avec les Cosaques de l'Ukraine. La seule et unique fois qu'il ait montré l'hostilité des Cosaques à l'égard de la Pologne, c'est dans sa *Duma de Mazeppa* ; mais il souffrait vraiment trop, quand il fallait parler de mauvaises

(1) Voir plus haut, p. 110.

http://rcin.org.pl

relations existant entre les deux patries qu'il aimait de toute son âme .

« *La Pologne!* oh ! c'est la préférée parmi les nations,
Oh ! c'est la grande Martyre sur laquelle elles pleurent.
Car c'est de ses bords que viendra l'arche sainte de la liberté
Qui se joue sur les eaux, se prépare à un voyage à travers le [monde.
J'ai applaudi jadis aux efforts de la Pologne, moi, jeune poète, [sur les tombeaux d'Ukraine ;
Aujourd'hui, effrayé par son sang et son désespoir,
Je désire racheter mes fautes passées,
Mais toujours sur le ton des chants de ma mère, l'Ukraine.

« *L'Ukraine !* Qui me raconte son histoire
Du fond des tombeaux ? Ce sont les gardiens de l'épée ou de la [lyre ;
Ils murmurent pour l'éternité une espérance sans bornes !
Aussi, charmé, attiré par le bruit des cordes de ma lyre, je m'é- [lance vers elle ;
Et je ne cesserai de m'élancer vers elle, jusqu'à ce que mon âme [se fonde avec elle,
Et peut-être alors Dieu changera les cordes de ma lyre !
Frères, n'accusez pas le poète — oh ! ne l'accusez pas
Si, obéissant à l'élan de son cœur, il aime à faire vibrer la cin- [quième corde de sa lyre ! (1) »

Et c'est toujours l'Ukraine qui l'inspire et l'attire plus que tout le reste, et c'est par amour pour elle qu'il fait revivre l'âme de sa petite patrie :

« Je rêve, ô Ukraine, je rêve toujours à toi !

Plus tard, en exil, loin de sa terre natale, Zaleski portera toujours dans son cœur l'image de sa patrie tant aimée. Le départ de Bohdan de l'Ukraine, c'est sa tragédie, tragédie qui a servi de source à sa belle poésie triste et émouvante ; c'est

(1) *Œuvres complètes*, t. IV, p. 194 : « Les cinq cordes de ma lyre » (Kwinta w mej gesli).

http://rcin.org.pl

en pensant à l'impossibilité pour lui de revoir sa petite patrie qu'il a prononcé ces paroles, gravées sur sa tombe, qui sont l'expression de toute sa vie :

« Seigneur, ô mon Seigneur, je t'en supplie les larmes aux yeux,
Lorsque je mourrai, donne-moi l'Ukraine au ciel. »

C'était un vrai poète. — Pour être poète, « il faut avoir été prédestiné, il faut avoir été attaché par des liens mystérieux à la contrée que l'on doit chanter un jour; et chanter n'est pas autre chose que révéler la pensée de Dieu qui repose sur cette contrée et sur le peuple auquel appartient le poète (1) ». L'amour du sol natal, Zaleski le possédait ; et quant à la foi religieuse, elle est un des soutiens de son exil, une des cordes de sa lyre :

« *Dieu !* qu'Il soit loué et glorifié dans les siècles des siècles!
Mon âme, souffle émané de lui, s'élance vers le Ciel,
Plane dans l'infini, s'y reflète et flamboie :
Et là, aussi, l'Ukraine m'apparaît dans une extase!
Je vois passer aussitôt l'ombre blanche de son ange gardien, [Michel,
Et les saint Basile et Paul chantent aussitôt à mon oreille,
Du fond de leurs déserts, selon la croyance du peuple,
Des rythmes cadencés, infinis comme les steppes. »

Malgré son talent, la réputation de Zaleski ne fut pas universelle ; pourtant il a su inspirer à ceux qui l'ont connu une admiration profonde. C'est à lui que pense, en même temps qu'à d'autres poètes polonais, dans une lettre (2) à Madame Daniel Stern, le grand patriote italien Mazzini : ... « Vous êtes bien féroce à l'endroit de mes pauvres Slaves. Ils ont trois grandes choses pour eux. Ils naissent, ils viennent à la vie :

(1) Mickiewicz Adam, *Cours de littérature slave* professé au Collège de France. Paris, Martinet, 1860, t. IV, p. 38, cours du 20 décembre 1842.
(2) Mazzini Joseph, *Lettres* à Daniel Stern (1864-1872). Paris, Baillière, 1873, p. 21.

http://rcin.org.pl

nous mourons ; nous mourons pour nous transformer, pour renaître, je le veux bien ; toutefois, c'est d'un côté le berceau, de l'autre la tombe de tout un ordre de choses : laissez-moi, vous femme, m'intéresser au berceau. En second lieu ils ont seuls aujourd'hui, depuis la mort de Gœthe et de Byron, la seule poésie spontanée, vivante, respirant l'action, qu'il me soit donné de connaître. Vous me citez Mickiewicz, que j'ai connu ; il n'est pas le seul. Ils ont Malczeski, Garczynski, *Zaleski*, Krasinski. Il y a plus de poésie dans un des embrassements que Zaleski donne à l'Ukraine et à ses steppes, plus de poésie dans quelques scènes du drame de Krasinski, dans son *Rêve de Césara*, dans son *Prisonnier*, que dans toutes les élégies de Lamartine et dans toutes les poésies en bas-relief de Victor Hugo. La vie, l'action, le sentiment, remuent dans tout ce que ces hommes écrivent. Enfin, mon amie, ces hommes, ces Slaves que vous dédaignez, savent le martyre que nous ne connaissons plus ! ils prient et combattent, tandis que nous diplomatisons ; ils luttent et lutteront, soyez-en sûrs, jusqu'à l'avènement, tandis que nous faisons de l'opportunisme entre le tombeau de la Pologne et celui du Danemark. A force de l'analyser, nous avons tué la vie. Votre race germanique, c'est la critique, c'est la pensée sans l'action. Son unité n'a pas un martyr depuis 1848. La Pologne tout entière est un seul martyr. »

Mais il ne faut pas oublier qu'à côté de cette grande tristesse, il y a quelque chose de léger, de printanier dans les chants de Zaleski. Ses vers sont aussi frais et purs que l'air, aussi mélodieux que la musique (1), cette musique qui a le pouvoir de conquérir et de captiver la pensée et l'âme du lecteur, tel son *Souvenir*, son *Chant du poète*, ses *Rusalki* et tant d'autres.

Un (2) des biographes de Zaleski prétend qu'il est resté au

(1) JULVÉCOURT, *La littérature polonaise*. « L'Illustration », journal universel, 1er juin 1850.

(2) ZDZIARSKI STANISLAS, *Bohdan Zaleski*. Léopol, 1902.

http://rcin.org.pl

second rang de nos poètes. — C'est inexact. Le rang que Bohdan occupe n'est pas le second. Il est si différent des autres qu'il n'est ni précédé d'un premier, ni suivi d'un troisième. Il est unique. — D'ailleurs Adam Mickiewicz caractérise mieux la place prépondérante que son ami occupe dans l'histoire de la littérature polonaise : « Bohdan Zaleski, dit-il (1), est, sans contredit, le plus grand de tous les écrivains slaves; il a, pour ainsi dire, lancé un bouquet de strophes pour clore le spectacle poétique slave : il fera pour toujours le désespoir de tous les hommes qui voudraient faire de l'art pour l'art, il en a épuisé toutes les ressources. La variété des rythmes, ce qu'il y a de plus éclatant dans le coloris, ce qu'il y a de plus délicat dans les nuances, tout y a été mis en œuvre avec une habileté consommée ».

Tel fut l'homme que nous avons étudié, le poète qui, par son talent et par son attachement à la Pologne, nous a montré le vrai but de la vie, la seule voie qui puisse exister : celle de l'amour et du sacrifice de tout son être sur l'autel de la patrie; — nous lui devons et lui garderons toujours une reconnaissance, une admiration et une piété sans bornes.

(1) Mickiewicz Adam, *Cours de littérature slave* professé au Collège de France, t. III, Histoire politique et littéraire (1842). Paris, Martinet, 1860, cours du 28 juin 1842, p. 348.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

APPENDICE

I

FORTUNAT POTOCKI

Fortunat Potocki est né en 1752. A dix-huit ans il épousa secrètement Mlle Gertrude Komorowska, et les circonstances tragiques qui accompagnèrent cette union inspirèrent au poète Malczeski son ouvrage intitulé *Marie*, qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature polonaise.

Plein de sollicitude pour les paysans, il recevait complaisamment leurs plaintes et cherchait généralement à améliorer leur sort. Il commit cependant une faute grave en protestant contre la Constitution du 3 mai 1791, qui avait pour but de sauver la Pologne de la ruine dont elle était menacée. L'objet de la réforme était de remplacer la royauté élective par la royauté héréditaire, d'abolir le funeste *Liberum veto*, de créer des finances, une armée régulière, etc. Potocki se rendit à Saint-Pétersbourg et obtint de Catherine II la promesse de sauvegarder les anciens droits et institutions de la République polonaise ; puis il se mit à la tête de la Confédération de Targowica, établie le 14 mai 1792, dissoute le 15 septembre 1793, et qui eut pour conséquences le deuxième partage de la Pologne. Désolé par ces nouveaux malheurs, il quitta sa patrie, pour n'y revenir qu'en 1797. Il s'établit en Ukraine à Tulczyn, où il vécut paisiblement, mais ses dernières années furent de plus en plus mélancoliques et tristes, et il mourut le 15 mars 1805.

(Zychlinski Théodore, *Le livre d'or de la noblesse polonaise*, annuaire 15. Posen, 1892, p. 51-61.)

http://rcin.org.pl

II

LETTRE DE LA COMTESSE PONIATOWSKA

DU 27 SEPTEMBRE 1837 (1) :

« Élevez votre âme jusqu'aux cieux par une profonde humilité, et, sans vous aveugler complaisamment, sans parer le mal par d'ingénieux sophismes d'une beauté mensongère, car l'ange des ténèbres prend souvent la forme de l'ange de lumière, dans la sincérité de votre cœur, confessez vos entraînements, faiblesses, tout; priez que Dieu ne se souvienne plus de vos fautes, et par volonté, au moins pur de tout alliage terrestre, fort de la conscience de votre faiblesse, ainsi que le dit l'Apôtre, les yeux au ciel, l'Évangile comme flambeau à la main, marchez sans vous détourner vers les joies en dehors de votre route, foulez avec calme les ronces qui déchirent afin qu'elles ne fassent reculer de crainte ceux qui vous suivent.

« Votre mission est grande, grands sont vos devoirs. Bohdan! Bohdan, je ne suis pas dure à vos souffrances, je les comprends, je les sens, elles me font mal.

. . . . . .

. . . . . .

« Bohdan, ainsi que vous en avez le pressentiment, vous devez être, vous serez martyr comme tous ceux qui portent la croix du Christ. Mais il y a autant de genres de martyres que de missions différentes, et la réaction de nos forces sur nous-mêmes en est un aussi, et souvent mille fois plus douloureux que le martyre sanglant. Je voudrais vous voir saint Bohdan. Et plus les dons du Seigneur ont été riches en vous, plus je le prie avec crainte et tremblement de vous préserver d'un faux pas, de ne pas laisser égarer l'étoile qui doit vous rappeler au chemin du Seigneur. »

(1) D'après le manuscrit.

http://rcin.org.pl

III

BIEN DES ANNÉES A ZORINE (1)

(Envoi des Dumki à Mme Poniatowska)

« Sœur! Nous sommes deux âmes unies ensemble :
Toi — plongée dans la prière — depuis tant d'années
Tu t'envoles vers la Patrie où l'on est libre,
Moi — sur les ailes de l'harmonie — je m'envole pour un ins-
Vers la vie aérienne de l'au-delà, [tant
Vers cette vie qui nous est commune. Tu t'en s'ouviens?
Vers ce paradis, perdu avant le temps,
Je te suis à travers le cimetière d'aujourd'hui.

« Voici une gerbe de fleurs fanées!
Peu m'importe que ceux qui viendront après moi
La jettent demain aux ordures!
A toi elle te rappellera,
Par le parfum des violettes et du muguet,
L'enchantement de ce printemps
Qui toujours derrière nous, de loin,
Fait retentir un chant plein d'amour.

« L'automne est venu! de plus en plus le ciel se couvre de
[nuages;
O ma sœur, que nos rêves deviennent plus austères;
Ombres éphémères parmi les ombres,
N'essayons pas de les saisir dans notre étreinte.
Faisons taire même les voix des oiseaux.
Jusqu'à ce que nous rajeunissions tous les deux,
Et que, la main dans la main des anges,
Nous retrouvions quelque part un nid qui soit à nous. »

(1) Zaleski Bohdan, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 79 : « Po leciech ku Zorynie. »

http://rcin.org.pl

IV

DUMA DE VENCESLAS

« Les ennemis sèment la mort autour d'eux, — la guerre s'étend, le peuple s'attriste, — les jeunes paysans s'épouvantent, dépouillés de leur sainte liberté.

« Victimes malheureuses du sort, ils évitent les maisons de leur famille, ils se cachent dans les cavernes des serpents, dans les fourrés des bois terribles.

« Venceslas seul est calme, — Venceslas est fort, jeune et plein de santé, — il semble être né pour la guerre et pourtant il n'abandonne pas sa maison rustique.

« C'est donc lui que le propriétaire du village effrayé a choisi pour être conscrit ; — immédiatement, chargé de fers, il a été conduit au camp.

« Tout près de lui, sa mère affligée, marchant d'un pas chancelant, pressait sur son cœur ses enfants qui ne pouvaient comprendre leur perte.

« Elle était pâle, comme dans le jardin la feuille en hiver, — les gémissements arrêtaient son haleine, — ses cheveux éparpillés, en désordre, témoignaient visiblement sa douleur.

« Venceslas allait d'une allure toute triste ; la tête penchée vers la terre, il regardait de temps en temps ses frères et sa mère épuisée.

« Retourne, retourne, ô ma chère mère, voici déjà le dernier « champ du village. » — Mais elle, baignée de larmes, lui adresse ces paroles :

« Est-ce donc pour cela que je t'ai mis au monde, ô mon fils « aimé, adoré, — pour que je voie ton malheur, pour que je « regarde tes chaînes ?

« Je n'ai plus rien au monde !... Qui voudra me soutenir, ô Sei« gneur !... Malheur à une femme infortunée !... Qui donc, qui « pourra me consoler ?

« Mes espoirs sont déjà disparus : mon fils, me disais-je, labou« rera ce champ, le binera, l'ensemencera, et ma vie sera heu« reuse.

« Mais le bonheur, oh ! le bonheur est illusoire, — dans les tra-

http://rcin.org.pl

« vaux imposés par mon maître je succomberai persécutée par la « souffrance, je laisserai des orphelins misérables. »

« A ce moment les sanglots lui coupent la parole, — le désespoir terrible la fait trembler, son visage pâlit, ses lèvres bleuirent, — elle chancelle, s'évanouit et tombe.

« Venceslas s'empresse de la ranimer et, lorsqu'elle revient à elle-même, lui dit : « Désespérer est un péché, — Dieu le veut, « — est-il permis de se plaindre? »

« Puis, avec tendresse, il lui dit : « Mère, réfléchis toi-même, « mieux vaut servir son pays que la cupidité des tyrans. »

« Puis il lui dit adieu pour la dernière fois, — il arrosa sa terre natale de ses larmes, il embrassa tendrement ses frères et prit un autre chemin.

« Mais c'est en vain qu'il cherchait à apaiser sa douleur; — tandis qu'il jetait des regards vers le village, il ne savait pas la cacher, non, il ne le savait pas, les soupirs s'échappaient malgré lui.

« Tout en s'indignant bien haut de la captivité des frères : « Les cieux, dit-il, auront de la pitié, ils me permettront donc « de mourir. »

« Tout à coup il arriva au camp. — Lorsque les deux côtés combattaient déjà on brisa les anneaux de ses fers, — on lui ordonna de prendre part au combat.

« Les boulets lancés des canons sifflent, — la mort enlève mainte victime. « Ici, dit-il, mes désirs se réaliseront, ici se termineront « mes supplices. »

« Les deux partis sont aux mains, — le sang arrose en abondance la terre. — Venceslas résiste avec courage, lorsque l'ennemi plonge la baïonnette dans sa poitrine.

« Il tombe... déjà son cœur ne bat plus... ses paupières se ferment à jamais... Mais il vit toujours sur les lèvres de ses frères et toujours il continuera d'y vivre.

« Là-bas, où s'élève ce bouleau, là se trouve le tombeau de Venceslas, le printemps le pare de fleurs, la rosée y verse son baume.

« Et lorsque là-bas, à la tombée du jour, le rossignol chante le chant de liberté, — le laboureur, en versant des larmes sur cette tombe, envie sa mort glorieuse (1). »

(1) Dziennik Wileński (le *Journal de Wilna*), t. II, n° 5, année 1819, octobre, Wilna, p. 525.

http://rcin.org.pl

V

LA CHANSON POPULAIRE

1. Les commissaires se réunissaient
Dans les palais de l'empereur.
Ils écrivaient une lettre pour qu'en Ukraine
On mesurât les conscrits à la toise.

2. On a pris en Ukraine
Le fils de la veuve.
Oh ! c'est qu'il est un beau cosaque,
Et il passe sous la toise.

3. Oh ! elle a entendu la pauvre vieille,
La mère d'Iwan :
« Oh ! mon petit-fils, où donc
Où donc dois-je te cacher ?

4. « — Pourquoi, ma petite mère,
Pourquoi dois-tu me cacher ?
Je vais de la capitale
T'envoyer des ducats.

5. « — Oh ! mon petit enfant, à quoi cela me servira-t-il ?
A quoi bon tes ducats ?
Lorsqu'il n'y aura personne
Pour ensevelir ma tête ?

6. « — Les bonnes gens, ma mère,
Les bonnes gens t'enterreront ?
Oh ! lorsque déjà moi, qui suis jeune,
Je ne serai plus auprès de toi. »

7. Le fils de la veuve, le fils de la veuve
Abreuve son cheval ;
Sa mère, la pauvre vieille,
Le regarde par la fenêtre.

http://rcin.org.pl

8. Le fils de la veuve, le fils de la veuve
Selle son cheval ;
Sa mère, la pauvre vieille,
Tombe au pied de la croix.

9. Le fils de la veuve, le fils de la veuve
S'en va de la cour ;
Sa mère, la pauvre vieille,
S'attache aux étrivières.

10. Oh ! là-bas, dans la ville d'Oczakow (Otchakoff)
On a tiré de l'arc.
C'est donc ta destinée, ô fils de la veuve,
De te séparer de ta petite mère !

11. — Oh ! là-bas, dans la ville d'Oczakow,
On a tiré les canons.
C'est donc ta destinée, ô fils de la veuve,
De ne plus revoir ta petite mère !

VI

LES DERNIÈRES PAROLES DE WERNYHORA ET LA MORT DU PROPHÈTE (1)

« M. Woïski ordonnez d'enterrer mon corps à Korsun, où se « trouve ma chaumière ; donnez mon bien à Makar, si les Russes ne « l'ont pas encore pris. Adieu, frères, rappelez-vous le vieux Wer- « nyhora. »

« Il s'accouda sur le coussin, ferma les yeux ; un moment après il se leva ; cette fois ses yeux jetaient les feux du diamant ; au-dessus de sa tête jaillit une clarté pareille à l'auréole des bénis du ciel ; les amis de Wernyhora, comme devant une vision, baissèrent la tête, et lui, il s'écria :

« Pologne, ô ma Patrie ! ton destin prochain est terrible, le « sang de tes fils va couler abondamment, des tombes hautes s'é-

(1) Czaykowski Michel, *Wernyhora*, prophète ukrainien du XVIII[e] siècle. Paris, 1838.

http://rcin.org.pl

« lèveront sur leurs ossements — la ruine, le désespoir et une tris-
« tesse terribles envahiront la terre — trois vautours étrangers te
« déchireront trois fois et tu succomberas. — Les efforts de tes fils
« n'aboutiront à rien, ton roi d'aujourd'hui finira honteusement
« son règne comme il l'a commencé, en se prosternant à la cour
« de la tzarine moscovite. Patrie ! tu vas gémir longtemps sous le
« joug de l'étranger. Une partie de tes enfants sera transportée en
« captivité dans des régions inhabitées — l'autre ira dans des pays
« lointains mendier par le sang et la parole des secours pour sa
« mère malheureuse. — Après de longues années viendra le Géant
« d'Occident, et l'espoir brillera pour la Pologne ; les Polonais sur
« la terre polonaise vont lutter avec ses ennemis, mais cet espoir
« luira et disparaîtra comme une étoile filante. — Malgré tout,
« ceux qui l'ont déchirée diront : Il y a un Aigle Blanc, il y a un
« Royaume Polonais, et les gens faibles vont s'illusionner de cet
« espoir et même bénir les meurtriers de la Patrie, mais le tzar
« mauvais, avide du sang de ses sujets, montera sur le trône des
« Jagellons et montrera que les apparences ne sont qu'un men-
« songe. — Le Peuple Polonais se lèvera dans toutes les parties de
« la terre polonaise, mais il lui manquera de l'ordre, de l'entente
« et de la force ; comme jadis, cette fois-ci il tombera encore. —
« Quelques Polonais, comme les aigles après la destruction de leur
« aire, s'envoleront pour un voyage lointain ; les autres, en exil
« et en captivité, vont compter les journées tristes. — La Pologne
« imbibée du sang de ses enfants, fécondée de leurs cadavres, sup-
« portera longuement le fardeau des oppresseurs, mais enfin vien-
« dra un moment où l'Anglais donnera de l'argent, le Français
« soutiendra, le Musulman abreuvera les chevaux à Horyn. Les
« Polonais, nombreux comme les arbres des forêts lithuaniennes,
« comme les grains de sable des bords de la Vistule, comme les
« herbes du steppe, se lèveront et lutteront contre l'ennemi. Ils
« remporteront la première victoire dans la vallée de la Hancza-
« rycha, la deuxième près des tombes de Perepiat et de Perepia-
« tycha, la troisième près de sept tombeaux, — la quatrième et
« la dernière entre Rzyszczów et Jancza. — Le Dniépr tout
« entier sera rougi de sang, il roulera les cadavres de l'ennemi
« pour les écraser dans ses cataractes, — et, de la mer Noire
« jusqu'à la mer Baltique, des monts Carpathes jusqu'aux step-
« pes de Niz, il n'y aura ni un Allemand, ni un Russe sur la terre
« polonaise, — et *la Pologne sera grande et puissante jusqu'à la*
« *fin des siècles.* »

« Il finit, tomba sur sa couche, et mourut. »

http://rcin.org.pl

VII

EXTRAIT DE LA LETTRE DE NOVOSILTZOF AU GRAND-DUC CONSTANTIN (1).

« On sait et on a remarqué plus d'une fois que les poètes polonais glorifient les actes de leurs ancêtres : ils chantent la gloire nationale, les triomphes des héros polonais et, de cette façon, tâchent de soutenir le patriotisme polonais.

« Tant que de pareilles tendances se tiennent dans de certaines limites, elles n'ont rien de néfaste. On a laissé aux Polonais leur nationalité et, étant les sujets fidèles du Monarque, ils peuvent aimer leur langue et les mœurs de leurs pères. Si leur patriotisme ne dépasse pas ces limites, il n'est pas criminel. Mais l'affaire se présente sous un autre jour ; si au patriotisme s'unit l'illusion de la future indépendance de la Pologne, et si les œuvres des écrivains éveillent dans les âmes de leurs compatriotes de telles pensées, dans ce cas elles s'opposent à la soumission, elles détournent leur cœur de la vraie patrie (*sic*) en le dirigeant vers une patrie qui n'existe pas encore et qui serait éphémère. — Aux œuvres de ce genre appartient le poème de Mickiewicz intitulé *Conrad Wallenrod*.

« Son but est clair. Il consiste à réveiller le patriotisme mourant, à greffer la haine, à préparer des actes futurs, à apprendre à la nouvelle génération à devenir le renard pour, avec le temps, se changer en lion.

« Le caractère de Wallenrod, de ce traître *intrigant*, présenté comme exemple, est, sans aucun doute, opposé à la moralité et ne peut servir qu'à entraîner l'esprit et le cœur humain dans une voie fatale.

« Votre Majesté n'ignore pas quelle forte impression eurent sur la jeunesse *Les Brigands* de Schiller. Dans plusieurs endroits, dans des villes d'Université le gouvernement s'est vu obligé d'interdire la représentation de ce drame. On doit attendre une influence aussi néfaste d'une œuvre telle que *Wallenrod*, car elle touche aux sentiments les plus forts de l'âme humaine ; elle enseigne la trahison et inspire une haine insurmontable. »

(1) Kraushar Alexandre, *Les premiers retentissements de Conrad Wallenrod*, notice historique. Varsovie, 1904, p. 6-10.

http://rcin.org.pl

VIII

LETTRE DE MICHEL GRABOWSKI A JOSEPH BOHDAN ZALESKI (1).

Alexandrówka, le 4 janvier 1826.

Joseph ! Joseph ! allons-nous longtemps encore errer sur cette terre qui nous est ennemie, le cœur toujours déchiré, n'ayant à nous confier qu'une suite uniforme de tristesses et de désespoirs? Ta lettre a éveillé dans mon cœur tous les échos de notre commune douleur et m'a attristé pour longtemps.

Hier, étant à Czehryn, j'ai reçu ta lettre du 3 décembre. J'ai voulu te répondre immédiatement, mais mon cœur était tellement plein de sentiments divers que je ne pouvais rassembler ni les pensées ni les paroles.

Voilà donc ton triste amour déjà terminé, lui aussi ! Quelques mots prononcés presque avec indifférence m'ont dévoilé, à moi, habitué depuis longtemps à te comprendre, toute la grandeur de ta souffrance; et dans mon cœur, comme dans un miroir fidèle, s'est répété tout ce que tu devais ressentir. Mais tu n'es pas de force à te mesurer avec la douleur, ô Joseph ! Souviens-toi du pèlerin Byron, qui s'est habitué à chercher de la nourriture dans le poison. Oh ! il y a des âmes pour lesquelles il ne reste que ce seul remède ! Ainsi et toi, Joseph, sois au-dessus de ta douleur. Renferme-la, tout entière, dans ton sein, d'un trait bois le calice et persuade-toi qu'il n'y a pas de douleur que le cœur de l'homme ne puisse changer. La pensée, que dès maintenant déjà la souffrance n'a rien de neuf pour toi, élèvera ton âme, assombrira peut-être ton front, mais allégera ton cœur. Comme un athlète vainqueur, tu jetteras un regard sur l'adversaire mis en déroute à tes pieds, et dans l'orgueil de ton cœur tu diras : « J'ai vaincu. » Joseph, tu souffres de l'inconstance des sentiments et des espoirs de l'homme. As-tu donc pu croire jamais en eux ?...

(1) *Tygodnik Illustrowany* (Le journal hebdomadaire illustré). Varsovie, Gebethner et Wolff, 1890, t. I, n° 9, p. 132-133.

http://rcin.org.pl

En voyant jadis l'enthousiasme avec lequel tu te donnais à ta passion, j'ai toujours craint que tu ne finisses par croire à la durée de cet état d'enchantement dans lequel tu étais et qui, fatalement, devait finir. Je le craignais, car tu pouvais prendre une chose prévue depuis longtemps pour un coup inattendu de la destinée; une conséquence indispensable pour une disposition arbitraire du sort. Je le craignais, car une pareille faute eût pu avoir pour ton calme des résultats désastreux. Joseph, tu n'es pas de ce genre d'hommes qui peuvent impunément croire au bonheur...

En relisant cette lettre, je vois que j'ai commencé à prêcher ma théorie de scepticisme, mais tu as raison de me considérer comme incrédule en amour — je le suis. Crois-moi, je m'étonne moi-même en voyant comme je suis profondément pénétré de ma conviction. Je suis infiniment léger et superficiel; il est rare que mes actions soient le fruit d'une réflexion et d'une décision quelconque; c'est après seulement qu'à ma grande surprise je vois les résultats justifiés par leurs causes. Tu l'as vu toi-même, j'ai été aimé, et malgré tout j'ai renoncé volontairement aux sourires de l'amour; j'ai aimé, et mon cœur tremble-t-il peut-être encore à ces souvenirs. N'ayant pas la force de rompre les liens de mon Armide, après avoir vaincu les longues contradictions et les obstacles, et lorsque je n'avais plus rien à vaincre, j'ai abandonné pour toujours l'amante qui m'ouvrait ses bras. Pourquoi? Parce que je ne pouvais faire taire dans mon cœur la voix triste qui me défendait de croire aux sourires du bonheur; parce que j'estime profondément que chaque chose se pèse avec précision et se récompense; parce que j'étais persuadé que, plus grand nous nous imaginions le bonheur, moins il faut pour le troubler, que dis-je? pour le détruire; parce que, enfin, je ne voyais pas d'autre moyen que de regarder lentement et longuement les espoirs qui se flétrissent et les plus chères illusions du cœur qui disparaissent de jour en jour.

Chacun peut nommer ceci de la légèreté, de la bizarrerie ou pis encore; je dirai seulement que, quoique mes actions semblent être irréfléchies et sans lien, néanmoins elles sont l'inévitable résultat de mon caractère, de ma façon de voir et de sentir.

Joseph, pourrais-tu donc prétendre à un droit au bonheur qui n'existe pas sur terre? Aujourd'hui, lorsque, ensemble, nous nous sommes placés au même point de vue, réjouissons-nous tristement de ce que le dernier lien qui nous rattachait à la terre soit rompu. Le passé amènera une ombre plus poétique sur nos pensées, et le cœur, perfectionné par la souffrance comme un instru-

http://rcin.org.pl

ment rendu meilleur à force d'être employé, s'imprégnera d'un son plus pur et d'une expression plus élevée...

J'ai relu encore une fois cette lettre, et cette fois j'ai une forte tentation de la jeter au feu. Quel chaos de pensées et d'expressions! Pas de suite, pas de clarté, pas d'ordre! Mais que faire? Toutes les fois que je dirige ma pensée sur le cœur et la destinée de l'homme, un grand tableau, une perspective infinie s'ouvre devant mon regard effrayé, je vois une chaîne de mondes et d'êtres et, en apercevant dans cette étendue infranchissable un atome — l'homme avec le cœur plein de contradiction, l'âme rongée par les désirs sans but et la destinée voilée, — la tête me tourne, je me perds dans ce labyrinthe; comme un homme qui lutte avec le sommeil, je dois lutter avec moi-même et me traîner convulsivement pour me retrouver, me soutenir et rentrer dans la voie de la raison.

Accepte donc ces pensées, comme elles sont, car je les aurais peut-être remplacées par d'autres plus désordonnées encore!

IX

UNE CHANSON POPULAIRE (1)

1. Ne va pas, Hrytzia, aux soirées,
Aux soirées on rencontre des jeunes filles magiciennes!

2. L'une d'elles est une jeune fille aux cils noirs;
C'est une vraie, une vraie magicienne.

3. Dimanche matin elle arrachait les herbes,
Et le lundi elle les lava.

4. Le mardi elle les fit cuire,
Le mercredi Hrytzia fut empoisonné.

5. Le jeudi Hrytzia mourut,
Le vendredi Hrytzia fut enterré.

6. Le samedi matin la mère battait sa fille :
« Pourquoi, ô chienne, as-tu empoisonné Hrytzia?

(1) Maksymowicz, *Les chansons populaires ruthènes*. Moscou, Siemion, 1827, p. 107-108.

http://rcin.org.pl

7. « — Oh ! mère, oh ! mère, tu n'as pas de pitié :
« Pour que Hrytzia n'en aime pas deux en même temps !

8. « Qu'il ne soit ni à moi ni à une autre;
« Qu'il appartienne à la terre humide !

9. « Vois-tu, Hrytzia, qu'ai-je fait pour moi-même ?
« A présent ma mère m'a battu.

10. « Vois-tu, Hrytzia, quelle récompense tu as reçue :
« Une maison de quatre planches ! »

X

L'ÉLECTION DE BOHDAN ZALESKI AU POSTE DE NONCE

« Le Président du Sénat et le président de la Chambre des nonces ont l'honneur d'informer M. Bohdan Zaleski que l'élection au poste de nonce du district de Taraszczan à la session d'aujourd'hui a été approuvée, néanmoins avec cette restriction qu'après la fin tant attendue des hostilités il devra s'occuper de faire valider son élection par la Diète qui a eu lieu selon les règles de la loi.

« Ils l'invitent donc à prendre place parmi les Représentants de la Nation et à signer trois actes principaux de la Diète extraordinaire d'aujourd'hui :

« 1° Le protocole de la Session de la Chambre des Nonces du 18 décembre de l'année dernière au cours de laquelle l'insurrection fut nommée nationale;

« 2° L'acte de séparation du trône polonais de l'empereur Nicolas et de ses successeurs, l'acte du 25 janvier de l'année courante;

« 3° Enfin les proclamations et l'acte de serment du 3 février de l'année courante.

« Varsovie, le 5 juillet 1831.

« *Le Président de la chambre des nonces* :
« Ladislas Ostrowski.

« *Le Président du Sénat :*
« Kochanowski.

« *Le Secrétaire de la Chambre des nonces* :
« Rostworowski.

« *Le Secrétaire du Sénat* :
« Niemcewicz. »

http://rcin.org.pl

XI

REPRÉSENTANTS DE LA NATION!

La Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine formaient toujours avec vous un seul peuple, une seule Pologne ! Trente-six ans d'oppression et d'esclavage depuis le dernier partage n'ont pas étouffé dans nos cœurs l'amour de la patrie commune et la tendance à nous confondre en un seul tout national qui, par-dessus les séparations tracées par la force temporaire, persiste sous la garde de l'histoire dans le sang commun, dans l'unité de sentiments, de souvenirs, de langue, de désastres et du commun espoir.

Les nombreux efforts de retrouver l'existence commune de la Pologne n'ont pas été couronnés par le succès; mais c'est que ces efforts n'avaient pas ce caractère de nationalité dont la révolution actuelle porte la marque.

Représentants de la Nation ! notre cause est indivisible : vous l'avez dit par votre Manifeste; et, si la violence russe ne laisse pas pénétrer jusqu'à vous la voix unanime d'au-delà du Boug et de Niémen, nous, habitants libres de ces terres, nous sommes devant vous l'organe des sentiments, de l'opinion de nos compatriotes, car nous l'avons puisée dans le même charme de la Patrie.

Les droits des peuples sont irrécusables, ne peuvent tomber en désuétude, et le temps aussi venge leurs outrages. Nos droits ont été piétinés; outragée notre nationalité en dépit des affirmations du Congrès de Vienne données devant toute l'Europe; outragée la religion par l'extermination violente des uniates; outragé l'honneur national, car on nous a défendu de porter le nom de Polonais. Au lieu de la constitution, l'autocrate de toutes les Russies nous imposait ses ukases par lesquels personne n'était sûr de ses biens, personne de son honneur ni de sa vie. Les citoyens illustres et la fleur de la jeunesse, les savants, à cause de leur nationalité, martyrisés, ont été envoyés en Sibérie, punis sans la conviction du droit. On nous a enlevé les lois, la langue maternelle, usurpé la justice, arraché la liberté d'écrire et de parler; nous serait-il défendu de soulever une opposition légitime

http://rcin.org.pl

contre tant d'affronts, d'outrages et l'oubli des droits du peuple? nous serait-il défendu de revendiquer ces droits au nom de la Lithuanie, de la Volhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, où aujourd'hui le terrorisme russe emprisonne les citoyens les plus illustres, les exporte du pays, confisque leurs biens et force de garder le silence ou de blasphémer contre la résurrection de la Pologne?

Depuis que la Révolution a revêtu un caractère national, il est devenu indispensable de reconquérir les terres arrachées, car c'est avec elles seulement que l'insurrection remplira sa haute vocation et affermira l'indépendance nationale. Annonçons donc au monde que notre volonté et notre cause jusqu'à la Dvina et le Dniépr est une et indivisible, que tous nous formons une seule Pologne, que la Représentation de la Nation est également une et indivisible, et la Diète n'en est que l'expression, puis que les signatures, les réunions pareilles à celle de Targowica, les adresses clandestines et tous les autres actes pris par la ruse et la force ne sont pas dans le sentiment, la conscience, la croyance et l'opinion des terres arrachées par la Russie.

Dans ce but, c'est sur vous, Représentants de la Nation, que nous transférons la représentation morale de la Lithuanie, de la Volhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, et, confiants en vos vertus publiques, nous déposons entre vos mains les destins de ce qui reste de la Pologne.

Fait à Varsovie, le 22 janvier l'an 1831.

(*Suivent 236 signatures*)

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages inédits :

1. Bankowski Pierre. *Maurice Mochnacki devant le tribunal de la critique littéraire.* Paris, 1914.
2. Goszczynski Séverin. Portefeuille V. Poésies dédiées à Goszczynski. Musée de Rapperswyl (Suisse).
3. — *La langue polonaise.* La vérité sur la langue et des expressions du peuple polonais. L'âme de la langue polonaise. (Sans date.) Musée de Rapperswyl.

II. — Sources :

1. Zaleski Bohdan Joseph. *Poésies* (1 vol.). Léopol, 1838.
2. — *Poésies* (1 vol.). Paris, 1841.
3. — *Poésies* (2 vol.). Posen, Raczynski, 1841.
4. — *Poésies religieuses* (1 vol.). Posen, Raczynski, 1842.
5. — *Poésies religieuses.* Saint-Pétersbourg, Wolff, 1851.
6. — *Oratorium poétique.* Paris, Zupanski, 1865.
7. — *Oratorium poétique.* Posen, Zupanski, 1866.
8. — *Œuvres complètes* (4 vol.). Léopol, Gubrynowicz et Schmidt, 1877.
9. — *Œuvres posthumes* (2 vol.). Cracovie, Union des Imprimeurs, 1891.
10. — *Correspondance* (5 vol.). Léopol, 1900-1904.

III. — Biographies polonaises :

1. Duchinska Séverine. *Bohdan Zaleski,* souvenirs posthumes. Varsovie, Berger, 1886.

http://rcin.org.pl

2. Duchinska Séverine. *Bohdan Zaleski.* Posen, Chocieszynski, 1892.
3. Gasztowtt Venceslas. *Bohdan Zaleski.* Paris, Reiff, 1886.
4. Gawalewicz Marian. *Bohdan Zaleski.* Cracovie, Zupanski, 1890.
5. Giller Agaton. *Bohdan Zaleski.* Posen, Simon, 1882.
6. Konopnicka Marie. *Bohdan Zaleski.* Bibliothèque de Varsovie, Varsovie, Sikorski, 1903.
7. Krechowiecki Adam. *Bohdan Zaleski.* Léopol, Lozinski, 1901.
8. Lenartowicz Théophile. *Un mot sur Bohdan Zaleski.* Léopol, Gubrynowicz et Schmidt, 1889.
9. Mazanowski Nicolas. *Joseph Bohdan Zaleski,* sa vie et son œuvre. Saint-Pétersbourg, Grendyszynski, 1901.
10. Tretiak Joseph, *Bohdan Zaleski.* Cracovie, Union des Imprimeurs, 1911.
11. Zathey Hugues. *La jeunesse de Bohdan Zaleski.* Extrait du 3e compte rendu de la direction du 3e Gymnase Impérial-Royal de Cracovie pour l'année scolaire 1886. Cracovie, Gadowski, 1886.
12. Zdziarski Stanislas. *Chronologie des œuvres de jeunesse de Bohdan Zaleski.* Bibliothèque de Varsovie (t. IV), 1901.
13. Zdziarski Stanislas. *Bohdan Zaleski.* Léopol, Société des Imprimeurs, 1902.

IV. — Ouvrages à consulter :

1. Balinski Michel. *L'Ancienne Académie de Wilna.* Saint-Pétersbourg, Ohryzka Joseph, 1862.
2. Bankowski Pierre. *Maurice Mochnacki comme théoricien et critique du romantisme polonais.* Cracovie, Gebethner, 1913.
3. Clémence Robert (Mme). *Les Ukrainiennes* de Goszczynski et Malczeski. Paris, Merklein, 1835 (en français).
4. Czaykowski Michel. *Wernyhora,* prophète ukrainien, roman historique de l'année 1768. Paris, Imprimerie Polonaise, 1838.
5. Duchinska Séverine. *De l'exil* (1864-1893). Léopol, Imprimerie nationale, 1893.

http://rcin.org.pl

6. Godebski Cyprien. *Œuvres en prose et en vers.* Varsovie, Glücksberg, 1821.
7. Goszczynski Séverin. *Œuvres*, Léopol, Piller et C°, 1838.
8. — *Trois cordes.* Strasbourg, Silberman, 1839.
9. — *Œuvres.* Breslau, Schletter, 1852.
10. Groza Alexandre. *Mosaïque de contrats* (de foires). Mémoires de l'année 1851. Wilna, Zawadzki, 1857.
11. Grabowski Michel. *La littérature et la critique.* Wilna. Glücksberg, 1837.
12. Jablonowski Alexandre. *Histoire de la Russie méridionale jusqu'à la chute de la République Polonaise.* Cracovie, 1912.
13. Joukowski Vasil, *Œuvres.* Moscou. Sytin, 1902 (en russe).
14. Kollataj Hugues. *Tableau de la Pologne et des Polonais au XVIII^e siècle.* Posen, 1841.
15. Kolessa Alexandre. *Le rythme populaire ukrainien dans les poésies de Bohdan Zaleski.* Léopol, 1900.
16. Kraushar Alexandre. *Les premières voix sur Conrad Wallenrod.* Notice historique. Varsovie, 1904.
17. Lipinski Venceslas. *De l'histoire de l'Ukraine.* Kief, 1912.
18. *Livre des souvenirs* en l'honneur du centenaire de la naissance d'Adam Mickiewicz (1798-1898). Saint-Pétersbourg, Grendyszynski.
19. Lukaszewicz Joseph. *Histoire des écoles à Kowna et dans le Grand Royaume Lithuanien depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'année 1794.* Posen, Zupanski, 1849.
20. Maksimowicz M. *Les chansons populaires ruthènes.* Moscou Siemion, 1827 (en ruthène).
21. Malczeski Antoine. *Marie.* Posen, Zupanski, 1876.
22. Mazzini Joseph. *Lettres à M^me Daniel Stern* (1864-1872). Paris, Germer Baillière, 1872 (en français).
23. Mélanges sur la Pologne (5 vol.). Paris, 1841 (en français).
24. Mickiewicz Adam. *Correspondance.* Paris, Imprimerie du Luxembourg, 1874.
25. Mickiewicz Ladislas. *La vie d'Adam Mickiecwiz* d'après les souvenirs personnels (4 vol.). Posen, 1890.
26. Mochnacki Maurice. *De la littérature polonaise au XIX^e s.* Posen, Stefanski, 1845.
27. Niemcewicz Julien. *Voyages historiques à travers les terres polonaises entre les années 1811 et 1828.* Paris, Martinet, 1858.

http://rcin.org.pl

28. Niesiecki. *La couronne polonaise.* Léopol, 1740.
29. Odyniec Antoine-Edouard. *Souvenirs du passé.* Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884.
30. Pauli Zegota. *Les chants du peuple ruthène en Galicie.* Varsovie, Jablonski, 1839.
31. Poniatowska Denise. Lettres à Joseph Bohdan Zaleski (2 vol.). Cracovie, Gebethner, 1900.
32. Rolle Michel. *In illo tempore...* esquisse littéraire, avec préface de Joseph Kallenbach. Léopol, 1914.
33. Siemienski Lucien. *Portraits littéraires.* Posen, Zupanski, 1865.
34. Tarnowski Stanislas. *Histoire de la litterature polonaise.* Cracovie, Union des Imprimeurs polonais, 1905.
35. Terlecki Vladimir, *Les « dumy » de Bohdan Zaleski.* Przemysl, Dikowski, 1861 (en ruthène).
36. Witwicki Stéphane. *Poésies bibliques et chansons pastorales.* Paris, Jelowicki, 1836.
37. Witwicki Stéphane. *Lettres à Joseph Bohdan Zaleski.* Léopol, Lozinski. 1901.
38. Wójcicki K. Wl. *Le café littéraire à Varsovie* (Kawa literacka w Warszawie, 1829-1830). Biblioteka Warszawska. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1873.
39. Wójcicki K. Wl. *Varsovie et sa société au début de notre siècle* (Warszawa i jej spolecznosc w poczatkach naszego stulecia). Biblioteka Warszawska. Varsovie, Gebethner, 1874.
40. Zychlinski T. *Le livre d'or de la noblesse polonaise.* Posen, Leitgeber, 1880.

V. — Ouvrages à consulter en français :

1. Beauplan. *Description de l'Ukranie depuis les confins de la Moscovie jusqu'aux limites de la Transylvanie* publiée par le prince Augustin Galytzin. Paris, Techener, 1861.
2. Bougeault Alfred. *Histoire des littératures étrangères.* Paris, Plon, 1876.
3. Courrière C. *Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves.* Paris, Charpentier, 1879.

http://rcin.org.pl

4. Garde (Comte de La), traducteur du poème de Stanislas Trembecki *Sophiowka*. Vienne, Strauss, 1815.
5. Julvécourt Jean. *La littérature polonaise*. « L'Illustration », journal universel, 1850.
6. Lesur. *Histoire des Cosaques* précédée d'une Introduction ou coup d'œil sur les peuples qui ont habité le pays des Cosaques avant l'invasion des Tartares. Paris, Belin, 1814.
7. Mickiewicz Adam. *Cours de littérature slave* professé au Collège de France. Histoire politique et littéraire (4 vol.). Paris, Martinet, 1860.
8. Mickiewicz Adam. *Conrad Wallenrod*, légende historique d'après les chroniques de Lithuanie et de Prusse, traduction de l'un des fils de l'auteur avec introduction d'Armand Lévy et gravures sur acier d'après Antoine Zaleski. Paris, Librairie du Luxembourg, 1866.
9. Mickiewicz Adam. *Chefs-d'œuvre poétiques* traduits par lui-même et par ses fils, et suivis du « Livre de la Nation Polonaise et des Pèlerins Polonais » avec une notice sur la vie de l'auteur par Ladislas Mickiewicz. Paris, Charpentier, 1882.
10. Millevoye. *Poésies*. Paris, 1851.
11. Schérer Jean-Benoît. *Annales de la Petite-Russie*. Paris, Cuchet, 1788.

VI. — Périodiques français :

1860. Revue Contemporaine, mensuelle, n° 210, article de Paul de Saint-Vincent intitulé « Écrivains et poètes de la Pologne. La poésie oukraïnienne : Bohdan Zaleski ». Paris, 1860.
1863. Il Politecnico, repertorio mensile di studj applicati alla prosperita e cultura sociale. Milano, editori Del Politecnico, 1863.
1884. Bulletin littéraire et scientifique. Paris, Zabieha.
1900. Bulletin polonais, littéraire, scientifique et artistique Paris, Reiff.

https://rcin.org.pl

1906. Abeille de Fontainebleau, nos 43, 51 et 52.
1914. Bulletin polonais, littéraire, scientifique et artistique. Paris, Reiff Heymann.

VII. — Périodiques polonais :

1817. Journal de Wilna (Dziennik Wilenski). Wilna, Zawadzki.
1818. Mémoires de Varsovie (Pamietnik Warszawski), revue mensuelle.
1818. Les Exercices scientifiques (Cwiczenia naukowe), partie littéraire. Varsovie, Glücksberg, t. I.
1819. Journal de Wilna (Dziennik Wilenski), revue mensuelle sous la direction de Becu, l'abbé Chodani et Jean Lobenwein. Wilna, t. II.
1819. L'Aigle Blanc (Orzel Bialy), journal paraissant trois fois par semaine. Varsovie.
1819. Mémoires de Varsovie (Pamietnik Warszawski), revue mensuelle. Varsovie (n° 12).
1820. Journal de Wilna (Dziennik Wilenski), revue mensuelle. Wilna, Marcinowski, t. I.
1820. L'Aigle Blanc (Orzel Bialy), journal paraissant trois fois par semaine. Varsovie, 1820.
1820. Mémoires de Varsovie (Pamietnik Warszawski), revue mensuelle. Varsovie.
1821. Dekada Polska, revue mensuelle, périodique. Varsovie, Latkiewicz.
1821. Mémoires de Varsovie (Pamietnik Warszawski), revue mensuelle, Varsovie.
1830. Gazette Polonaise (Gazeta Polska), dirigée par Maurice Mochnacki. Varsovie (n° 140).
1841-1842. Journal national (Dziennik narodowy), revue hebdomadaire, politique et littéraire. Paris, Martinet.
1860. Journal hebdomadaire illustré (Tygodnik Illustrowany). Varsovie.
1866-1867. La Campagne (Siolo), journal consacré aux questions ruthéno-russes (2 vol.). Léopol, Piller.
1869. Journal hebdomadaire illustré (Tygodnik Illustrowany), consacré aux faits plus importants de la vie politique. Varsovie, Joseph Ungra.

http://rcin.org.pl

1872. Les Épis (Klosy), revue mensuelle illustrée, littéraire, scientifique et artistique. Varsovie, Lewental.

1873. Bibliothèque de Varsovie (Biblioteka Warszawska). Varsovie, Gebethner et Wolff.

1882. Chronique natale (Kronika rodzinna), journal bi-mensuel consacré à la vie politique, littéraire et scientifique. Varsovie, Noskowski (n° 7).

1884. La Revue Universelle (Przeglad powszechny), journal mensuel. Cracovie.

1886. Les Épis (Klosy), revue hebdomadaire illustrée. Varsovie, t. XLII.

1887. Bibliothèque de Varsovie (Biblioteka Warszawska), revue mensuelle dirigée par J.-K. Plebanski. Varsovie, t. III.

1887. Revue polonaise (Przeglad Polski), revue mensuelle. Cracovie, Kluczycki.

1887. Les Épis (Klosy), revue mensuelle illustrée, littéraire, scientifique et artistique. Varsovie, Lewental.

1890. Journal hebdomadaire illustré (Tygodnik Illustrowany). Varsovie, Gebethner et Wolff.

1892. Le Pays (Kraj), journal politique, économique et littéraire, dirigé par Piltz. Saint-Pétersbourg, Trenke et Fusnot.

1895. Atheneum, journal scientifique et littéraire. Varsovie, Cotty.

1896. Le Peuple (Lud). Léopol, t. I.

1898. Le Calendrier Catholique pour l'année 1898 (Kalendarz Katolicki). Saint-Pétersbourg, Grendyszynski.

1899. Guide scientifique et littéraire (Przewodnik naukowy i literacki), rédacteur Adam Krechowiecki. Léopol, Lozinski.

1900. Guide scientifique et littéraire (Przewodnik naukowy i literacki), rédacteur A. Krechowiecki. Léopol, Lozinski.

1901. La Gazette de Léopol (Gazeta lwowska), journal quotidien sous la direction de Ladislas Weber (n° 175-190).

1901. Bibliothèque de Varsovie (Biblioteka Warszawska), revue mensuelle consacrée aux questions scientifiques, littéraires et artistiques.

1902. Le Pays (Kraj), journal politique, littéraire, dirigé par Piltz. Saint-Pétersbourg, Trenke (n° 5, 50 et 51).

1902. Le Journal hebdomadaire illustré (Tygodnik Illustrowany) sous la direction de Joseph Wolff. Léopol.

1902. Le Courrier de Varsovie (Kurjer Warszawski), paraissant deux fois par semaine, sous la direction d'Adam Plug. Varsovie.

http://rcin.org.pl

1902. La Gazette de Léopol (Gazeta lwowska), journal quotidien, sous la direction d'Adam Krechowiecki. Léopol (n° 40, 104).

1902. Revue universelle (Przeglad powszechny), rédacteur abbé Jean Pawelski. Cracovie, Anczyc (n° 226).

1902. La Bibliothèque de Varsovie (Biblioteka Warszawska), revue mensuelle consacrée à la vie scientifique, littéraire et artistique. Varsovie, Sikorski, t. IV.

1902. Le Journal hebdomadaire illustré (Tygodnik Illustrowany). Varsovie, Gebethner (n° 41-44).

1903. La Parole Polonaise (Slowo Polskie), paraissant deux fois par jour, rédacteur Wasilewski. Léopol.

1903. La Bibliothèque de Varsovie (Biblioteka Warszawska), revue mensuelle consacrée à la vie scientifique, littéraire et artistique. Varsovie, t. I.

1903. Le Livre (Ksiazka), revue mensuelle consacrée à la critique et à la bibliographie polonaise sous la direction littéraire de Marian Massonius. Varsovie, Wende (n° 2).

1903. La Gazette de Léopol (Gazeta lwowska), journal quotidien paraissant sous la direction d'Adam Krechowiecki. Léopol (n° 90).

1904. Le Pays (Kraj), journal hebdomadaire. Saint-Pétersbourg, Trenke et Fusnot.

1906-1907. Cent ans de la pensée polonaise (Sto lat mysli polskiej), XIXe siècle, sous la direction d'Ignace Chrzanowski, Henri Galle, Stanislas Krzeminski. Varsovie, Gebethner et Wolff.

1908. Le Guide scientifique et littéraire (Przewodnik naukowy i literacki), rédacteur A. Krechowiecki. Léopol, Lozinski.

1908. Cent ans de la pensée polonaise (Sto lat mysli polskiej). Varsovie. Gebethner et Cie, t. IV.

1909. Revue natale (Przeglad Krajowy), revue politique, économique et littéraire. Kief.

1909. Mémoires littéraires (Pamietnik literacki), revue trimestrielle consacrée à l'histoire et à la critique de la littérature polonaise sous la direction de Louis Bernacki. Léopol.

1909. La Bibliothèque de Varsovie (Biblioteka Warszawska), revue mensuelle consacrée à la vie scientifique, littéraire et artistique. Varsovie, Gins, t. IV.

1909. Cent ans de la pensée polonaise (Sto lat mysli polskiej), XIXe siècle. Varsovie, Gebethner et Cie, t. V.

http://rcin.org.pl

1912. Guide scientifique et littéraire (Przewodnik naukowy i literacki), rédacteur Adam Krechowiecki. Léopol.

1913. Cent ans de la pensée polonaise (Sto lat mysli polskiej), sous la direction d'Ignace Chrzanowski, Henri Galle, Stanislas Krzeminski, Bronislaw Chlebowski, Gabriel Korbut. Varsovie, Gebethner, t. VII.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS L'OUVRAGE

A

Alexandre Ier, 82-83.
Anjou (Hedvige d'), 10.

B

Beauplan, 10.
Bentkowski (Louis), 46, 83.
Biernacki, 26, 74-75.
Brodzinski (Casimir), 60-65, 71, 79-80, 87, 94-96, 105, 150-151, 169.
Buczynski, 81.
Burkat (Marie), 15, 29.
Byron, 88, 138, 212.

C

Chaborski, 68.
Chmielnicki, 132.
Chodkiewicz, 10.
Chopin, 193-195.
Chodzko, 118.
Constantin (Grand-duc), 84.
Czacki, 10, 21, 73.
Czarniecki, 10, 21.
Czartoryski, 10.
Czerniewicz (abbé), 68.
Czetwertynski, 10.
Chrzaszczewski (Joseph), 69, 170.

D

Dmochowski (François), 73, 148, 166.
Duchinska (Sévérine Mme), 42, 80, 150.
Dworzycki, 46.
Dzieduszycki, 10.

E

Engel, 172.

G

Galezowski, 10, 33, 53.
Garczynski, 212.
Godebski (Cyprien), 101-102.
Godebski (Xavier), 102.
Gœthe, 193, 212.
Gorecki (Antoine), 83.
Górski, 155.
Goszczynski, 10, 24, 34, 39-42, 44-46, 48, 52-54, 56-57, 59, 63-64, 67-73, 75-76, 81, 88, 90-92, 93 note, 94, 111, 135, 145-146, 166, 194.
Grabowski, 34, 56, 58, 69-70, 88, 90-93, 138, 140, 142, 144-149, 151-153, 161, 167, 176, 178, 224.
Groza (Alexandre), 34, 40, 49, 52, 54.
Groza (Auguste), 44.
Grzymala, 87.

H

Heltman, 84, 89, 92.
Homère, 45.

http://rcin.org.pl

Hryniewiecki (abbé), 39, 47-48, 55.
Hugo (Victor) 212.

I

Iwanowska (Mme), 37.

J

Jagellon (Ladislas), 10.
Jankowski (Eustache), 74-75.
Jankowski (Louis), 25.
Jasienska (Anne Mme), 19, 25-26, 29, 33, 74.
Jasienski (César), 28.
Jezowski, 38, 48, 52, 72-73.
Joukowski, 106-107.

K

Kalinowski, 31.
Kaminski (Faustin), 69.
Karamzine, 5.
Kicinski (Bruno), 71, 87.
Kochanowski, 27, 85, 209.
Kollontaj, 89.
Konaszewicz, 199, 208.
Konopnicka, 2.
Korsak, 194.
Kosciuszko, 10, 89.
Kosinski (Christophe), 114-115.
Krale Dwor, 104 note 1.
Krasinski, 193, 212.
Krechowiecka (Anne), 14.
Krechowiecki (Jean), 69, 142, 145-146, 150.
Królikowski, 174.
Kulakowski, 119.
Kundzicz (Mme), 19, 25-26, 166.

L

Lamartine, 124, 212.
Lelewel, 89, 196.
Lesur, 22 note 2, 133 note 1.
Linde, 73, 97.
Linowska (Antoinette Mme), 20, 153.

M

Malczeski, 87, 140-141, 148, 212, 215.
Malewski, 72.
Marcinkowski, 92.
Mazeppa, 132-134, 210.
Mazzini, 212.
Mianowski (Joseph), 34, 39.
Mickiewicz (Adam), 10, 41, 97-99, 113, 118-122, 124, 126, 143, 150, 153, 156, 166-168, 170-175, 181, 193-194, 197, 212-213, 223.
Millevoye, 109.
Mochnacki, 61, 167-168, 173, 176, 195-196, 203, 206.
Moore, 181.

N

Nabielak, 194.
Naruszewicz, 85.
Niemcewicz, 85-86, 114, 140.
Niesiecki, 14 note 1.
Noailles (Marquis de), 5 note 2.
Novosiltzoff, 174, 223.

O

Odyniec, 87, 118-119, 168, 171, 173, 178-181, 193-194.
Okinczyc (Alexandre), 14.
Orlowska (Joséphine Mme), 37.
Osinski, 89.
Ossian, 45.
Ostrowski (Josaphat), 87, 90-91, 205.

P

Peyssonnal, 3.
Piatkiewicz, 84, 89, 92.
Pilawski (Venceslas), 69-70.
Poniatowska (Mme Denise), 38, 216-217.
Poniatowski (Joseph), 101.
Pradzynski, 84.
Potocki (Fortunat), 33, 50, 52, 215.

http://rcin.org.pl

Potocki (Stanislas), 73.

R

Rejtan, 89.
Rosengardt (Mlle), 75.
Rydzewski, 138-140.
Rzewuska (Constance Mme), 37.

S

Sanguszko, 10.
Schiller, 45, 223.
Scott (Walter), 88, 106, 143, 181, 193.
Skarga, 29.
Skibowski (abbé), 38-39, 67-68, 70.
Slowacki, 10, 193-194.
Stern (Daniel Mme), 212.
Szczeniowski, 23.
Szembek (comte), 137-138, 141, 150, 178, 193, 205.
Szeptycki, 10.
Szerer, 172.

T

Tarosiewicz, 46.
Tereszko, 57.
Tomaszewski, 53.
Trembecki, 51, 73.
Tretiak, 13, 175.
Tymowski, 43.

U

Uhland, 107-108.

W

Wernyhora, 166, 221.
Wielobycki (Vincent), 87.
Wisniowiecki, 23.
Witwicki, 87, 122, 137, 141-144, 164, 170-171, 174, 179-181, 188, 195-197, 205.
Woronicz, 10, 85-86.
Wyhowski, 129.

Z

Zaleski (Elie), 15, 20, 33, 42, 74.
Zaleski (Jean), 14.
Zaleski (Joseph), 43.
Zaleski (Julien), 153.
Zaleski (Laurent), 14-15, 18-19.
Zaleski (Victor), 33.
Zegrzda, 91.
Zeleznïak (Maxime), 32.
Zórawski, 102.
Zuj, 21, 37.
Zukowski (Louis), 87.
Zukowska (Rose Mlle), 150-153, 156, 158, 182.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1
INTRODUCTION 3

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE ET LA FORMATION DE ZALESKI

CHAPITRE PREMIER

Les premières années

Origine de la famille Zaleski. — Zaleski, abandonné par son père après la mort prématurée de sa mère, est recueilli par sa tante, Apollonie Kundzicz.
Sa maladie et son séjour chez le rebouteur Zuj. — Comment cette vie à la campagne développe chez lui le sentiment poétique.
Son séjour chez une autre tante, Mme Jasienska. — Ses premières études; l'éveil en lui du sentiment religieux, sous l'influence de sa mère adoptive 13

CHAPITRE II

Zaleski au collège. — Les années classiques

I. — L'École de Human. — Zaleski élève ; ses vacances chez son frère Elie. — Sa maladie. — Son retour à l'école.

II. — Goszczynski, son premier ami. — Leur existence commune, leur attachement, leurs discussions et leurs essais poétiques.

III. — Formation d'un trio littéraire le *Za-Go-Gra* 31

http://rcin.org.pl

CHAPITRE III

Zaleski au collège. — Les années romantiques

Arrivée à Human des revues varsoviennes. — Les articles de Brodzinski. — Leur influence sur Zaleski. — Première œuvre de Zaleski : La *Duma de Venceslas*.
Mésintelligence entre le Directeur de Human et ses élèves. — Grabowski, Zaleski et Goszczynski, mécontents, quittent le collège pour se rendre à Varsovie. 60

SECONDE PARTIE

LES ANNÉES DE JEUNESSE A VARSOVIE

CHAPITRE IV

Varsovie : sa vie politique et littéraire L'arrivée et les débuts de Zaleski

I. — La situation politique. — Réception enthousiaste d'Alexandre I[er] par les Polonais et leur confiance en lui. — Leur déception.

II. — Le mouvement littéraire. — Le Parnasse.

III. — Zaleski prend part au mouvement littéraire et politique. — *L'Association des Polonais Indépendants*. — Brodzinski et Mickiewicz. 79

CHAPITRE V

Les premières œuvres

I. — Les tâtonnements : *Partant pour les légions*, *La vieille chanson tchèque* et *Le Pèlerin*.

II. — Œuvres romantiques : Nouvelles poésies : *Ludmila*, *Lubor*, *L'Arabe près du tombeau de son coursier*, *Une famille malheureuse*.

III. — Le développement du talent de Zaleski. La *Duma de l'hetman Kosinski* ; son importance. 100

http://rcin.org.pl

CHAPITRE VI

Zaleski et Mickiewicz

I. — L'influence de Mickiewicz sur Zaleski. — Credo poétique de Bohdan : le *Chant du Poète*.

II. — Ses retouches aux œuvres anciennes : *La colline des adieux, Janus Bieniawski* et *la Duma de Mazeppa* 121

CHAPITRE VII

La vie de Zaleski. — Ses amitiés. — Son amour

I. — Zaleski précepteur : *a*) chez le colonel Górski ; *b*) chez le comte Szembek.

II. — Ses amitiés. — *a*) Episode de Paulin Rydzewski ; *b*) Malczeski ; *c*) les ballades de Witwicki ; attaques violentes de la critique ; *d*) correspondance avec Grabowski, — projet de ce dernier et de Goszczynski de fonder un journal et d'y attirer Zaleski ; refus de celui-ci.

III. — Premier amour 135

CHAPITRE VIII

Œuvres des années 1825-1828

I. — Œuvres à caractère personnel.

II. — Œuvres à caractère historique.

III. — La critique et Zaleski ; *a*) hommage rendu par la critique au talent de Zaleski ; *b*) Mochnacki ; *c*) lutte entre les romantiques et les classiques.

IV. — Nouveaux poèmes de Mickiewicz et l'admiration de Zaleski. 156

CHAPITRE IX

Les Rusalki

Le chef-d'œuvre de Zaleski : *les Rusalki*. — Projets et craintes du poète. — Le sort de son manuscrit. — Découragement de Zaleski. — Ses amis insistent pour qu'il recommence son travail. — Publication des *Rusalki*. Leur but et leur lien avec les deux poèmes suivants : *La fleur de fougère* et *Mon rucher*. 176

http://rcin.org.pl

CHAPITRE X

Dernières années de Varsovie

I. — Les relations nouvelles.

II. — Les œuvres dernières. — *Le Pèlerin dans un pays étranger*, la dernière œuvre de Zaleski avant l'insurrection.

III. — Le sentiment patriotique chez Zaleski 193

CHAPITRE XI

Conclusion 208

Appendice 215

Bibliographie 231

Index 241

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

Liguge (Vienne): — Imp. E. Aubin.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

F
6518

http://rcin.org.pl